



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

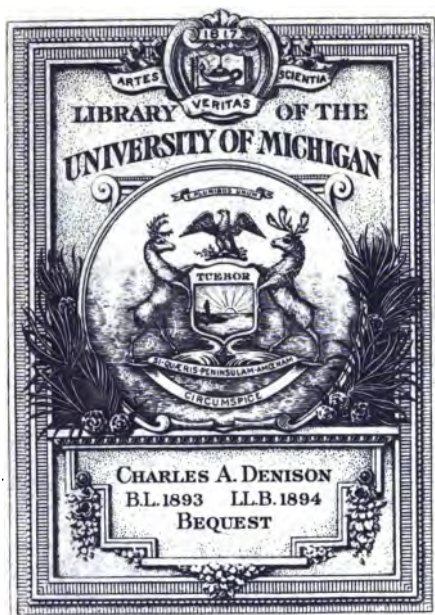
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

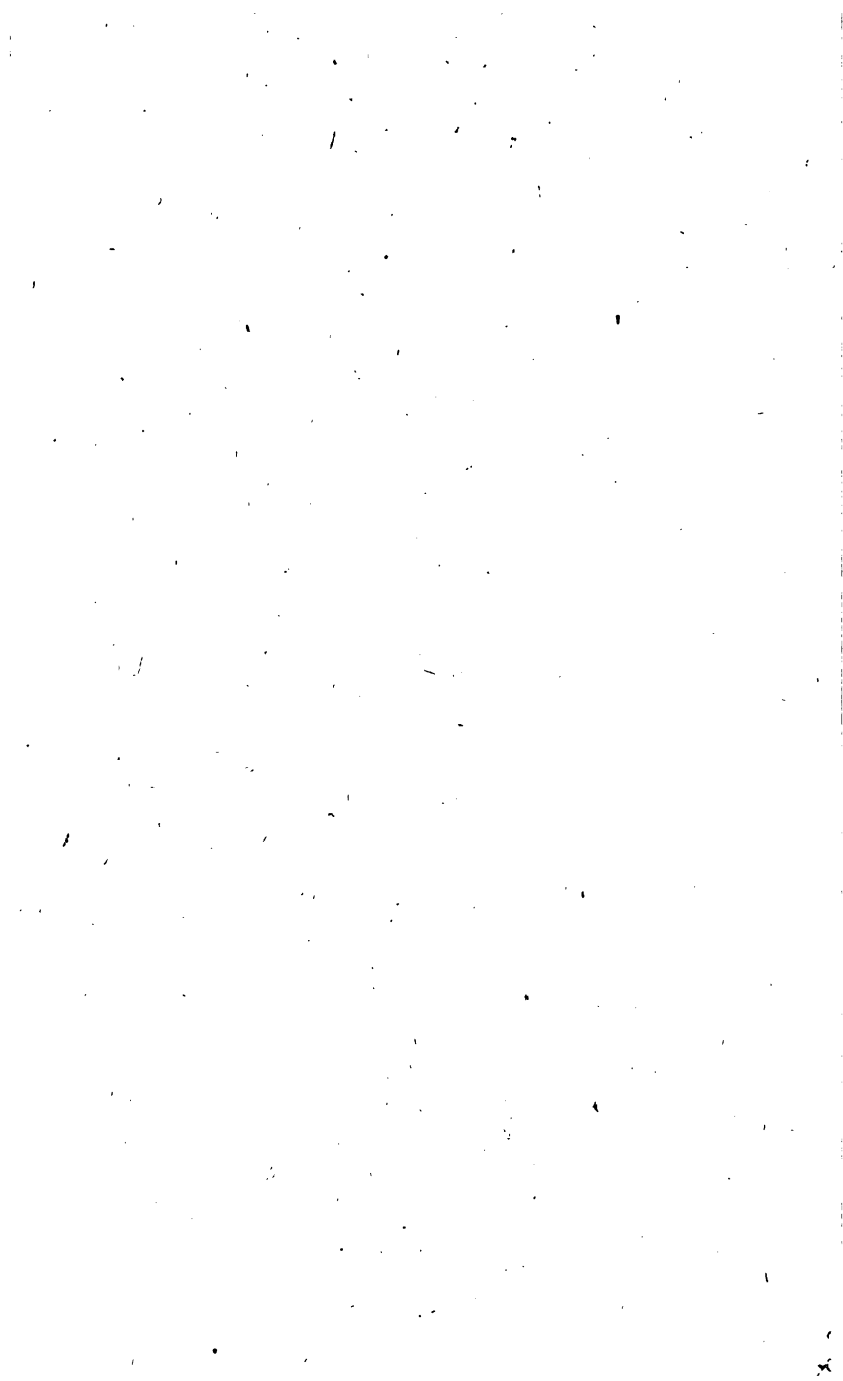
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





HC
20
.C51



CHEF-D'ŒUVRES
POLITIQUES ET LITTÉRAIRES
DE LA FIN
DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

OU

*Choix des productions les plus piquantes que
les lumières & le ridicule, la philosophie
& la gaieté, la raison & la bisarrerie ont
fait éclore dans cette époque intéressante.*

TOME SECOND.



M. DCC. LXXXVIII.



Geniam
margreff
4.22.38
26062



OBSERVATIONS

D'UN CITOYEN

sur le rétablissement de la cour-plénier.

Les 13 parlemens du royaume dont l'édit du roi vient de déterminer les fonctions pour l'avenir, devoient-ils remplir celles qui étoient attribuées autrefois aux assemblées nationales ? En étoient-ils l'image ? Pouvoient-ils représenter le peuple & discuter ses intérêts aussi avantageusement que la cour-plénier ? Telle est la question qui doit être examinée froidement par la nation *françoise*. Quand les parlemens n'auroient pas déclaré eux-mêmes, qu'ils n'avoient pas le droit d'enregistrer les impôts, il étoit connu de toutes les personnes à qui les principes de la constitution *françoise* ne sont pas étrangers, que les cours de justice qui formoient les parlemens modernes & l'ancien parlement national, n'ayant point la même origine, ne se ressembloient en aucune maniere. Quoiqu'il ne nous reste rien de précis, pour déterminer l'étendue des droits qu'avoient autrefois les assemblées, qui sont dénommées *parlemens* dans les chroniques de la France, cependant l'histoire en nous apprenant que les délibérations de ces assemblées ont été sollicitées, à différentes époques, par le con-

Tom. II. A

feil des rois, & qu'elles ont concouru à la paf-
 fation de plusieurs loix publiées avec leur sanc-
 tion, nous apprend auffi comment elles étoient
 composées. On n'y trouve certainement aucun
 vestige qui indique comment un jurifconsulte
 qui a fait l'acquisition d'une charge dans le
 parlement, & qui n'a d'autres pouvoirs *que ceux*
qu'il a reçus du fouverain par fa commission, a
 pu devenir le représentant des anciens barons
 que convoquoient les rois pour les affifter de
 leurs avis. On fait que, fi dans les momens où
 les besoins de l'Etat néceffitoient ces convoca-
 tions, les grands du royaume s'affembloient; que
 fi les affaires d'état étoient difcutées publique-
 ment, quand les rois *s'entouroient des princes &*
des perfonnages les plus confidérables de l'empire
pour s'éclairer de leurs lumieres, les parlemens
 modernes n'étoient pas constitués de maniere à
 pouvoir fe mettre *exclufivement* à leur place.

Si l'adjonction, à la cour des pairs, des ma-
 gistrats qui compofoient le parlement de *Paris*,
 pouvoit être regardée comme une forte de per-
 pétuation des anciens parlemens, les innovations
 innombrables qui s'y font gliffées depuis un
 fiecle, le nombre des magistrats dont il étoit
 composé, la nature & l'origine de leurs fonc-
 tions, ainfi que la maniere dont ils en étoient
 revêtus, marquoient évidemment la différence
 qui eft déterminée par le nouvel édit. Cette
 différence effentielle a naturellement indiqué le
 choix qui vient d'être fait des plus anciens ma-
 gistrats, pour compofer la cour-plénier; & la

nécessité de n'admettre à la discussion des objets nationaux , que des hommes d'un âge mûr , qui fussent en état de délibérer sagement sur les questions qui leur étoient proposées.

Le parlement de *Paris* , tel qu'il étoit , ne pouvant donc être regardé , par lui-même , comme une assemblée nationale , les parlemens de province n'ont jamais dû , à plus forte raison , se regarder comme les représentans du peuple. Etablis successivement les uns après les autres , pour administrer la justice , ils ont ajouté à leurs fonctions originaires , celle de délibérer sur les affaires publiques & d'enregistrer les édits & les ordonnances qu'ils étoient tenus de faire observer. Ils se sont insensiblement emparés par là du droit de parler au nom de la nation , sans y être autorisés ni par leurs emplois ni par les habitans des provinces mêmes où ils résidoient. Leurs remontrances ont trop fréquemment contrarié les dispositions de ceux au nom desquels ils faisoient des réclamations , pour que leurs prétentions pussent se soutenir. Si l'on examine ce qui est arrivé depuis un an , on aura la preuve la plus complète de cette vérité.

Personne dans le royaume n'a oublié que l'édit des *Protestans* a été rejeté par plusieurs parlemens ; que de futiles objections se sont élevées dans d'autres , sur ces mots , *les sujets du roi Non-Catholiques* ; que la vérification des vingtièmes , l'impôt le plus juste , & qui doit être perçu avec le plus d'égalité , a trouvé des op-

posans dans ces tribunaux, aussi incertains dans leur marche que dans leurs droits; que les assemblées provinciales, ce germe précieux de la véritable représentation des sujets & de la grandeur de la *France*, ont été condamnées par quelques-uns: qu'enfin les 13 cours souveraines qui portent aujourd'hui le nom de parlemens, ont toutes varié & modifié d'une manière différente l'une de l'autre, leur opposition à des mesures devenues indispensables pour la régénération de l'état: Il semble que par ces oppositions incroyables au bien public, on ait voulu retracer cette époque horrible de l'histoire, où *Charles VII*, l'un des plus grands rois qu'ait eu la *France*, se vit, par un arrêt honteux, banni du royaume auquel il devoit succéder, & dont il étoit le seul héritier légitime.

Le roi de *France* a promis à l'assemblée des notables de faire dans les dépenses de l'état, toutes les réformes qu'il seroit possible d'effectuer. S. M. s'est engagée en même tems à rendre compte à la nation de ses économies, de la recette de ses revenus, ainsi que de leur emploi, & de celui des emprunts destinés à rétablir le niveau entre la recette & la dépense. Ces promesses qui avoient été solennellement faites à son peuple par le monarque, ont été tenues avec la plus scrupuleuse exactitude. La convocation des états-généraux qui a été promise d'une manière également solennelle, pour l'année 1792, ne peut pas se retarder plus long-tems que cette époque; puisque S. M. en a publiquement donné la parole royale.

Pendant que le gouvernement ne s'est occupé que du soin de remédier aux sources innombrables des abus; pendant que l'on s'est efforcé de porter l'ordre dans toutes les branches de l'administration; que l'on rappelloit en *France* les sujets que lui avoit enlevés la funeste révocation d'une loi sage; que l'on établissoit les assemblées provinciales; que l'on cherchoit à soulager les sujets qui payoient trop, & qui devoient payer moins; pendant enfin que l'on ne pensoit qu'à rectifier les loix désastreuses du fisc, quelle a été la conduite de la plupart des parlemens du royaume? Voilà ce que tous les citoyens doivent examiner, avant de se laisser entraîner par les déclamations des parties intéressées. Que falloit-il faire dans les circonstances critiques où s'est trouvé le gouvernement?

Ce n'est pas aux membres qui possédoient les charges supprimées, ni à leurs dépendans, ce n'est pas à la *Bazoche de Paris*, aux buvetiers du palais, aux fournisseurs des magistrats qui habitent les mêmes villes qu'eux, que cette question s'adresse. C'est à la partie sage & pensante de la nation; c'est à tous les *François* collectivement. Elle ne peut pas se décider par des individus qui se passionnent sans raisonner, ou par des gens dont elle contrarie immédiatement les intérêts. C'est le public qui doit décider si les changemens que les circonstances ont rendus nécessaires, ne lui sont pas plus favorables que l'état d'anarchie dans lequel la *France* alloit se trouver plongée.

L'auguste assemblée qui sous le nom de Courpléniere, discutera à l'avenir les intérêts politiques du royaume; qui seule enregistrera les loix, & leur donnera la sanction nécessaire pour qu'elles soient exécutées, deviendra le dépôt de tous les actes publics, comme elle sera celui des engagements pris par le roi envers son peuple, & des réclamations du peuple, présentées d'une manière uniforme envers son souverain. On ne verra plus des questions d'état regardées sous différens aspects, comme on a vu les mesures arrêtées par l'assemblée des notables, adoptées par un parlement, rejetées par un autre, ou reçues avec des réserves qui en anéantissoient les effets. Un enregistrement unique décidera désormais l'adoption de tous les plans qui doivent avoir un effet général.

Il résultera des diverses parties de ce système une uniformité indispensable dans les opérations de tout gouvernement bien administré; il en résultera que l'on verra non-seulement le crédit se régénérer, mais s'accroître dans tout le royaume, & que les assemblées provinciales seront pour les lieux qui ont besoin d'être éclairés, des foyers de lumière qui se répandront dans toutes les campagnes. Elles n'auront plus à redouter désormais les restrictions innombrables qu'auroient pu leur imposer des compagnies si jalouses de leur pouvoir, qu'elles concentroient souvent les droits de la nation dans ce qu'elles regardoient comme leurs privilèges; subordonnant ainsi le bien public aux considérations particulières qui motivoient leur opposition.

Un nouvel ordre de choses fera un des premiers résultats des réformes que l'on vient de faire. L'impôt sera réparti avec plus d'égalité; les campagnes seront mieux cultivées; les arts & le commerce fleuriront davantage; la justice sera administrée d'une manière plus sûre, plus prompte & moins dispendieuse; & les parlemens de province, rendus à leurs fonctions primitives, ne s'occuperont plus que des objets qui leur sont familiers, & dont ils peuvent juger complètement: ils se borneront à ceux qui intéressent leurs districts. Ils pourront éclairer la cour plénière par leurs représentations, quand cela sera nécessaire, sans avoir le pouvoir de nuire à la confection des projets qui tendent à l'amélioration de la chose publique. Ils ne provoqueront plus des coups d'autorité que la cour plénière prévient en faisant observer les loix, sans qu'il puisse en résulter de nouvelles secousses. Ce sera une barrière qui fera respecter l'autorité souveraine d'une part comme de l'autre elle en sera une pour les sujets, qui les mettra à l'abri des vexations subalternes. Tandis que, selon l'ancien système, il falloit ou que l'autorité cédât à tel ou tel parlement, ou qu'elle s'appesantît sur la résistance, une subversion totale de la constitution du royaume fût devenue l'effet de celle du pouvoir, & il étoit impossible que les choses allassent plus loin sans que cette anarchie détruisît la base fondamentale du gouvernement.

Il est donc évident, qu'en attendant la convocation des états-généraux, il étoit nécessaire

de restreindre les discussions des affaires d'état à une seule assemblée. C'est de tous ses sujets que le roi s'est occupé, *quand il a rétabli la cour-pléniere*, & qu'en réformant des abus qui pouvoient entraîner les suites les plus funestes, il a été placé entre le trône & les tribunaux supérieurs chargés de rendre la justice, une assemblée capable de juger si les représentations qu'ils feront, seront valides ou futiles. La même assemblée nationale pourra également recevoir les représentations des assemblées provinciales, qui deviendront véritablement le sanctuaire des réclamations du peuple, comme les parlemens dans leur nouvelle forme seront celui des privilèges des provinces où ils résident. Ce qui vient d'arriver au sujet des réclamations des états de *Bretagne*, est une preuve assez frappante, que les intentions du monarque ne sont pas de violer les loix, mais d'adopter les moyens les plus propres à prévenir le désordre & à faire le bonheur de ses sujets.

On trouve dans l'excellent ouvrage de *Harrington*, intitulé *Océana*, la comparaison du gouvernement général d'un empire à un grand cercle, qui en renferme plusieurs autres. Les cercles intérieurs se soutiennent entr'eux, & sont tous fortifiés par celui qui les réunit & qui les resserre en les environnant. Cette comparaison donne une juste idée de tous les gouvernemens possibles ; mais surtout du gouvernement monarchique, qui, par l'unité de son ensemble, défend avec le plus de force tous les points qui le constituent. Cet assemblage idéal

est une image réelle du gouvernement que le roi de *France* vient de donner à son peuple. Il faut convenir que pour lui donner toute sa force, il est nécessaire que le bon ordre ne soit pas interrompu par des prétentions abusives qui ne pourroient que nuire aux droits des sujets que S. M. a reconnus d'une manière aussi authentique que glorieuse pour elle. Quand les assemblées provinciales auront pris la consistance & le développement dont elles sont susceptibles, elles seront autant de cercles particuliers, qui, embrassés par le grand cercle dans lequel elles doivent mouvoir, ne pourront pas s'entrechoquer dans leur marche. Une uniformité essentielle dans leurs mouvemens donnera de l'efficacité à leurs opérations, & les *François* auront une constitution analogue à leurs mœurs, à leur caractère, à leur amour pour leur souverain. En maintenant l'autorité qui lui a été transmise par ses ancêtres, le roi laisse à son peuple le droit de s'imposer lui-même; il lui permet d'assister le gouvernement de ses lumières, & s'engage à écouter ses réclamations, quand elles seront fondées. Il n'y a rien d'allarmant dans ce tableau, qui rend exactement la situation des affaires en *France*, sur lesquelles il semble qu'on ait voulu jeter un voile que tout citoyen doit s'empresse de lever.

Les parlemens qui s'étoient institués les légataires des états généraux, non seulement n'ont point produit le testament des légateurs qu'ils ont voulu représenter, & dont ils ont rempli les fonctions pendant si longtems; mais

ils ont solennellement renoncé à cette hérédité, par la déclaration qu'ils ont faite *qu'ils n'avoient pas le droit d'enregistrer les impôts*. Cependant, comme il est reconnu qu'il faut des impôts, & qu'il est indispensable pour les percevoir qu'ils soient enregistrés, il faut que le droit d'en sanctionner la levée existe quelque part, & que le résultat des discussions particulières arrive ultérieurement à une assemblée assez puissante, pour que son adhésion aux mesures démontrées nécessaires par le gouvernement en facilite l'exécution, & entraîne les suffrages de toutes les autres assemblées, qui forment les cercles intérieurs de la grande machine. C'est le seul moyen qui puisse faire qu'elle se meuve d'une manière légale & uniforme.

C'est de tous les ordres de l'état que doit être composée une assemblée de cette nature, & non pas seulement d'un corps unique de la nation qui ne peut être regardé que comme formant une représentation isolée, *étrangère à tous les citoyens qui n'en sont pas membres*. L'institution de la cour plénière est le germe précieux d'une représentation générale, à laquelle on verra peut-être un jour agréger les députés des assemblées provinciales, qui seront au corps national ; ce que sont les artères au corps humain. De pareilles innovations sont bien propres à concilier les esprits, & à assurer au souverain qui s'accorde ce bienfait à son peuple, l'hommage universel de tous ses sujets.

Les parlemens, tels qu'ils étoient avant la réforme qui vient de se faire, non seulement

ne tendoient pas à former l'ensemble qu'il est de l'essence constitutive du gouvernement de maintenir ; mais il ne pouvoit résulter de la diversité de leurs opinions qu'une confusion intérieure qui auroit infailliblement augmenté le désordre. Les contentions parlementaires en occupant la nation d'objets futiles en eux-mêmes, en les comparant au salut de l'état, lui faisoient perdre de vue son importance politique & les véritables moyens de l'augmenter par le maintien de son crédit & le développement de ses ressources. Des accessoirs non seulement étrangers, mais nuisibles à ces grands objets ; des discussions oiseuses *sur des droits qui n'existoient pas*, ont exigé qu'il fût posé des principes fixes & immuables ; qu'il fût établi des données aussi sûres pour le pouvoir qu'elles sont justes pour les sujets ; enfin que l'intervalle qui doit s'écouler entre une guerre passée & une guerre possible, que le bon ordre seul peut éloigner, fût employé à réunir les moyens de force qui mettront la *France* en état de faire face à tous les événemens que le nouveau système politique que l'on voit éclore en *Europe* peut occasionner.

La population de la *France*, l'étendue de cet empire, favorisé de toutes les manières par la nature, ne demandent qu'à être mis en énergie pour résister à tous les chocs extérieurs : mais plus un royaume a de moyens, plus le désordre est à redouter. Il augmente en raison de sa force, les vibrations d'une masse immense à laquelle on donne un mouvement qu'elle ne doit point avoir, & qui ne peut qu'occasionner

des déchiremens funestes. Rien n'étoit plus à craindre pour l'Etat que les incertitudes qu'auroient perpétuées les parlemens constitués comme ils l'étoient ci-devant. Si l'on a vu la *Grande-Bretagne* qui n'avoit que deux assemblées nationales, le parlement d'*Angleterre* & celui d'*Ecosse*, obligée de les réunir en une seule, pour ne pas éprouver dans un parlement une résistance contraordinaire aux mesures arrêtées dans l'autre; combien à plus forte raison a-t-on dû craindre en *France* l'effet des commotions que donnoient au gouvernement 13 parlemens, qui, sans avoir reçu constitutionnellement le pouvoir qu'ils exerçoient, sembloient vouloir établir une constitution nouvelle au milieu des désordres qui ont été l'effet de leur opposition?

Ce seroit sans doute *faire tort à la magistrature* que de penser qu'elle s'est opposée à la vérification des *zomes*, parceque les possessions des magistrats auroient été gravées par cette vérification. Le soulagement qui en seroit résulté pour les contribuables qui sont imposés au delà du taux auquel ils doivent l'être, fût devenu par l'égalisation de l'impôt territorial, un motif suffisant pour faire taire toutes les considérations personnelles. Ce n'est donc point par un principe *aussi peu digne de la magistrature*, que les remontrances des parlemens ont été dictées. Cependant comme la vérification des *zomes* étoit une des causes qui devoient opérer la réduction des impôts levés sur le peuple, les magistrats qui ont cru pouvoir être juges de cette question d'état, n'ont pas pu faire qu'ils n'aient été re-

gardés comme parties intéressées. S'ils s'étoient refusés à prendre part à cette discussion , ils auroient prouvé leur patriotisme & leur désintéressement d'une manière qui auroit prévenu les réflexions que l'adoption du parti contraire a pu faire naître. Il en est de l'établissement des assemblées provinciales comme de la vérification des *20mes*. Les membres de ces assemblées devant, en quelque sorte, partager avec les parlemens dans leurs districts respectifs, la discussion des affaires publiques, on pourroit croire que ce partage , démontré nécessaire par ses bons effets dans les provinces où les assemblées ont déjà pris quelque consistance, a fait craindre aux cours souveraines qu'il ne diminuât de leur influence. La crainte que cette opinion ne s'établît, étoit un autre motif bien puissant pour engager la magistrature à ne point s'opposer à leur institution.

Comme la simple tolérance des cultes , dans un état qui n'en reconnoît qu'un seul, ne peut jamais être dangereuse , & qu'elle ajoute infiniment à sa force, on a dû être encore plus étonné de voir les parlemens invoquer la concurrence des esprits foibles pour faire rejeter du sein de la nation, des sujets précieux quoiqu'ils ne fussent point admis dans le sein de l'église. Un des plus sûrs moyens de les y voir rentrer étoit certainement de leur accorder une protection tacite & de leur laisser une liberté de conscience qui seule peut affoiblir les préjugés de l'hérésie, que la résistance augmente toujours. C'est fermer la porte à une espèce de conversion poli-

tique qui peut s'épurer ensuite, & augmenter le nombre des sujets qui professent la religion du pays. Si ce raisonnement n'est pas admissible en théologie, la sévérité excessive l'est encore moins. Le premier duc de l'*Angleterre*, (le duc de *N—k*) est né *Catholique Romain*, & il a abjuré la religion de ses peres. On ne peut pas à la vérité attribuer cette abjuration à des vues mondaines; mais son effet civil est que ce duc est aujourd'hui le premier membre de la chambre des *Pairs*. Les *Protestans* peuvent suivre cet exemple en *France*, & donner à ce royaume des milliers de sujets *Catholiques*, dont la postérité participera à tous les privilèges réservés aux citoyens qui professent la religion dominante. Ces vérités élémentaires sont frappantes, & elles pourront peut-être produire quelque effet. La réflexion viendra au secours des personnes qui se sont laissé emporter par le premier moment de surprise. Les *François* se diront que leur sort n'est point attaché à celui des parlemens, & qu'il s'est amélioré de toutes les manières, par les changemens qui sont arrivés dans le royaume.

Les deux seuls objets qui peuvent être mis en discussion sont la forme du rétablissement de la cour-pléniere & les changemens faits dans les anciens tribunaux, sans les consulter. Quoique les réclamations portent sur tout le système qui vient d'être adopté, il faut les rapporter à des principes clairs & précis, & raisonner sur leurs effets, sans se passionner en faveur des magistrats dont l'intérêt personnel a fait naître ces réclamations, ou de l'enthousiasme des personnes

qui ont été éblouies par les remontrances des parlemens, qui quelquefois ont été plus futiles encore qu'elles n'étoient éloqu岸tes. Si le rétablissement de la cour-plénière prévient les divisions intestines dans le royaume; si à l'avenir, tous les parlemens sont tenus de faire observer les loix dont l'assemblée nationale aura reconnu la nécessité; ne croit-on pas que les magistrats, rendus à leurs fonctions, seront beaucoup plus utiles au peuple? En donnant l'exemple de la soumission aux loix dont l'observation leur est confiée, ils ne s'occuperont que de la marche paisible des affaires dont ils doivent connoître, & n'occasionneront plus cette stagnation funeste pour le crédit national, qui, dans les momens de crise, peut occasionner les plus grands désordres.

Cette conséquence est évidente, & la légalité du rétablissement effectué l'est davantage encore: si l'on en désire la preuve on verra qu'elle est acquise par la constitution même des parlemens, dont on vient de fixer les fonctions pour l'avenir. Le rétablissement de la cour-plénière donne à la France une représentation réelle & déterminée, qui n'est point, comme elle l'étoit ci-devant, limitée à un seul corps, & dont le principe se rapproche beaucoup plus de sa constitution. Cet avantage peut se développer bien plus utilement pour le peuple, que s'il conservoit sa prétendue représentation par les 13 parlemens qui s'en étoient emparés. Les cours souveraines, établies successivement pour rendre la justice & pour donner aux édits une notoriété

authentique qui étoit conignée dans leurs minutes par l'enregistrement, avoient à la vérité reçu des rois, lors de leur institution graduelle, le droit de faire des remontrances sur les nouvelles loix ; mais il n'est pas besoin de rappeler que ce droit a été souvent perverti d'une manière étrange : Personne ne peut l'avoir oublié.

Comme l'autorité du souverain étoit donc l'unique source des droits de la magistrature, & que c'étoit le monarque lui-même qui les lui conféroit, il ne faut pas fouiller les annales de la monarchie pour juger cette question. Il suffit de recourir aux provisions des charges des magistrats, pour prononcer sur l'origine de leurs droits & à l'histoire des parlemens, pour voir comment ils ont été exercés. C'est en vain qu'on parle de la représentation illusoire du peuple dont on a fréquemment vu tel ou tel parlement faire usage d'une manière différente de tous les autres : l'un d'eux enregistrant aujourd'hui une loi, qui étoit réjetée par une autre cour, donnoit le lendemain lui-même un nouvel exemple de contradiction par un refus d'autant plus bizarre qu'il étoit seul de cet avis. Tous ces souvenirs sont trop récents pour qu'ils aient pu sortir de la mémoire des *François*.

Il faudroit pour prouver que les parlemens étoient les représentans de la nation, démontrer que ce que le monarque leur avoit accordé librement, ne pût leur être retiré *dans aucun cas possible* ; qu'en instituant des offices de magistrature S. M. eût remis irrévocablement son autorité entre les mains de ses officiers ; & que
la

la finance d'une charge de robe donnât à celui qui l'avoit acquise le droit de lutter avec le souverain qui lui avoit départi l'exercice de ses fonctions. Il faudroit démontrer aux gens sensés, qu'un homme qui s'est exalté au point de devenir le protecteur des charlatans, (Mr. d'*Epresmenil*) qui a été la dupe d'un imposteur absurde, est capable de diriger les mesures de l'administration, quand il n'a pas été assez éclairé pour se garantir lui-même du ridicule attaché à sa crédulité. On conviendra que cette démonstration est difficile à faire.

Ce seroit manquer de générosité envers certains magistrats que de pousser plus loin ces réflexions. Ce seroit être injuste que de prononcer sur la magistrature d'après les travers de quelques individus. Il faut remonter plus haut & raisonner sur des principes plus généraux. Etoit-ce *exclusivement* au corps des juriscultes, (la magistrature ne s'offensera pas, sans doute, d'une dénomination qui présente ce que doivent être les hommes qui se destinent à la robe) qu'il appartient de juger des affaires publiques, parcequ'ils prononcent sur les intérêts des particuliers? Cette aristocratie de corps qu'a voulu introduire dans le royaume celui de tous les ordres de la nation qui, par sa nature & sa composition, avoit le moins de droit d'y prétendre, est, sans contredit, la plus dangereuse de toutes.

Exercés de bonne heure à toutes les subtilités du barreau, ou plongés dans une ignorance profonde, (telle est l'alternative,) comment des jeunes gens qui sont accoutumés par

leur éducation à flotter continuellement d'incertitudes en incertitudes ; qui s'égarent si souvent dans les sentiers étroits & tortueux de la chicane, peuvent-ils avoir le droit de décider si les grandes idées de la politique doivent être adoptées ou rejetées ? Comment des magistrats *imberbes* que l'on ne distingue *que par leur chevelure*, peuvent-ils hasarder leur opinion quand il s'agit du salut de l'Etat ? il faut bien le répéter ; il faut bien encore présenter ici le souvenir de ce qu'a fait la magistrature, à côté de ce qu'elle auroit dû faire, pour conclure que ni les discoloureurs subtils, ni les jeunes gens qui étoient membres des compagnies parlementaires, parcequ'ils y avoient acheté des charges, ne pouvoient pas représenter la nation d'une manière convenable.

La France a possédé de grands hommes dans la magistrature ; elle en possède encore aujourd'hui un grand nombre, du premier mérite, & quand les magistrats sont mûris par l'âge, il est peu d'hommes, sans doute, qui soient plus éclairés. C'est précisément à des magistrats de cette classe, que l'on a l'obligation d'avoir démontré qu'il falloit faire des changemens dans la constitution des parlemens. On a vu plusieurs fois tenter sans succès de réformer cet état ; mais le courage a manqué à ceux qui ont donné des plans, ou ils n'ont pas été secondés par les circonstances. Il falloit peut-être ce qui est arrivé, pour décider le roi à adopter des mesures décisives ; pour ouvrir les yeux à toute la nation sur ses véritables intérêts ; & pour amener

la crise qui, en donnant aux *François* une assemblée nationale, leur donnât en même temps une représentation plus générale. Si le gouvernement trouve qu'il soit à propos d'y ajouter un jour les députés des assemblées provinciales, qui sont déjà une représentation particulière du peuple, il est impossible de résister à la conviction que la nation aura obtenu de son souverain tout ce qu'elle pouvoit raisonnablement désirer.

Ce seroit pousser ces observations trop loin que de tirer, des fautes qu'ont commises quelques magistrats, des conclusions générales contre leurs confrères ; mais on peut se rappeler certaines époques des fastes, ou pour mieux dire, des malheurs de la monarchie, où l'on a vu des contrôleurs-généraux, pressés de faire accélérer la marche de leurs plans, négocier à l'insçu du roi, avec les parlemens, les enregistremens des emprunts ou des impôts qu'ils vouloient faire lever sur le peuple. Il faut croire, pour l'honneur de la magistrature, que ces exemples sont rares ; il faut espérer pour le bonheur du peuple qu'on ne les verra jamais se renouveler. On peut espérer plus ; la constitution de la *cour-pléniaire* doit nécessairement rendre ces abus impossibles. Les entraves que les ministres actuels opposent à de pareilles manœuvres pour l'avenir, sont un gage assuré que les enregistremens n'ont jamais été faits plus librement, ni d'une manière aussi pure qu'ils le seront par la *cour-pléniaire*. En vain objectera-t-on que les parlemens avoient acquis un droit de prescription qui n'a pu leur être enlevé ; les droits

du trône, & ceux des sujets sont imprescriptibles. La délégation d'un pouvoir limité, ne peut jamais être regardée comme un abandon des principes, ni comme une abnégation de ce même pouvoir. Il suffit de raisonner avec une nation aussi éclairée que l'est la nation *françoise*, pour la convaincre qu'une usurpation n'est point un titre, & que ses parlemens, qui étoient des institutions nouvelles, n'ont jamais été autorisés par elle, à rejeter, en son nom, des loix sages dont le délire seul a pu faire mettre en question l'enregistrement. Si quelques déclamateurs ignorans, si des *François* ennemis de la prospérité de leur patrie s'élèvent contre ces vérités, il est inutile de leur répondre. C'est aux gens sensés & aux patriotes seulement que ces observations s'adressent. En conservant la cour des pairs, & n'y admettant que les magistrats capables de délibérer sur les affaires d'état, on a levé toutes les difficultés. On remplit efficacement par-là la lacune qui se trouve entre les anciennes assemblées nationales, & l'établissement des parlemens, dans leur nouvelle forme.

Il est démontré que c'est du monarque que les cours souveraines avoient reçu le droit légal d'enregistrer les édits. C'est le monarque, qui en le lui retirant, le transmet solennellement à une cour qui par sa composition n'est pas, comme l'étoient les tribunaux destinés à rendre la justice, une institution nouvelle & précaire par son essence. Tous les anciens usages sont conservés dans le rétablissement du seul, du véritable

parlement des *François*, On réforme les principes qui s'étoient pervertis dans la création des cours souveraines qui portent ce nom, & l'on pose de nouvelles bases patriotiques qui portent toutes à la conviction, les grandes vérités qui ont dicté les édits. L'esprit dans lequel ils ont été rédigés, doit faire bénir à jamais, par tous ses sujets, les vues bienfaisantes du souverain qui régit aujourd'hui sur la *France*.

Les raisons qui motivent la déclaration sur l'ordonnance criminelle ne pouvoient pas être présentées avec plus de force; elles ne respirent que l'humanité & l'amour le plus ardent de la justice. Cependant les parlemens, quand ce plan leur a été communiqué, ont montré une résistance invincible à une réforme aussi sage, & l'on a vu avec un étonnement qui a dû frapper tout le monde, que parmi les causes de l'opposition qu'ont faite les cours souveraines à ces reglemens, elles en ont assigné une, capable de glacer d'effroi ceux qui ont lu les remontrances présentées à cette occasion. La terrible raison, qu'en enlevant aux tribunaux le droit de faire exécuter leurs arrêts, on diminueoit de leur importance aux yeux du peuple, est un des argumens qui s'y font remarquer. On ne peut pas croire néanmoins que les parlemens aient désiré que le glaive de la justice frappât tous les malheureux qu'ils avoient trouvé coupables; & il seroit affreux de penser qu'ils n'ont été mûs, dans la discussion d'une loi qui tendoit à épurer la partie la plus vicieuse de la jurisprudence *Françoise*, que par la considération qu'ils avoient

le droit de faire mettre à mort les criminels qu'ils avoient condamnés.

Quand les nouveaux réglemens, comme cela est dit avec une sensibilité si touchante dans le préambule de la déclaration du roi sur l'ordonnance criminelle, *ne sauveroient qu'un seul innocent dans un siècle*, il est certain, *que c'est en effet de celui-là que le législateur a dû s'occuper.* Le salut d'un seul innocent est plus à désirer que l'exécution de cent criminels. Il est bien plus important de l'arracher au supplice, qu'il ne l'étoit pour les cours de justice, de porter la terreur dans l'ame des malheureux qui étoient cités devant elle.

Dans tous les pays du monde le droit de faire grace est le droit du trône. Les malheureux qui sont condamnés à perdre la vie sont quelquefois des objets dignes de miséricorde. Quelquefois, il peut se trouver dans les circonstances de leur condamnation, des raisons de leur accorder le pardon de leurs crimes. Quelquefois aussi, la clémence du souverain peut s'exercer sans danger pour l'exemple. Dans tous les cas où la vie d'un homme peut être épargnée, sans que le public en souffre, elle doit l'être, & elle le sera sûrement, d'après les nouveaux réglemens qui remettent à un mois l'exécution des sentences. Les délais accordés aux accusés donneront le tems aux citoyens vertueux, qui seront en état de démontrer que l'instruction d'un procès criminel a été vicieuse, d'en faire remarquer les vices. On n'aura plus besoin de réhabiliter la mémoire des victimes d'une loi in-

terprétée trop légèrement, qu., de ces arrêts qui ont été dictés par les préjugés. On ne verra plus, maintenant que la question est abolie, des innocens dénoncés par un scélérat coupable, qui se voyant prêt à monter à l'échaffaut, & n'ayant plus que la douleur à craindre, cherche à diminuer ses souffrances par des calomnies. Les présomptions ne seront plus des preuves, & les accusés qui ne seront pas convaincus ne seront pas livrés à un supplice ignominieux, parcequ'il résulte des présomptions vagues de l'information & de l'ensemble *des cas résultant du procès*..., que l'homme qui paroît avoir été coupable, l'est en effet.

L'abolition de l'interrogatoire sur la sellette est un règlement qui dans les mœurs *françoises*, est presque aussi important que ceux qui épargnent le sang des accusés. L'honneur est beaucoup plus précieux que la vie aux yeux de certains gens. Si sa conservation dépend des formes de l'instruction, pourquoi seroit-on subit à un accusé, un interrogatoire qui l'entache? Pourquoi permettre des supplices anticipés dont on ne peut plus effacer les traces? Il étoit digne du législateur de prévenir les arrêts de l'opinion, toujours plus sévères que ceux de la loi.

Si le code criminel de l'*Angleterre* qui, jusqu'ici a été regardé comme l'institution la moins vicieuse en ce genre, donne aux accusés des avantages que ne présente pas encore la réforme de celui de la *France*, il a aussi des inconvéniens qui ne se trouvent point dans le dernier. Une instruction trop prompte est souvent défec-

tueuse; l'axiome *testis unus, testis nullus*, n'est pas admis comme une base essentielle des jugemens qui sont rendus dans les tribunaux *Anglois*. La récusation des jurés n'est pas toujours suffisante, par la raison qu'on la borne trop en la rendant fixe & déterminée. La rapidité d'un interrogatoire qui est suivi d'un récolement aussi subit, & qui ne précède que de quelques instans seulement les jugemens, peut faire qu'il y ait des cas où ils n'auroient pas été portés, si l'accusé avoit eu le tems de préparer sa défense. Souvent donc l'ignorance des jurés, & une vénération superstitieuse pour le serment, occasionnent des condamnations qui n'auroient pas lieu si les formes étoient différentes. Souvent aussi les *verdicts* (jugemens), ne deviennent unanimes que parceque certains jurés sont plus rusés que leurs confreres, ou parcequ'ils persévèrent avec plus de fermeté dans leur opinion. Ces vices n'existent point dans l'ordonnance criminelle de la *France*, qui, si jamais l'instruction peut être rendue publique, fera peut-être, après les changemens qui viennent d'y être faits, le code le plus parfait qui existe.

Il est certain qu'en renvoyant au souverain la connoissance des crimes & des jugemens qui ont été rendus, la vie des citoyens n'est plus au pouvoir de leurs juges, & qu'il peut s'ensuivre des grâces, que le monarque n'avoit pas l'occasion prochaine d'accorder ci-devant. Si, par-là, les tribunaux perdent un peu de cette influence qui fait respecter leurs arrêts, la prépondérance reste à la source du pouvoir à la-

quelle elle appartient ; & la nation acquiert des droits bien précieux pour elle.

L'esprit national & l'esprit de corps sont deux choses bien différentes l'une de l'autre. L'amour de la patrie & l'honneur prescrivent le premier, & tous les deux défendent également l'abus du second. Cela ne pouvoit , en aucune circonstance , se montrer d'une manière plus frappante , plus capable de faire effet sur le peuple , que dans l'opposition qu'a éprouvée la réforme de la jurisprudence criminelle. Il est un autre point de vue sous lequel il faut envisager l'esprit de corps , qui n'est pas moins abusif que celui qui précède ; c'est à l'esprit national qu'il appartient d'y remédier , & c'est entre les mains de tous les sujets du royaume que se trouve ce remède. Il est question , ici , de ces ligues coupables entre les hommes d'un même état , qui peuvent tourner au détriment de la chose publique. Si les évêques en leur qualité de pères de l'église , se croyoient en droit d'exiger que tous leurs diocésains fléchissent le genou devant eux , pour recevoir leur bénédiction ; si les militaires parcequ'ils sont les défenseurs *actuels* de la patrie , prétendoient qu'ils sont les seuls sujets du royaume qui ont le droit de jouir des privilèges de la noblesse , on riroit de leurs prétentions. Le peuple ne voudroit pas être béni malgré lui , & les gentilshommes , qui n'ont pas embrassé la profession militaire , s'armeroient pour défendre les droits que l'on voudroit leur enlever. La nation ne doit pas plus fléchir le genou devant la magistrature que devant les prélats.

Le peuple a le droit de résister à toutes les prétentions abusives de ceux qui se disent ses défenseurs. Les parlemens n'avoient ni le droit de penser pour toute la nation, ni celui de lui dire que, seuls, ils étoient ses représentans : qu'elle devoit s'en rapporter à leur zele & à leurs lumieres, & que la robe avoit le droit inhérent & exclusif de discuter les affaires d'état. Ce sont des *bénédictions forcées* dont le peuple n'a pas besoin. Il n'y a eu que trop d'exemples des maux qui ont résulté de cette vieille erreur, & il est tems que les *François* sortent de la tutele dans laquelle on les a retenus si longtems par ces faux principes.

Il importe donc essentiellement à la nation *françoise* de se soustraire à l'empire injuste qu'avoient pris ses parlemens; il lui importe de voir ses intérêts remis à des hommes qui n'auront pas des considérations particulieres à opposer au bien public. Les membres de la cour-pléniere n'auront, ni dans leurs représentations au gouvernement, ni dans leur concours, par l'enregistrement, aux plans généraux qui leur seront adressés, des privilèges à défendre qui militent contre le bien qui doit s'opérer. Ils ne donneront pas la préférence, dans leurs délibérations, à tel ou tel ordre de citoyens, puisqu'ils sont pris indistinctement dans tous les ordres de l'état. Le rétablissement de cette assemblée, vraiment nationale, remédiera à tous les abus de ce genre, & il assurera au peuple les avantages intérieurs que la nouvelle forme de son gouvernement la mettra en état de développer. La nation

conservera le droit de faire des représentations, quand elles seront nécessaires; elle établira son crédit sur une base solide, & enfin, elle obtiendra au dehors la considération que des dissensions intestines étoient seules capables de lui faire perdre.



APOLOGIE DE LA COUR PLENIERE

par l'Abbé Velin, de l'académie des Inscriptions
& belles lettres, de la société des Antiquaires
de Londres, de celle de Hesse, &c. &c.

EXTRAIT.

Après une petite dissertation sur la singulière préférence que le Ministère a donnée à M. Moreau sur l'académie des inscriptions, pour obtenir des renseignemens sur les *cours-plénieres*, l'auteur entre en matiere.

„ Ce n'est pas sans de longues recherches, dit-il, que je suis parvenu à fixer mes idées sur la *cour-pléniere* de nos rois. J'ai passé beaucoup plus de tems à chercher ce qu'elle n'étoit pas qu'à trouver ce qu'elle étoit. Je le dis à regret : aucun des auteurs que j'ai pu consulter n'en a parlé comme d'une cour de justice, car malgré tous les rapports d'agrémens qu'elle a eus avec la *Cour d'amour*, on ne voit pas qu'elle ait jamais rien jugé, pas même des questions galantes... Des textes aussi peu précis (que ceux sur l'origine des *cours-plénieres*) & beaucoup

d'autres que le tems qui dévore tout a pu détruire, fussent sans doute sinon pour justifier, du moins pour excuser l'erreur où l'administration est tombée en confondant la cour-plénier de nos Rois, qui n'étoit qu'une cour de réjouissances, avec une cour de justice. On sent bien que les Ministres & leurs commis sans cesse occupés à éventer les menées secrètes que l'on fait pour les supplanter, n'ont pas le tems d'examiner les projets qu'on leur présente, aussi minutieusement qu'il le faudroit pour être rigoureusement exacts. J'en pourrois donner un volume de preuves. C'est ainsi par exemple que, dans l'édit de Novembre 1787, les Ministres ont porté les économies à plus de *cinquante millions*, quoiqu'elles ne soient que de *vingt-six*, dans le Compte rendu cette année. Il est vrai que par compensation les pensions qui se trouvoient réduites invariablement de *vingt-sept millions* à *quinze* par le même Edit, se trouvent portées à *vingt-sept millions* comme auparavant dans le compte. Il se peut qu'on ait cumulé les vingt-sept millions de pensions avec les vingt-six millions d'économies pour faire aller de dernier article à plus de cinquante millions....,

„ Il est très vrai que le Dictionnaire de l'Académie auroit appris aux Ministres quelle est la nature de la cour qu'ils veulent rétablir. Voici la définition qu'en ont donnée les Quarante: — COUR PLENIERE; assemblée solennelle. Nos rois avoient acoutumé d'inviter
 „ les grands du royaume, même les seigneurs
 „ étrangers auxquels ils donnoient audience
 „ publique & pour qui ils tenoient table ouverte

„ avec toutes sortes de fêtes & de réjouissances.
 „ Le Roi tenoit alors *cour-plénier*. On dit figu-
 „ rément à une personne chez qui l'on trouve
 „ plus de monde , plus grande compagnie qu'à
 „ l'ordinaire : Vous tenez aujourd'hui *cour-*
 „ *plénier*. „

„ Des gens très versés dans nos anti-
 quités sympotiques & éortastiques , à qui j'ai
 communiqué le plan de cette dissertation , pen-
 sent que le rétablissement de la *cour-plénier*,
 étoit plus du ressort du Maître des ballets &
 des officiers des Menus que de celui des Minis-
 tres. Mais quoique cette remarque ne soit pas
 sans mérite , le travail des Ministres ne manque
 pas non plus d'exemples pour sa défense. On
 fait qu'un Empereur romain ne dédaigna pas de
 convoquer le sénat pour savoir à quelle sauce
 il accommoderoit un turbot , & si je ne craignois
 d'être suspect de flatterie , je dirois même au
 soutien de l'attribution de l'examen des loix à
 la *cour-plénier*, que c'étoit au milieu des fest-
 ins que les braves germains nos ancêtres déli-
 béroient sur la chose publique. „

„ On pourroit rétablir à cette occasion en fa-
 veur des auteurs de la restauration de la *cour-*
plénier , un des plus curieux divertissemens de
 ces anciennes fêtes. — „ Quelques uns , dit
 „ Pelloutier , jouoient dans leurs festins à un
 „ certain jeu qu'on appelloit le *jeu de pendu*.
 „ On attachoit dans un lieu élevé une corde sous
 „ laquelle on mettoit perpendiculairement un
 „ caillou rond & uni. Après avoir choisi par le
 „ sort celui qui devoit être l'acteur , on le

„ faisoit monter sur le caillou , armé d'une
 „ faulx. Il étoit obligé de se mettre lui-même
 „ la corde au cou, pendant qu'un autre faisoit
 „ rouler la pierre. Si celui qui demouroit sus-
 „ pendu n'avoit pas le bonheur & l'adresse de
 „ couper à l'instant la corde avec la faulx qu'il
 „ tenoit des deux mains , il étoit étranglé &
 „ périffoit au milieu des risées de tous les spec-
 „ tateurs qui se moquoient de lui comme d'un
 „ maladroit. „

A R R Ê T É

*de la très utile communauté des maitres savetiers
 de la bonne ville de Paris.*

Avertis par la notoriété publique , par les différentes réclamations des autres communautés du royaume , & surtout par celle de nos cousins du châtelet de Paris ; vivement allarmés des bruits scandaleux qui se répandent de toutes parts sur le changement *de formes* qu'un Ministre novateur veut introduire pour les gens de justice qui font le gros de nos pratiques.

Considérant que toute innovation fut toujours vicieuse , & qu'on aura beau faire , il faudra toujours finir par reconnoître la vérité & le grand sens de notre judicieuse devise : *nil sub sole novum.*

Qu'on ne sauroit toucher aux formes sans toucher aux réalités , & que , dans le cas présent , emporter les formes ce seroit emporter le fonds.

Que toucher à nos formes c'est altérer la base, la constitution fondamentale du corps humain, le mobile le plus nécessaire, le principal ressort, en un mot l'unique soutien des membres de l'Etat.

Que nous donner des formes nouvelles c'est nous forcer de manquer au serment constitutif de notre bienfaisante communauté, puisque dès lors nous travaillerons sur du neuf tandis que nous avons juré solennellement de ne jamais travailler qu'à sur le vieux dans quelque genre que ce soit: d'où dérive l'antique usage que suivent constamment les maîtres de la communauté de ne jamais épouser que des veuves de droit ou de fait, usage pleinement justifié par l'ingénieuse décision de feu M. l'Evêque d'Amiens ... (M. l'Evêque d'Amiens ayant demandé à un pauvre savetier qui se plaignoit de l'inconduite de sa femme, de quel métier il étoit, l'infortuné mari répondit qu'il étoit savetier. Eh bien, lui dit le bon Prélat, ne savez vous pas qu'il vous est défendu de travailler sur du neuf?)

Considérant enfin l'alliance étroite; la connexion intime qui a toujours existé entre notre serviable communauté & les autres corps de l'Etat, vu qu'il n'est point de Poète, de Philosophe, d'Académicien, de Procureur, de fermier général, d'Abbé, d'Evêque même qui n'aient commencé par réclamer nos secours; que les Poètes & les clercs de procureurs seroient nos plus solides pratiques s'ils nous payoient; que c'est à notre industrie que tant de Comtesses & de Marquises *in partibus* doivent les premiers pas qu'elles ont faits dans le chemin de la fortune

Ce considéré, ou le Syndic de la communauté, avons arrêté qu'il sera député vers le Seigneur Roi, douze de nos anciens jurés, précédés de quatre Porte-formes, pour aller éclairer la Religion de sa Majesté, la supplier très humblement de nous laisser jouir en paix des augustes formes & autres outils précieux qui sont le salut de l'Etat & l'honneur de nos échoppes, & lui représenter que s'il faut absolument changer ou supprimer des formes quelconques, rien n'empêche de s'en prendre aux formes des chapitres ou des moines pour lesquels elles ne sont plus qu'un meuble inutile.

Fait à Paris au quartier de la Halle, toutes les échoppes assemblées le 19 Juin 1788.



PROCÈS VERBAL DE L'ASSEMBLÉE

des Notables tenue à Versailles en 1787.

EXTRAIT.

Ce Procès verbal est venu un peu tard. Mais toute époque qui dans l'état amène quelque changement de scène, doit être consacrée dans les Archives de la nation & rendue publique par l'impression. On voit dans cette brochure une longue nomenclature de tous les notables qui furent appelés à cette assemblée, l'ordre des séances, la composition des bureaux. On y lit beaucoup de complimens au Roi, mais on n'y voit point les cahiers que les différens bureaux, avant de se séparer, remirent à S. M. C'eût

C'est été la partie la plus curieuse & la plus intéressante. Il y en avoit de très patriotiques. Cette assemblée qui devoit remédier aux abus n'a produit que la chute de deux ministres & a mis à découvert toute la profondeur de la plaie dont l'état est affligé.

Le bien que devoit produire cette assemblée, étoit l'établissement des assemblées provinciales, l'entière liberté des grains, l'abolition de la corvée en nature, l'affranchissement de la circulation intérieure, la suppression de l'arbitraire de la taille, l'égalité dans la répartition des subsides, la réforme des loix, beaucoup de privilèges anéantis, la suppression des vingtièmes & des sœurs pour livres, auxquels on substituoit une imposition territoriale dont personne n'eût été exempt.

Qui proposoit ces grandes & utiles réformes ? un Ministre qui passoit pour avoir ruiné & trompé l'Etat dans le préambule de ses emprunts, & qui ensuite venoit briguer la gloire d'avoir une statue. Il l'eût méritée sans doute s'il eût réussi. Mais sa réputation d'homme frivole, de Ministre déprédateur, fit échouer ces grandes & utiles idées. Sa conduite justifioit l'opinion publique ; ainsi que ses dépenses excessives, les femmes qu'il entretenoit scandaleusement, les amis qui l'entouroient, & dont les dissipations en filles en bijoux, en voitures, en meubles, en attelages, en bâtimens, en tableaux, sembloient l'accuser lui-même & dire au public qu'ils affaioient le trésor royal. Malgré cette opinion généralement

Tom. II. C

répandue, la vérité veut qu'on avoue que tous les projets tendoient au bien public. Ce qui s'opposa à leur exécution, étoit ce cri universel: il n'en veut davantage que pour ennuyer davantage, pour en donner davantage aux favoris & vampires de la cour; les ressources qu'il se fera, ne tourneront ni au profit du Roi, ni au profit de la nation.

Le discours que M. de Calonne prononça, à l'ouverture de l'assemblée, est un chef-d'œuvre: Il est écrit, je ne dis pas avec vérité, car je ne suis pas juge, mais avec dignité. Il y discute les matières d'Etat avec autant d'adresse que de sagesse: mais on y démêla l'art; & tout le monde se sentit dominé par la méfiance. „ Sa Majesté, dit-il, auroit voulu que le produit de „ l'impôt territorial qui doit remplacer les vingtièmes, le mît dès à présent en état de diminuer le fardeau des Tailles. „ Il en résulteroit qu'on laisseroit les Tailles, & qu'on imposeroit territorialement. C'eût été un double impôt sur un même objet. Par-là on finissoit d'écraser les deux tiers de la nation. L'impôt territorial est le plus légitime; mais il faut l'asseoir comme il convient. Ce qui augmenta la défiance, c'est quand on le vit caressant les grands pour arriver à ses fins. Il annonça que les nobles & les Prêtres ne seroient point capités. Quels droits ont-ils pour ne pas l'être? La tête d'un cordonnier de village vaut sans doute la tête d'un Primat des Gaules; & la tête d'un Rôtisseur de la rue de la Harpe, vaut encore plus pour l'Etat que la tête d'un Montmorency. Mettons tout préjugé

à part, & voyons si les services que peut rendre un grand seigneur le jour d'une bataille, peuvent être l'équivalent des services d'un Marchand, d'un artisan qui rempli de sollicitudes journalières, se leve à quatre heures du matin, & travaille jusqu'à dix heures du soir pour gagner sa vie, nourrir sa famille, établir ses enfans, payer les impôts du Roi.

Point de privilèges, point de franchises, point de pensions. Tels doivent être les cris de tout François éclairé; parceque toutes les franchises & toutes les pensions sont des atteintes directes ou indirectes à la propriété individuelle de chaque sujet.



EXTRAIT

D'une lettre adressée par Madame Sophie à une de ses bonnes amies sur l'incendie des Menus plaisirs de S. M.

Vous avez sûrement appris par les papiers publics le terrible incendie arrivé aux Menus plaisirs du Roi: mais je vous dois, ma chere amie, quelques détails sur les pertes les plus essentielles & dont les suites sont plus graves que l'on n'imagine.

Cet affreux incendie a laissé presque nues les divinités de l'Opéra. Le feu s'est communiqué aux magasins des costumes; & ce n'est pas sans miracle qu'on est parvenu à en sauver quelques-uns. L'attrayante ceinture de Venus est brûlée,

les graces modernes iront sans voile, ce qui ne leur fera pas aussi avantageux qu'aux anciennes : le bonnet de Mercure, son caducée, ses ailes, sont consumés ; on a heureusement sauvé sa bourse. Depuis longtems l'amour n'a rien à perdre, si ce n'est quelques fleches dont il ne faisoit plus d'usage & qu'on n'a retrouvées qu'avec peine, tant le feu les avoit rendues méconnoissables : mais pour le dédommager de cette perte, on assure que Mercure a résolu de partager dorénavant avec lui la bourse qui lui vaut aujourd'hui tant de bonnes fortunes. Quant à la froide & triste Pallas, son armure, son casque, le superbe panache qui l'ombrageoit, ont été réduits en cendres. Le bruit a couru pendant quelques jours que son égide avoit été entièrement fondue : malheureusement on l'a retrouvée intacte, & elle continue d'agir sur les gens en place, les financiers & les impudens parvenus. Les flammes étoient si dévorantes, si actives, qu'elles ont calciné les différentes choses qu'on leur a enlevées. La lyre d'Apollon n'a pas été raccordée depuis, & ses lauriers sont tellement desséchés qu'on craint bien de ne les voir repousser de longtems. Il n'est plus question du magnifique jardin d'Alcindor, ni du palais du Roi d'Ormus. Armide, Didon ont sauvé les leurs bien heureusement : tout le monde en est enchanté à cause du charme qu'ils inspirent. Mais le char du soleil & de la nature qui se tenoit si gracieusement en l'air dans le très naturel prologue de Tarare, n'a pas été épargné non plus que la

quantité de linons qui drapotent de bonnes grosses ombres très palpables, & je n'ajouterai pas très palpées: à quoi sert de médire? je ne finirois pas, ma chere amie, si je vous contoais toutes nos pertes. On dit qu'avec de l'argent on répare tout.... Ah! je le crois.



SUR LA CHASSE DE S. HUBERT.

Cette chasse dont le bruit a frappé les oreilles des habitans du Bas-Vendomois, & qui a été attribuée au passage de certains oiseaux nocturnes, ne peut-elle pas se rapporter également à l'imitation? Qu'il me soit permis de vous rappeler à ce sujet ce que dit M. de Saintfoix à l'article qui concerne la rue des Fracs-Bourgeois.

„ En 1350, Jean Roussel & Alix sa femme firent bâtir dans cette rue, qu'on appelloit alors la rue des *vieilles Poulies*, vingt-quatre chambres pour y retirer des pauvres. Leurs héritiers, en 1415, donnerent ces chambres au Grand Prieur de France avec 70 l. parisis de rente, à condition d'y loger deux pauvres dans chacune, moyennant 13 deniers en y entrant & 1 denier par semaine. On appella ces chambres la maison des *Fracs Bourgeois*, parce que ceux qu'on y recevoit étoient fracs de toutes taxes & impositions, attendu leur pauvreté: voilà l'origine du nom de cette rue. „

„ Il y demouroit, en 1596, deux *gueux*, qui dans leur oisiveté s'étoient si bien exercés à

contrefaire le son des cors de chasse & la voix des chiens, qu'à trente pas on croyoit entendre une meute & des piqueurs : on devoit y être encore plus trompé dans des lieux où les rochers renvoyent & multiplient les moindres cris. Il y a toute apparence qu'on s'étoit servi de ces deux hommes pour une aventure qui fut regardée comme l'apparition véritable d'un phantôme, &c. &c. „

„ Le Roi (Henri IV) chassant dans la forêt de Fontainebleau, entendit comme à une demi-lieue de l'endroit où il étoit, des japemens de chiens, le cri & le cor des chasseurs, & en un moment tout ce bruit, qui sembloit être éloigné, se présenta à vingt pas de son oreille. Il commanda à M. le Comte de Soissons de brouffer & pousser en avant, pour voir ce que c'étoit, n'estimant qu'il y eut personne assez hardi pour se mêler parmi sa chasse & lui en troubler le passe-tems. Le Comte de Soissons s'avançant, entendit le bruit, sans voir d'où il venoit : un grand homme noir se présente dans l'épaisseur des broussailles & cria d'une voix terrible : *m'attendez-vous ?* & soudain disparut. A cette parole, les plus hardis estimèrent imprudence de s'arrêter en cette chasse en laquelle ils ne prirent que de la peur, & bien qu'ordinairement elle noue la langue & glace la parole, ils ne laissèrent pourtant pas de raconter cette aventure que plusieurs auroient renvoyée aux fables de Merlin, si la vérité affirmée par tant de bouches & éclairée par tant d'yeux n'eût ôté tout sujet d'en douter.

Les Pasteurs des environs disent que c'est un esprit qu'ils appellent le grand Veneur, les autres prétendent que c'est la chasse de S. Hubert qu'on entend aussi en d'autres lieux.,,

Il paroît, que ce bruit se fit entendre en plein jour, & l'on peut alors l'attribuer au grand homme noir ou à ses complices qui méditoient sans doute de pernicioeux projets.

Il faut convenir que l'à-propos d'une parfaite imitation opère merveilleusement le prestige. Addison, dans une peinture qu'il fait des Idiots, cite un exemple de ce genre. Il rapporte qu'un Artisan de Londres, dont le logement faisoit face à une horloge publique, avoit contracté l'habitude d'en contrefaire la sonnerie avec la bouche; en sorte que cette horloge ayant été mise un jour entre les mains d'un Artiste, pour la réparer, l'Idiot y suppléa dans cette intervalle avec tant de précision, que son déplacement ne fut même pas soupçonné dans le voisinage.

J'ai entendu un homme qui rendoit, d'après nature, les différentes inflexions de voix de dix à douze femmes sortant du réfectoire pour monter au dortoir. On distinguoit le résultat des conversations du souper, les projets du lendemain, le tout entremêlé d'un affectueux bonsoir & du bruit des talons dans un escalier sonore; enfin si l'on admet dans cette occurrence la possibilité de ne parler que les unes après les autres, l'illusion étoit complète.

Il est donc possible que des gens mal intentionnés, sachant jouer la chasse du diable avec

le secours d'un porte-voix, & surtout dans une
 fête & à une heure où toute la Nature semble
 rêver plutôt qu'elle ne veille, parviennent à
 exciter la curiosité des gens de campagne & à
 les attirer au-dehors, afin de mettre plus facile-
 ment à exécution leurs mauvais desseins.

De quoi, par exemple, les Amans ne sont-
 ils pas capables? Inventifs en tous genres, fé-
 conds en stratagèmes, ne trouveroient-ils pas dans
 la chasse du diable un moyen assuré d'arracher
 les familles de leurs foyers où elles sont retran-
 chées, & de profiter de l'instant pour soustraire
 l'innocence & la vertu à la vigilance des parens.



SUR LES IMPROVISATEURS

P R E M I E R E L E T T R E

Quand on a étudié l'esprit de notre Nation
 & le caractère de notre Langue, il est clair
 que nous ne saurions avoir d'Improvisateurs,
 & il est encore clair que nous devons dire beau-
 coup de mal des Improvisateurs étrangers. En fait
 d'esprit, c'est une vieille, mais innocente habitu-
 de de notre Nation, de ne louer chez les autres
 que ce qui se fait au moins aussi bien que chez
 elle. On a beau nous dire que les Grecs, qui
 nous valoient bien, avoient aussi leurs Impro-
 visateurs; les érudits ont beau nous assurer
 qu'Homere ne fut qu'un Improvisateur lui-mê-
 me, & que l'Iliade est toute entière un *im-*
promptu; ni l'exemple des Grecs, ni celui des

Romains chez lesquels étoit un usage reçu d'inviter de beaux esprits à dîner à condition qu'ils improviseroient, n'ont pu nous réconcilier avec ce genre de composition.

A ne considérer nos Poètes que sous ce point de vue, grande assurément est la différence entr'eux & les Poètes Italiens! qui ne connoit l'extrême fécondité de ces derniers? & surtout qui n'a pas entendu les fades plaisanteries qu'on s'est permises tant de fois au sujet de leurs Improvisateurs? Il ne s'agit point ici de ceux qui vont débitant leurs vers im-promptu sur la place de S. Marc à Venise, ou sur celle du Château à Naples. Je passe à nos Voyageurs de s'égayer sur leur compte, quoiqu'à dire vrai, ce genre de spectacle suppose au moins la passion des jeux de l'esprit dans les classes inférieures du peuple d'Italie, ce qui pour le dire en passant, pourroit faire soupçonner que les Capitales de l'Europe ne se ressemblent pas tant qu'on le dit communément, puisque dans les unes je vois partout l'instinct du beau & le véritable besoin des sensations que donnent les Beaux-Arts, & dans les autres, toujours l'orgueil de juger plutôt que le plaisir de jouir, & au milieu même de ses amusemens les plus chers, la grossiereté des mœurs de la multitude se montrant sous des formes dégoûtantes. Les véritables Improvisateurs en Italie, les seuls dont je veux parler, sont des hommes de lettres qui, aux dons les plus précieux de la nature, joignent une connoissance profonde de leur Langue, de l'Histoire, de tous les détails de la Mythologie, & que

l'étude la plus assidue de toutes les Littératures & celle de la Philosophie ancienne & moderne ont mis en état de répondre sans préparation sur tous les sujets d'une manière toujours facile & agréable, & quelquefois merveilleuse. On se doute bien que le nombre de ces Improvisateurs ne fut jamais bien grand; mais il est rare que l'Italie n'ait eu à en citer quelques-uns. Tels sont aujourd'hui le Duc *de Mollo*, l'Abbé *Serio*, l'Abbé *Lorenzi*; & tel est encore le Chevalier *Baldinotti*, actuellement à Paris, & qui s'est déjà fait entendre plusieurs fois à l'ancien Musée de la rue Dauphine.

Rien de plus équivoque en général que les applaudissemens publics. Le Chevalier *Baldinotti* ne l'ignore point sans doute, & il est difficile par conséquent de savoir jusqu'à quel point il a dû être sensible à ceux qu'il a obtenus dans ses deux séances. Ce dont il doit être bien sûr, c'est qu'il a causé autant de plaisir que de surprise à toutes les personnes véritablement en état de l'entendre & de l'apprécier. Dans la variété des sujets qu'il a traités chaque fois, il n'en est pas un où l'on n'ait pu remarquer de la grace & de beaux mouvemens, de superbes descriptions mêlées à des traits d'esprit charmans, des allusions heureuses, & enfin des transitions ménagées avec une adresse infinie, ce qui me semble le comble du talent dans un genre de composition où l'esprit abandonné à la vivacité du sentiment & entraîné par la véhémence de la passion, ne peut consulter l'art qui est toujours le produit de la réflexion ou qui la supplée.

Je fais l'objection que l'on a faite souvent contre les Improvisateurs Italiens & que je m'étois faite à moi-même. Étonné d'abord de cette espèce de tour de force que rien ne pouvoit me faire concevoir, je crus bientôt que ce pourroit bien n'être qu'un tour d'adresse de leur part; & comme beaucoup de gens le pensent encore, je m'imaginai qu'ils avoient des tirades prêtes sur toutes sortes de sujets, & que leur plus grand talent consistoit à les placer avec plus ou moins d'adresse; mais quiconque a entendu les bons Improvisateurs d'Italien'aura pas tardé à voir combien cela seroit insuffisant pour les besoins de leur art, & quel embarras cela jetteroit dans leurs compositions, par la difficulté de lier ensemble ces morceaux isolés, & par cet air de gêne qui accompagne toujours le travail de la mémoire la plus heureuse. De grands modèles dans tous les genres de Poésie, une abondance de tournures étonnante, la mélodie touchante & gracieuse de leur langue qui fait que l'oreille est toujours flattée indépendamment du plaisir de l'esprit; voilà plutôt quelles sont les ressources des Improvisateurs Italiens. Ce sont en général celles de tous les Poètes de cette Nation; & de là cette marche libre, variée, pittoresque de leurs compositions; de là ce charme d'expression & ce coloris si séduisant qui les distingue de tous les autres Poètes modernes.

N'avez-vous jamais été étonné comme moi que la Langue italienne, étudiée autrefois par tout ce qu'il y avoit en France d'hommes dis-

tingués par le savoir & la politesse, le soit aujourd'hui par si peu de personnes? L'on ne cesse de parler de ses *Concetti* sans trop savoir, au fond, ce que c'est que *Concetti*, & de la prononciation que l'on appelle molle & fade des mêmes noms que nous donnâmes pendant longtemps à la musique italienne, lorsque nous admirions en paix nos airs d'Opéra en forme de Motets. L'effet de cette prévention a été de citer de mauvais Sonnets ou des Scènes d'Opéra bouffons pour modèles de ce que savent faire les Italiens, & c'est en quelque sorte renoncer à la lecture du *Tasse* & de l'*Arioste* pour nous livrer à celle de *Milton* & même d'*Offian*. Je rends à la Littérature angloise toute la justice qui lui est due; je fais quelles obligations toutes les branches de la Philosophie & de la Morale ont aux Anglois, & combien il y a d'idées profondes & lumineuses à puiser dans leurs bons Auteurs. Mais d'où vient cette admiration presque exclusive pour les livres anglois? d'où vient surtout ne nous parle-t-on presque plus que de leurs Poètes? d'où vient ne lit-on plus qu'eux, & veut-on nous les faire préférer aux Italiens? Quelle grandeur d'imagination! quelle verve! quel 'coloris dans ces derniers! Pur & brillant comme le soleil qui les éclairait, leur génie a jeté sur toutes leurs productions ce charme, cet éclat dont la nature embellit leur pays. Dans la plupart des Poètes anglois, au contraire, je ne fais quoi de terne & de rembruni se fait presque toujours appercevoir. Ils peignent la nature dans tous ses détails, mais rarement avec ses cou-

leurs. Cette teinte qu'ils ont répandue sur tous les sujets, que nous avons appelée *sentimentale*, & qu'on devoit surtout aimer dans nos Capitales où l'abus des plaisirs & le dégoût de tout ce qui nous environne ne nous ont laissé une ame que pour sentir la tristesse, pourroit bien être, plus que toute autre chose, impuissance de favoir varier ses sensations. A l'exception de quelques morceaux très connus & dignes de toute leur réputation, tout semble prouver que la chaleur dans les Poètes anglois est plutôt d'emprunt que naturelle; que leur sensibilité est factice, & qu'au lieu d'une véritable inspiration, c'est presque toujours chez eux une sorte d'exaltation qui m'a fait soupçonner plus d'une fois qu'ils pourroient bien ne sentir que comme on nous a accusés si souvent de chanter, c'est-à-dire, seulement de la tête.

S E C O N D E L E T T R E.

Montaigne étant aux bains de Barnabé, auprès de Lucques, y vit une pauvre Payssanne des environs, dont il parle en ces termes: „ Cette
 „ femme, ainsi que son mari, vit du travail
 „ de ses mains. Elle est laide, âgée de 37 ans,
 „ avec un goëtre à la gorge, & ne fait ni lire
 „ ni écrire. Mais, comme dès sa tendre jeu-
 „ nesse il y avoit dans la maison de son pere
 „ un de ses oncles qui lisoit toujours l'Aristote
 „ en sa présence & quelques autres Poètes, son
 „ esprit s'est trouvé tellement propre à la Poé-
 „ sie, que non-seulement elle fait des vers d'une

„ promptitude extraordinaire , mais encore y
 „ fait entrer les fables anciennes, les noms
 „ des Dieux, des pays, des sciences & des
 „ hommes illustres, comme si elle avoit fait
 „ un cours d'étude réglé. „

Voilà certainement un exemple frappant du goût que les Italiens ont naturellement pour *improviser* : aussi n'y a-t-il aucune sorte de distinction qu'ils n'accordent aux Improvisateurs du premier ordre.

On voit dans la Cathédrale de Sienne un monument érigé à la gloire du Cavalier *Bernardino Perfetti*, Siennois, *Poëta estemporaneo*, qui reçut la couronne de laurier à Rome, au Capitole, en 1725, honneur qui avoit été accordé à *Pétrarque* en 1341, & qui l'a été de nos jours à la célèbre Improvisatrice *Corrilla*.

Au reste, les Grecs & les Romains ne sont pas plus les inventeurs de l'art d'improviser que les Italiens. L'Egypte a eu de tous les tems ses *Almé*, Savantes; elles forment encore aujourd'hui, dans le pays, une Société célèbre; il faut pour y être reçu avoir une belle voix, bien posséder la langue, connoître les regles de la Poësie, & pouvoir sur le champ composer & chanter des couplets adaptés aux circonstances. Ces *Almé* ne sont pas moins habiles à la danse qu'au chant. Telles étoient chez les Hébreux, qui avoient emprunté des Egyptiens une partie de leurs goûts, ces filles qui, pour célébrer la victoire de David sur le Philistin Goliath, chantoient & dansoient devant Saül en disant :

*Ichâ Sâh balafie
Ve David berivodaju.*

ou bien, *percussit Saül mille & David decem millia.* Telle étoit encore cette fille d'Hérodiade qui demanda à Hérode la tête de St. Jean-Baptiste.

Cependant, voici un fait qui peut bien détruire toutes ces belles filiations d'Improvisateurs. Les Nègres *Mandingos*, qui habitent les bords de la *Gambra*, ont aussi des Poètes-Musiciens qui chantent *in promptu* & qu'ils appellent *Guiriots*.

Il seroit curieux de savoir si la Nègresse qui se rendit célèbre à Boston par ses poésies, il y a quelques années, étoit originaire de cette contrée d'Afrique. Mais

*Non equidem hoc studeo, bullat ut mihi nugis
Pagina turgescat, dare pondus idonea fumo.* (Perse, 5.)

TROISIEME LETTRE.

Je n'ai pu lire sans une sorte d'indignation dans l'*Esprit des journaux* du mois d'Août dernier, l'étrange phrase que voici : „ Tout le monde a su l'histoire de la fameuse Corilla Olympica, qui reçut à Rome la même distinction accordée autrefois au talent de Pétrarque. Cette jeune Improvisatrice, qui dut plus aux charmes de sa figure qu'à son mérite réel la faveur d'un triomphe dont le Tasse ne put jouir, n'avoit d'autres titres pour obtenir cet honneur qu'une facilité verbeuse & une aisance singulière à rimer des choses plates & communes; aussi le jour de

son couronnement fut pour elle *un jour de honte* : elle ne répondit *en aucune manière* à la grande idée qu'on avoit d'elle. On lui donna sur différents sujets les trois premiers vers d'une strophe qu'elle devoit remplir aussitôt ; elle s'en acquitta mal ; sa jeunesse & les graces intéressantes de sa physionomie firent plus en sa faveur que sa prétendue aptitude à improviser. „ Que dans le cours de son Ecrit l'Auteur confonde perpétuellement les faiseurs d'*in-promp-ta* avec les Improvisateurs ; qu'il donne une idée très imparfaite de l'art d'improviser ; qu'il dédaigne ce talent, en décidant qu'il est *peu estimable* ; qu'il paroisse croire que l'honneur du couronnement au Capitole fut refusé au Tasse, tandis qu'il est notoire que la mort seule ravit cet honneur au Poète , &c. &c. ; tout cela est assez indifférent : mais qu'un François se permette de troubler le repos d'une femme estimable, & d'insulter, pour ainsi dire, à son triomphe ; ainsi qu'au jugement de toute une Capitale qui le lui a décerné, de toute une Nation qui l'a confirmé ; c'est ce qu'il est difficile de voir sans émotion. Un délit de cette nature porté à nos anciennes Cours d'amour, y auroit été bientôt jugé. Corilla sur le compte de qui l'Observateur s'est exprimé, comme vous l'avez vu, vit actuellement à Florence dans une retraite paisible où elle jouit d'une distinction méritée. Mais le jour de son couronnement au Capitole fut-il réellement un *jour de honte* pour elle ? N'en croyez rien, le contraire est attesté par la voix publique. Nous avons actuellement à Paris un des Arcades qui furent députés par l'Académie

L'Académie pour proposer des sujets de composition à Corilla ; il m'a certifié que loin d'avoir mal répondu à l'attente du Public, cette femme célèbre s'étoit surpassée en cette occasion éclatante où elle déploya toutes les richesses de son talent, avec tant de supériorité, que les jaloux eux-mêmes se virent forcés de lui rendre justice. Dira-t-on que ce témoignage peut être soupçonné de partialité, de flatterie ou d'exagération ? Je renverrai aux actes mêmes du couronnement de Corilla, actes imprimés à Parme chez Bodoni en 1779, in-8 °., & qui ont été rédigés sur les originaux déposés aux archives du Capitole & de l'Académie des Arcades. On y voit que dès mille sept cent septante-cinq l'Académie des Arcades l'avoit couronnée dans une de ses assemblées publiques, & qu'enfin, à l'époque de son couronnement au Capitole, elle improvisa dans trois séances consécutives, sur les différens sujets qui lui furent proposés par les Députés de l'Académie des Arcades, de manière à mériter les applaudissemens de tous ceux qui l'entendirent. Ces témoignages non suspects de l'éminence des talens de Corilla, rapprochés des éloges que lui donnent les Ecrivains italiens & étrangers qui ont eu occasion de la voir & de l'entendre avant & depuis son couronnement, forment un corps de preuves auquel il est difficile de résister. Depuis quelque tems, l'âge & les infirmités empêchent Corilla d'improviser. Corilla, au surplus est le nom académique de cette Im-

provisatrice , qui s'appelle Marie-Magdeleine Morelli Fernandez.

En commençant, j'ai dit que les observations du Censeur de Corilla ne donnoient pas une idée exacte de l'art d'improviser ; que l'on y confondoit cet art avec le talent de l'*in-promptu*, &c. Il y auroit bien des choses à remarquer sur cette confusion de deux talens si différens, sur le peu d'exactitude de ces observations &c. ; mais il faut finir & se borner à renvoyer ceux qui voudroient avoir des notions justes sur l'art d'improviser & sur ceux qui se font le plus distingués dans cette carrière difficile, aux Auteurs qui ont le mieux traité cette matiere : ce sont Fabricius, (Tom. 1er, pag. 313 de sa Bibliothèque Latine du moyen âge, édit. in-4 °.) Crescimbeni, dans ses *Comment. intorno all' Istoria della volgar Poesia*, Tom. 1, Liv. 3, chap. 11, & Tom. 2, Liv. 4, article 154 ; Quadrio, dans sa *Storia e ragione d'ogni Poesia*, Tom. 1, p. 159. On peut aussi lire l'article *Improvisare* dans l'excellent Dictionnaire de la Poésie italienne du P. Irené Affò, Cordelier & Bibliothécaire de l'Infant Duc de Parme, imprimé en 1777, in-8 °. On verra dans ces Livres ce que c'est que l'art d'improviser, & quelle étendue de connoissances dans l'Histoire ancienne & moderne, ainsi que dans les Sciences & les Arts, il suppose dans ceux qui sont prêts à improviser sur toutes sortes de sujets.



SUR M. HERSCHEL.

M. *Herschel* avoit reçu de la Nature une organisation heureuse, une imagination vive, une tête forte, une santé ferme, & les moyens d'une persévérance à toute épreuve; en un mot elle l'avoit créé Astronome. Cependant les circonstances en firent d'abord un Musicien, & le forcèrent même à chercher dans cet état un emploi de ses talens. Il enseigna la musique à Bath, après avoir quitté le pays d'Hanovre sa patrie. Son goût pour l'Astronomie commença à s'y développer. Le Roi d'Angleterre, qui aime les Sciences & qui cultive par goût l'Astronomie, connut le prix de cet homme supérieur que le hasard avoit jetté dans ses Etats; il se l'attacha par ses bienfaits, & il le mit à portée de suivre sans inquiétude la carrière que la Nature lui avoit tracée. L'Université d'Oxford s'empressa de faire en sa faveur une exception honorable en lui conférant le titre de Docteur. Dès-lors la Musique ne fut plus pour lui qu'un délassement : l'Astronomie devint sa vocation.

Mlle *Caroline Herschel* sa sœur, partage la passion de son frere pour cette belle Science; elle en possède la théorie d'une maniere unique dans une femme; elle a aussi le talent d'observer, & les nouvelles publiques annoncerent dans le tems la découverte qu'elle avoit faite d'une comette en l'absence de son frere. Ils habitent ensemble

une maison de campagne à 20 milles de Londres & à 2 milles au nord de Windsor. Ils y menent la vie la plus heureuse; l'amour de la Science, l'espoir des découvertes, animent leur activité, & les secours qu'ils se prêtent mutuellement diminuent les fatigues inséparables de l'état qu'ils ont embrassé.

Herschel a construit deux Télescopes dont l'un de 20 pieds & l'autre de 40; ils sont l'un & l'autre placés en plein air dans un boulingrin au-devant de sa maison.

Le miroir du Télescope de 40 pieds a 4 pieds 7 pouces anglois de diamètre, & il pèse 1035 livres.

C'est avec ce télescope qu'*Herschel* parcourt ou balaye, comme il le dit énergiquement dans sa langue, toute la partie du ciel visible dans nos climats, & il espère avoir achevé ce travail dans l'espace de dix ou douze ans, secouru comme il l'est par son infatigable Sœur qui a devant elle un grand livre rayé en petits carrés, dans lesquels elle note, à mesure que son Frere observe, ce qu'il lui désigne. *Herschel* a trouvé des parties du ciel tellement peuplées d'étoiles que dans le seul champ de son télescope il en comptoit depuis 60 jusqu'à 110, & que dans une zone de 15 degrés de longueur sur deux de largeur, il a vu passer dans une heure 50,000 étoiles assez distinctes pour être comptées.

On varie selon les circonstances la force amplificative des télescopes ou leur pouvoir par le moyen de verres oculaires d'un foyer plus ou moins court. Le pouvoir le plus considérable

qu'on puisse employer aux observations des étoiles fixes est de 3000 fois; pour les planetes, on ne peut pas aller au-delà de 500, & il n'emploie même à cet effet que 250.

Herschel a fait quelques télescopes de dix pieds qui sont d'un usage bien commode par l'élégance & la simplicité de leur monture & dont la netteté est admirable. On peut lire par leur moyen à la distance de 1740 pieds un écriture d'une ligne de haut.

On a beaucoup parlé des volcans qu'*Herschel* a découverts dans la lune; il paroît persuadé de leur existence. *Hevelius*, célèbre Astronome, avoit désigné dans la carte qu'il publia, il y a plus d'un siècle, le voisinage de la tache nommée *Mons Porphyrites* comme probablement volcanique, & *Herschel* présume que ces creux circulaires à rebord élevé & irrégulier qu'on voit très distinctement & en si grand nombre dans la lune sont dûs à des volcans éteints & d'une étendue bien considérable, car quelques-uns d'entr'eux ont 12 à 15 lieues de diametre.

Par M. PICTET.

Observation de M. Baudy sur les prétendus volcans découverts dans la lune, par M. Herschel.

M. Pictet, cet habile Professeur de Philosophie, me permettra de lui observer que M. *Herschel* n'a pas toujours raison dans ses calculs, & que ses télescopes l'ont souvent trompé Si dans le seul champ de son télescope il comptoit depuis 60 jusqu'à 110 étoiles, cela prouveroit la supériorité de son instrument; mais

dans une zone de 15 degrés de longueur sur 2 de largeur , auroit-il pu voir passer *dans une heure* cinquante mille étoiles ? Un nombre aussi prodigieux n'auroit pu se compter aussi promptement. M. Herschel, savant Astronome, fait parler ici son imagination , non la réalité de ses expériences. Des observations rigoureuses que j'ai répétées dans différens climats de l'Europe avec de très bons télescopes, m'assurent que les parties du ciel les plus peuplées ne contiennent pas un si grand nombre d'étoiles réunies par le foyer du meilleur télescope.

Lorsque le ciel est dégagé de toute vapeur , les étoiles sont en mouvement ou paroissent y être , en sorte que leur vibration continuelle occupe tellement l'œil , que les objets se multiplient à mesure que vous les comptez. Voilà ce qui jette dans l'erreur ceux qui se reposent trop sur les apparences. . . . De ces illusions est venue l'idée des volcans dans la Lune, au lieu de convenir plus vraisemblablement que les creux circulaires à bords relevés & irréguliers qu'on y découvre sont plutôt des pays marécageux, des fols creux & escarpés, que des monts volcaniques.... En effet, l'étendue de ces creux est trop considérable pour en faire des volcans qui détruiroient même l'idée que cette planète soit un monde peuplé comme celle que nous habitons, tandis que mille observations semblent nous l'affirmer.... Je conclus que l'illusion a donné lieu à MM. Herschel & Hévelius de prêter à la lune des volcans aussi monstrueux. D'autres expériences nous en démontreront la vérité

& nous prouveront que l'Astronomie n'est une science vicieuse qu'autant qu'on se repose trop sur l'œil qui nous trompe lorsqu'il est fatigué, ou lorsque la réaction de quelque corps lumineux vient frapper & luire sur l'astre qu'on étudie.

DE L'ÉGOÏSME.

L'Egoïsme est un amour de soi qui exclut tout amour pour les autres. Il diffère de l'amour propre, en ce que celui-ci nous porte à nous aimer plus que personne, mais non pas à nous aimer seuls. Tous les hommes ont de l'amour propre : beaucoup sont Egoïstes. Tous les hommes savent fort bien que la charité bien ordonnée commence par soi-même : celle de l'Egoïste ne va pas plus loin : elle commence & finit par lui.

L'Egoïste n'est pas un scélérat, & l'on a manqué ce caractère sur la Scène quand on l'a peint comme tel. Il a ce qu'il lui faut de probité pour ne pas se déshonorer parmi les hommes. Il ne volera pas le bien d'autrui ; il pourra payer ses dettes ; mais il ne fera pas grâce à un débiteur honnête & malheureux. Son cœur ne s'attendrira point sur le sort d'un infortuné. S'il hérite d'un homme qui ait oublié dans son testament d'anciens domestiques, ne croyez pas qu'il répare cet oubli ; ne croyez pas qu'il offre aux parens pauvres du mort quelque légère part de

cette succession dont ils sont privés , ni que jamais il entre dans les justes raisons d'un Fermier maltraité par le ciel.

Si vous lui-demandez conseil dans une chose où son intérêt ne croise pas le vôtre , il pourra vous le donner de bonne foi. Si vous le pressez de faire quelques démarches en votre faveur , il s'y prêtera avec plus de peine. Si elles compromettent un crédit qu'il veut ménager pour lui-même , quelque liaison que vous ayez ensemble , il se gardera bien de solliciter pour vous , & se sauvera par des prétextes.

Ce caractère n'est pas circonscrit dans un certain nombre d'actions particulières , comme celui de l'Avare , du menteur , du jaloux ; mais il embrasse toute l'habitude de la vie. Porté à l'excès , il produit des vices qui sont en horreur parmi les hommes , l'avarice , la fausseté , la perfidie ; mais alors il cesse d'être l'Egoïsme & prend le nom de ces vices. Il dispose à les avoir ; mais il ne les suppose pas encore. Tant qu'il n'est qu'Egoïsme il excite plus l'aversion que l'indignation : il ne se présente pas sous des couleurs affreuses ; mais il est opposé à la plus belle des vertus , la générosité.

Tout homme qui n'a pas l'ame sensible est nécessairement Egoïste. De-là plus on vieillit , plus on le devient. Les femmes le sont beaucoup moins que les hommes , & ceux qui cultivent les Beaux-Arts , pour lesquels on a tant besoin d'imagination & de sensibilité , doivent l'être moins que les autres.

Ce caractère prend des formes & des nuances

différentes; selon les différentes passions auxquelles il peut s'allier & les diverses positions dans lesquelles l'Egoïste se trouve. Ainsi l'Egoïste peut être avare ou prodigue, actif ou paresseux, ambitieux ou modéré, marié ou garçon, vieux ou jeune, Financier, Magistrat, homme de Cour, d'Eglise ou d'Epée, & sous ces différens rapports il offre des traits différens à saisir.

L'Egoïste ne hait point les hommes; ils lui sont indifférens. S'il a été bien élevé, il aura de la politesse; mais sa politesse sera froide & n'exprimera point la bonté. S'il est prudent, il penchera vers une économie sévère, mais non vers une avarice sordide. Il ne se refusera aucune jouissance, aucune commodité, mais avec le moins de dépense possible; & si dans la jeunesse, l'étourderie naturelle à cet âge l'avoit rendu prodigue, il se corrigeroit de bonne heure.

L'Egoïste est naturellement porté au repos. Qui n'aime que soi n'étend pas loin la sphere de son activité. Mais le repos de l'Egoïste ne ressemble pas à celui du Philosophe, qui n'est pas perdu pour l'humanité. Le Philosophe ne recherche point, à la vérité, les dignités & les titres, & moins encore les honneurs obscurs des places subalternes, dont s'enorgueillit une ambition vulgaire. Il lui faudroit des places où il pût faire de grands biens aux hommes; & il est rare qu'il y parvienne, plus rare encore qu'il puisse s'y maintenir. Il se consacre donc au repos par raison, l'Egoïste par paresse & par indifférence.

Comme il n'a aucune élévation dans l'ame, s'il est le maître de choisir sa carrière, il préférera celle des richesses à celle des honneurs; parce que les richesses procurent des jouissances plus directes & plus personnelles; d'ailleurs l'ambitieux vit de l'opinion des hommes: l'Egoïste ne songe gueres à eux.

La beauté peut faire d'assez fortes impressions sur ses sens, mais peu sur son cœur. Il ne trouvera de bon dans l'amour que le physique; mais cette opinion n'aura chez lui rien de philosophique. L'amour fera pour lui un besoin, non une passion: il en connoîtra les plaisirs; il n'en connoîtra point les larmes, qui sont pourtant aussi des plaisirs; car l'Egoïste peut rire, mais il ne pleure jamais.

Son goût le portera à fuir les liens du mariage, à vivre indépendant, à partager les agrémens, non les peines de la vie sociale; à doubler ses revenus aux dépens de ses héritiers. S'il est marié, l'intérêt aura fait son mariage: il pourra n'être pas un mari brutal, ni un pere sévère; mais il n'aura pas une grande tendresse pour sa femme ni pour ses enfans. Il sera peu généreux envers ceux-ci, & ne leur reprochera gueres que les sottises qui lui coûteront de l'argent. S'il est riche, il dotera mesquinement sa fille, & dépensera de grandes sommes en superfluités, en jardins, en Courtisanes. Avec des manieres douces, il sera très exigeant. Il blâmera dans les autres ce qu'il fera lui-même, & vaudra, par exemple, de la parcimonie de pere à son égard, lorsque lui-même sera

encore moins libéral envers ses enfans. Il recevra sans peine des services d'un homme décrié, ne le haïra point, & n'aura point pour lui de reconnoissance. Enfin s'il est courtisan, il ne dira jamais la vérité à son Maître, même lorsque celui-ci seroit disposé à l'entendre.

Les hommes sont moins Egoïstes dans les Républiques que dans les Monarchies: ils le sont tous dans les Etats despotiques.



DE LA BONHOMMIE.

La Bonhommie est une certaine simplicité dans les mœurs, dans les manieres, dans le caractère, & assez souvent mais non toujours dans l'esprit. On ne peut pas dire qu'elle soit une vertu. Elle est un heureux don de la Nature, qui semble entraîner plusieurs vertus à sa suite & peut être aussi quelques imperfections.

Celui qui a de la Bonhommie est franc & ouvert. Il peut ne pas être imprudent; mais il lui sera difficile d'acquérir une prudence extrême, parce qu'une extrême prudence tient à la finesse. Il croit le bien plus volontiers que le mal. Il ajoute foi sans peine à ce qu'on lui dit, & cherche rarement à démêler à travers les discours des hommes le secret de leurs véritables pensées.

Ses manieres sont unies mais engageantes. Son commerce plaît parce que son ame est à dé-

couvert. Il attache plus qu'il ne séduit. Il ne brillera pas dans un cercle ; mais on aimera sa société habituelle , & son caractère le rendra très propre à l'amitié. Les vices pour lesquels il aura plus d'antipathie sont l'orgueil & la duplicité. Il pourra vivre cependant avec des gens sourbes & avec des gens orgueilleux : avec les premiers , parcequ'il ne les connoîtra pas ; avec les seconds , parcequ'il ne leur contestera rien , & que l'orgueil peut s'assoupir tant qu'il n'est pas réveillé par un autre orgueil. Mais la duplicité, dès qu'il l'aura découverte , l'indignera. Il ne lui pardonnera jamais ; humilié d'avoir été dupe de sa franchise , & défolé d'être réduit à se mettre en garde contre sa propre vertu.

Sa Bonhomie ne l'empêchera pas d'avoir des défauts : seulement elle les modifiera. Par exemple, s'il est irréfolu, il demandera conseil & se laissera conduire ; parce qu'il se défie plus de lui-même que des autres. S'il parle facilement & volontiers , ce qu'il dira , quoique juste & raisonnable , fera quelquefois déplacé ; parce qu'il voit plus les choses en elles-mêmes qu'il ne fait attention aux hommes & aux circonstances. S'il est colere , il n'aura point de rancune ; & s'il est bourru , ce sera le bourru bienfaisant.

Il ne se plaira ni à la Cour ni même dans le grand monde. Il aimera le séjour où il trouvera des mœurs simples comme les siennes. Nulle part il ne fera plus heureux que dans le vieux château de ses peres. La conversation naïve des gens de la campagne l'intéressera & le fera sourire. Les détails de nos anciennes mœurs lui

plairont ; il se les rappellera souvent & s'en entretiendra volontiers.

Il sera aimé de ses vassaux , de ses gens , de ses enfans & de sa femme qui le dominera un peu.

Il aura de l'aversion pour la finesse dont il démêlera difficilement les détours , & pour la raillerie , arme délicate & dangereuse qu'il ne saura manier ni pour attaquer , ni pour se défendre.

Il est des gens dont la prévention maligne juge presque toujours défavorablement au premier aspect les personnes qu'elles ne connoissent pas encore ; dont toute la pénétration & la sagacité se portent à démêler leurs foibles & leurs défauts ; observateurs sérieux & caustiques qui n'inspirent pas la confiance. L'homme dont nous parlons ne sera pas souvent de leur avis dans les jugemens précipités qu'ils porteront , parce qu'il n'a ni leur malignité , ni leur pénétration. Cependant comme les hommes pris en général ont plus de mauvaises qualités que de bonnes , ces critiques malins auront souvent raison contre lui ; mais il n'en trouvera pas moins leur caractère détestable , & persistera à croire qu'il est assez tems de penser mal d'autrui , lorsqu'on a acquis la triste certitude qu'on ne se trompe point.

Dans la jeunesse on est bon & franc par inexpérience. L'âge mûr nous rend prudents & avisés. On revient à la bonhomie dans la vieillesse , parcequ'une très longue expérience , en nous accoutumant aux défauts des hommes , nous enseigne l'indulgence.

Le plus grand inconvénient de la bonhommie, c'est qu'elle suppose peu d'énergie dans le caractère.

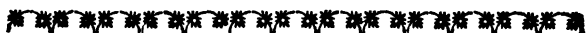
Elle paroît supposer aussi un degré de pénétration assez commun & un sens plus droit qu'entendu. Cependant il est possible d'être *Bonhomme* & homme de beaucoup d'esprit, & cette réunion assez rare donne à la bonhommie une certaine naïveté ingénieuse très originale, très piquante & très aimable. Elle naît du contraste qu'on aperçoit entre une sagacité d'esprit qui saisit dans les objets de la pensée les rapports les plus déliés & les nuances les plus délicates, & une facilité de caractère qui, dans le monde, s'accommode & se contente de tout.

La bonhommie doit être assez rare aujourd'hui parmi les Gens de Lettres. Les Savans, qui ne sont que Savans, en ont davantage, excepté peut-être entre eux. Etrangers par leurs occupations, aux affaires & aux frivolités des Gens du monde, n'ayant avec eux rien à démêler, ils y portent naturellement un extérieur simple qu'on aime. Les Gens de Lettres proprement dits, plus répandus, plus ambitieux des suffrages de la multitude accoutumée à juger leurs écrits bien ou mal, ont généralement l'esprit & l'amour-propre trop exercés pour avoir de la bonhomie.

Racine n'en avoit point, il étoit né railleur & malin; il aimoit trop le monde & la Cour. Corneille en avoit davantage; mais comme rien n'est moins nécessaire pour l'art tragique, les

traits de ce genre qui lui sont échappés dans quelques unes de ses Tragédies les déparent.

Voltaire , le plus beau génie de notre Littérature , est peut-être de tous les hommes celui qui a eu le moins de bonhomie. Ses Ouvrages n'en offrent pas un seul trait. Celui qui en a eu le plus , c'est La Fontaine , le *Bonhomme* par excellence. Aussi sa naïveté le rendra-t-elle toujours le plus original & le plus charmant de nos Ecrivains : aussi aimera-t-on jusqu'aux défauts de ses ouvrages ; parceque leurs défauts comme leurs beautés ont également l'air de lui échapper sans qu'il s'en apperçoive , & qu'en peignant son caractère , ils en empruntent je ne fais quoi d'aimable : vérité que peut-être Voltaire n'a pas assez sentie dans les jugemens un peu sévères qu'il a portés sur cet inimitable Poète.



EXEMPLES DE SOBRIÉTÉ.

On a dit souvent , & reconnu par une infinité d'observations , que l'homme pouvoit vivre , & vivre sain & robuste , d'une quantité de nourriture beaucoup moindre que celle qu'on peut regarder ordinairement comme nécessaire ; on sait que la consommation des hommes en subsistances , a une latitude si grande , qu'il est difficile d'en fixer les limites en plus ou en moins. Cette vérité est bien commune ; mais elle est utile à rappeler , parcequ'elle a pour la Politique , la Morale , la Médecine , des conséquences bien intéressantes & bien étendues , que je ne me propose pas de présenter ici.

Je ne veux que rapporter quelques exemples de sobriété extraordinaire; très authentiques & que je tiens d'un excellent observateur; il suffit de nommer M. Franklin.

Ce Philosophe m'a dit avoir vu à Londres, chez M. Pringle, un Médnier du Comte d'Essex, dont l'histoire avoit excité leur curiosité; & auquel ils firent subir une sorte d'examen dont voici le résultat.

Cet homme avoit été très grand mangeur, surtout de grosses viandes, telles que le bœuf & le porc; vers l'âge de cinquante ans il étoit devenu extrêmement gros, lâche au travail, marchant difficilement, presque continuellement enrhumé, ne pouvant supporter aucune fatigue & dans un état habituel de foiblesse & d'infirmité.

Une traduction angloise de l'ouvrage de Cornaro lui tomba entre les mains; il fut si frappé de cette lecture qu'il se détermina sur le champ à suivre cet exemple d'aussi près qu'il le pourroit: il régla sa nourriture à une livre de farine délayée avec du lait & quelques jaunes d'œufs; dont il se faisoit faire un *pudding*; il ne but que de l'eau. Après quelques mois de ce genre de vie, il diminua considérablement d'embonpoint, se trouva en état de suivre ses travaux & de faire d'assez grandes courses à pied, & vit disparaître ses infirmités, entre autres les rhumes auxquels il étoit sujet. Alors il voulut pousser sobriété plus loin encore; il fit retrancher œufs du pudding, & quelque tems après le même. Sa nourriture ne fut plus que cette
bouillie

bouillie que lui donnoit la livre de farine cuite à l'eau, seulement avec un peu de sel. Il y avoit déjà plusieurs années qu'il vivoit ainsi, après avoir passé, sans intervalle, d'une nourriture abondante à cette extrême sobriété. Il étoit sain, vigoureux & avoit les couleurs de la santé. Je dois ajouter qu'ayant oublié par hasard de boire dans l'un de ces repas, & se trouvant plus actif & plus fort dans l'après-dînée, il s'étoit aussi retranché le boire.

Le second exemple est d'un Médecin appelé Hempy, qui a été connu personnellement & particulièrement du Docteur Pringle & de M. Franklin, & qui étoit Membre de leur club. Ce Docteur Hempy étoit allemand & avoit passé d'Hanovre en Angleterre avec la mere du Roi George III. Jusqu'à l'âge de 69 ans il avoit mangé & bu avec excès. Il buvoit communément en se couchant une bouteille de vin. Sa santé étoit perdue; tous les symptômes de la vieillesse se montroient; il n'avoit plus de mémoire: enfin il croyoit, disoit-il, sa fin très prochaine. Il se détermina à changer tout-à-coup son régime, & voici celui qu'il prit: le matin il déjeûnoit avec une tasse de Café au lait & la moitié d'un pain d'un demi-sol anglois; il dînoit alternativement avec quatre mets, un jour un quarteron de ris bouilli, le suivant avec une livre de pommes de terre, le troisieme jour avec des épinards & le quatrieme avec un pain d'un sol anglois, eût avec du lait comme une espece de pudding. Il ne buvoit non plus que de l'eau;

le soir il mangeoit l'autre moitié du pain du matin & une seconde tasse de café.

Lorsqu'il rendoit ce compte, pour la première fois, à M. Franklin, il étoit âgé de 75 ans. Il étoit plein de force & d'activité; il faisoit, sans se lasser, deux & trois lieues dans la matinée, en suivant ses pratiques à Londres; & il marchoit si vite que le Docteur Hunter, homme très lesté & très vigoureux, & dans la force de l'âge, a attesté à M. Franklin que le trouvant dans les rues de Londres, il avoit tenté inutilement plusieurs fois de le suivre. Peu de tems avant le départ de M. Franklin pour l'amérique, au commencement de la grande révolution dont cet homme célèbre a été un des plus glorieux instrumens, le Docteur Hempy, âgé alors de 82 ans, avoit prié M. Franklin de s'intéresser en sa faveur auprès des Directeurs de la compagnie des Indes pour lui faire obtenir la place de Médecin du fort S. George, ou de Madras sur la côte de Coromandel; demande qui, sage ou folle, prouve dans celui qui la faisoit & l'activité & le sentiment de sa force.

Le dernier exemple que je rapporterai est l'épreuve que M. Franklin a faite sur lui-même vers l'âge de vingt ans. Animé dès lors de cet esprit philosophique qui l'a conduit si bien & si loin dans l'étude de la nature & dans celle de l'homme, il voulut essayer de vivre de pain & d'eau. Il étoit alors garçon Imprimeur & travailloit à la presse toute la journée; car M. Franklin, que nous avons vu Ministre Plénipotentiaire des Etats-Unis, a été garçon Im-

primeur, & comme on l'a observé avec raison, s'il fût né en d'autres pays de l'Europe, il auroit pu devenir Maître & Syndic de sa communauté. Avec ce travail assidu, il a reçu six semaines d'environ une livre de pain par jour, sans autre boisson que de l'eau & sans appercevoir en lui aucun affoiblissement du corps ou de la pensée. Sa mere, à qui on demandoit pourquoi son fils menoit une vie si étrange, répondit: *C'est qu'il a lu un fou de Philosophe, un certain Plutarque; mais je le laisse faire, il s'en lassera bientôt.*

SUR M. ELIE DE BEAUMONT.

M. *Elie de Beaumont* fut reçu Avocat en 1752. Après quelques causes qu'il plaida avec peu de succès, parce que la nature, qui lui avoit donné presque toutes les autres parties de l'Orateur, lui en avoit absolument refusé l'organe, il renonça à l'Audience; & ce ne fut plus que de son cabinet & par ses Mémoires qu'il parla aux Magistrats & au Public. On se souvient encore de l'effet que produisit en France, & même dans l'Europe, son Mémoire pour la famille du malheureux Calas. Cet ouvrage mit M. *Elie de Beaumont* à sa place. Depuis ce moment jusqu'à la fin de sa vie, on citeroit peu d'affaires célèbres où son nom ne se soit trouvé. Un zele ardent, actif, infatigable, qui croissoit avec les difficultés, & que rien ne pouvoit décourager; beaucoup d'imagination, de chaleur & d'esprit; l'art de tirer d'une cause tous les moyens qu'elle

pouvoit fournir, l'art, peut-être plus rare, de les mettre dans tout leur jour en les réunissant dans un Corps de preuves : tels étoient les principaux titres de M. *Elie de Beaumont* à la confiance publique. Il y joignoit une facilité prodigieuse, qui éclatoit dans tous ses écrits. On ne l'y voyoit pas, comme tant d'autres, embarrassé de ses conceptions, cherchant péniblement des mots pour les rendre, & faisant parager toutes ses fatigues à son Lecteur : on sentoît partout, au contraire, un homme né pour écrire, à qui l'art d'épancher ses pensées ne coûtoit aucune espèce d'effort. Aussi ses mémoires, souvent remplis d'élégance, étoient-ils encore remarquables par cet intérêt de style qui tient à d'ingénieuses idées facilement exprimées, & qui se compose d'un mélange de chaleur, de justesse & de clarté.

On a prétendu que les derniers ouvrages de M. *Elie de Beaumont* étoient plus négligemment écrits que ceux qui avoient fait sa réputation, & même que ceux qui l'avoient commencée. Si ce reproche est fondé, on en trouvera l'excuse dans la multitude d'affaires, dont depuis près de vingt années toutes les classes de la société s'obstinoient à le surcharger ; tel est au Barreau l'inévitable sort de tout homme qui s'y distingue ; à peine est-il connu, que le public s'en empare & ne lui laisse plus aucun loisir ; peut être même ne lui est-il pas permis d'y désirer une autre destinée. L'Avocat n'est point au Barreau pour y rechercher par dessus tout la gloire de bien écrire ; il y est pour remplir

l'importans devoirs, dans un espace de tems dont la mesure est presque toujours fixée : il y est pour sauver, en parlant & écrivant comme il peut, les biens, l'honneur, quelquefois même la vie de ses cliéens : ainsi on auroit tort de demander à un avocat, toujours commandé par le tems, ce qu'on exige d'un homme de Lettres qui est toujours maître du sien ; c'est à dire, cette correction, cette élégance soutenues, cet art de disposer parfaitement toutes les parties de son ouvrage, de placer chacune d'elles précisément dans l'endroit où elle doit produire le plus d'effet, de n'y rien omettre d'essentiel & de ne s'y rien permettre d'inutile ; art que la plus heureuse nature ne donne jamais si elle n'est aidée du travail & de la méditation. Mais après avoir accordé à toutes ces productions du moment l'indulgence dont elles ont besoin & qu'elles méritent, on pourroit désirer que ce petit nombre d'hommes rares qui honorent encore le Barreau françois, missent un intervalle entre leur retraite & leur mort, qu'ils ne lassent pas éteindre tout leur talent par les glaces de la vieillesse avant d'être revenus sur les écrits de leur premier âge, qu'ils y épurassent les beautés qui y sont, qu'ils en ajoutassent de nouvelles, enfin qu'ils élevassent un monument pour leurs successeurs, & ne permissent pas que la postérité, qui entendra parler de leurs noms sans lire leurs écrits, pût voir une espece d'usurpation dans la gloire qu'ils ont obtenue.

M. *Elie de Beaumont* portoit dans le monde beaucoup de simplicité & de bonhomie. Quand

Il étoit dans un petit cercle & parmi des gens qu'il aimoit, il se livroit sans réserve; & alors peu de personnes avoient une gaieté plus piquante & plus franche, & racontoit avec plus d'esprit & d'originalité; mais il paroissoit dans le monde d'une manière fort inégale. Cet homme, si courageux dans ses écrits, étoit timide dans la société; le seul aspect d'un homme malveillant le déconcertoit; il manquoit absolument de cette espèce de force qui fait qu'on se roidit contre les dégoûts ou les préventions de son auditoire, & qu'on n'est jamais si difert que quand il s'agit de les surmonter. D'ailleurs, comme tous les hommes qui ont beaucoup d'imagination, il étoit sans cesse tourmenté par la sienne: si une idée triste venoit tout-à-coup l'obséder, toute sa gaieté se trouvoit éteinte, & il n'y avoit plus aucun moyen possible d'en tirer un seul mot: aussi y a-t-il eu peu d'hommes sur lesquels on ait porté des jugemens si différens; les uns lui trouvoient encore plus d'esprit dans la société que dans ses écrits, & les autres, en convenant de l'esprit qui étoit dans ses Mémoires, soutenoient qu'il en avoit fort peu dans la conversation.

M. *Elie de Beaumont* étoit né à Carentan en Normandie, au mois d'octobre 1732. Il est mort à Paris le 10 Janvier 1786.



A N E C D O T E

Sur la mort de *Gustave Adolphe*.
On trouve dans un Papier public d'Allemagne

l'anecdote suivante, qui peut donner de nouvelles lumières sur la mort du grand *Gustave Adolphe*, ou, du moins, fournir matière à de nouvelles conjectures sur cet événement. On y lit que le Garde des Archives de Stockholm vient de trouver une lettre datée du 29 Janvier 1725, & adressée par *André Gædging*, Prévôt du Chapitre de Wexico, à *Nicolaus Hawedson d'Hal*, alors Garde des Archives. Voici la traduction de la lettre. „ Etant en Saxe en 1687, le ha- „ sard me fit découvrir les circonstances qui ont „ accompagné la mort du grand & généreux „ *Gustave Adolphe*. Ce Monarque, accompa- „ gné d'un seul homme, étoit allé reconnoître „ l'ennemi, & comme il avoit la vue basse & „ qu'il tomboit alors un brouillard très épais, „ il s'approcha, sans s'en appercevoir, d'un „ détachement Autrichien qui fit feu sur lui & „ le blessa. Cependant sa blessure n'étoit pas „ mortelle; il retournoit vers son camp, lors- „ que l'homme qui l'accompagnoit lui tira un „ coup de pistolet dans la tête. Après ce meurtre, „ il prit au Roi une paire de lunettes que sa „ Majesté portoit continuellement pour suppléer „ à la foiblesse de sa vue. J'achetai ces lunettes „ du Doyen de Naumbourg. (*) Le Régicide, „ qui vivoit encore alors, étoit parvenu à un „ très grand âge, mais n'a cessé d'être tourmenté „ de ses remords, ainsi qu'il en a fait l'aveu au „ Doyen qui m'a conté cette anecdote. „

(*) Le garde des Archives qui a écrit cette lettre a fait déposer au *Museum Royal* de Stockholm.

LE CRI D'UN CITOYEN.

Le premier objet qui frappe un homme instruit, en réfléchissant sur l'institution de la COUR PLENIERE est ce mot *rétablissement* employé par le Ministère. Misérable ruse! a-t-on pu compter jusqu'à ce point sur l'ignorance de tout un peuple! Sous la constitution primitive qui florissoit pendant le regne de *Charles le grand*, on ne connoissoit que deux assemblées: celle de toute la nation qui se tenoit une fois l'année, & l'assemblée intermédiaire des principaux, qui n'étoit qu'un conseil d'administration.

Après l'établissement du Gouvernement féodal & jusqu'aux premières convocations des Etats-généraux il n'en existoit qu'une seule; celle des feudataires immédiats du trône. On l'a toujours nommée *Parlement*. Le Parlement de Paris en est le successeur immédiat & physique. Les Pairs y représentent les feudataires, & les Magistrats les jurisconsultes qui leur furent unis. Les Provinces successivement réunies ont obtenu ou conservé des corps de Magistrature assimilés à ces anciens feudataires & jurisconsultes.

Jamais aucun établissement permanent & particulier ne fut appelé *cour plénier*. Ce mot employé dans quelques monumens & surtout familier dans les romans de chevalerie, s'appliquoit à toute assemblée nombreuse où des feudataires

étoient appellés ; assemblées tenues non seulement par les Rois , mais par tous les seigneurs riches & fastueux , quelquefois vûées aux affaires , plus souvent aux fêtes , aux Tournois & proclamées même chez les étrangers qu'on vouloit y attirer. Si quelques historiens ont donné ce nom à des tenues de Parlement , il faut ignorer les plus simples élémens de notre histoire pour y appercevoir un corps séparé.

Jamais les François ne furent assez avilis pour reconnoître pour leurs représentans des hommes nommés par le Prince, soumis à son influence immédiate, étrangers à toute connoissance des vrais intérêts du royaume & composés de maniere à exclure le concours de l'ordre le plus nombreux. Leur confier la vérification des loix, c'est effectuer l'anéantissement des privilèges des provinces, auxquelles elles seules pourroient renoncer dans les Etats-généraux pour voir établir à leur place une chartre commune & universelle.

Un semblable Tribunal ne sauroit être juge de la forfaiture. Ce ne sauroit être aux Commissaires du Prince à juger des entreprises qui ne sont autre chose que des questions sur les prérogatives du Prince. Ce ne sauroit être à la Cour pléniere à juger des entreprises qui ne seroient jamais faites que contre des privilèges dont elle se diroit revêtue.

Il manque un tribunal à la nation pour juger les excès que peuvent commettre dans leurs prétentions tous les officiers à qui la loi ne donne point de supérieurs. Mais ce tribunal ne peut être composé que par la nation même : il doit être son

organe: une telle attribution à la cour plénière, ne seroit qu'une inquisition d'Etat tendante à avilir le caractère de la Magistrature, & à dégrader sans retour le peuple qui la souffriroit.

Mais cette institution est trop mal assise pour avoir besoin d'être plus longtem^s combattue. Créée pour l'établissement des impôts, elle n'en autorisera jamais aucun. Ce n'est pas quand il s'agit d'en venir à l'abandon de sa propriété qu'un peuple se laisse séduire par ces prestiges frivoles dont le Ministère voudroit fasciner ses yeux. Une grande confiance est la base sur laquelle vient se reposer la docilité. Le peuple ne peut jamais voir dans les enregistremens faits dans un Tribunal comme celui-là, qu'une forte volonté ministérielle enfantée par le besoin & l'intérêt des parties; & s'il étoit possible qu'un tel tribunal se formât, l'inutilité de ses premiers efforts forceroit bientôt à la convocation des Etats Généraux, dont la première démarche seroit de l'annéantir. Les Parlemens sont les dépositaires des loix nationales, les officiers suprêmes de la juridiction, commis & mandés par la nation pour examiner les loix qu'elle doit consentir: ils veillent à leur exécution & réclament les droits du peuple en l'absence des Etats généraux, parties élémentaires de la constitution: composés de membres inamovibles, ils ne peuvent être détruits & changés que par le même pouvoir qui change & qui réforme les gouvernemens.

C'est ce corps toujours permanent qui lors que la liberté mourante, après une longue in-

terruption des assemblées nationales, est prête de s'abîmer sous la tyrannie, conserve seul dans son sein le germe heureux qui la doit reproduire. Eveillé par les derniers coups qui lui sont portés, il se place lui-même au-devant des loix dont la garde lui fut confiée; & le despotisme étonné rencontre un écueil redoutable en voulant ébranler ses antiques fondemens. Car l'administration de la justice, unique lien de l'ordre & de l'autorité, cesse à l'instant même; & l'anarchie s'avance à grands pas, si l'on ne rappelle les Magistrats que la puissance de l'opinion n'a pas permis de remplacer.

Telle est, ô concitoyens! la crise où nous sommes parvenus. La fortune publique a été engloutie par des profusions effrénées; la liberté des personnes a été violée sur les défenseurs de nos droits. On a environné de prestiges un Prince vertueux; on s'est couvert de son nom pour épuiser ses Etats, pour frapper ses bons serviteurs, pour humilier ses sujets fideles. On veut lui ravir sa gloire; on compromet son autorité. Toutes les classes des citoyens, toutes les Provinces du Royaume, ont été jouées & bouleversées, livrées aux caprices des Ministres, arbitrairement dépouillées de leurs anciens privilèges. Déjà notre gloire & notre puissance ont déchu dans l'opinion des autres Etats: déjà considérés au dehors, comme une nation ruinée, nous allons être méprisés comme des hommes avilis. On ne craint plus notre ressentiment, on n'estime plus notre amitié: un peuple rival dévore impunément notre subsis-

tance , à l'abri d'un traité garanti , par notre foiblesse , une Republique alliée s'est vue opprimée en nous tendant les bras. L'orient que nous avions protégé , nous appelle en vain , & semble à son tour nous donner des exemples de courage. Ne sommes nous donc plus le premier des peuples ? Est-ce pour notre déshonneur , que nous naquîmes sur ces terres fertiles au milieu des dons de tous les climats ? O François ! la nature mit dans votre sein la noble franchise du Nord , le courage bouillant du midi : vous reçûtes de vos ayeux les dons du génie , la force qui fait respecter , les douces & loyales vertus qui temperent le courage : ils vous transmirent la liberté. Qu'avez-vous fait de tant de biens ? assaïsés sous le joug , vous regardez avec une stérile admiration les efforts du génie chez un peuple qui vous méprise ? ah ! daignez être libres , & la gloire n'est plus. Et toi , Roi cher encore aux françois , appelle , appelle , il en est temps , ton peuple fidele , délibere avec lui. Lui seul pourra t'offrir assez de lumières & des remèdes supérieurs aux maux qui l'atcablent : lui seul te fournira ces preuves d'amour qui feront couler les larmes de tes yeux , & qui rempliront de délices ton cœur vraiment paternel , ce cœur qui seroit mille fois brisé de douleur , si l'on te laissoit acquérir la malheureuse certitude des malheurs publics. Tu verrois la joie & les acclamations prendre en un jour la place de tant de douleurs. On te donneroît alors , & tu les mériterois sans doute , les noms de Pere des françois & de Restaurateur de la Monarchie !

Sur le scrupule que les Anciens avoient de se marier dans le mois de mai.

Ovide, si galant & si ingénieux, a dit qu'il n'y a que des malheureuses qui se marient dans ce mois.

Menſe malas maio nubere vulgus ait. Faſt. 5

Plutarque, dans ſes Queſtions romaines, article 36, en rapporte quatre cauſes : la première que les Romaines tenoient que Vénus & Junon préſidoient au mariage, & qu'Avril étant le mois de Vénus, Juin celui de Junon ; afin de participer aux faveurs des deux Déesſes, on prenoit l'un de ces mois ; celui de Mai paſſoit *ſine jugalia vincla ſubire*. Il n'y avoit ni pronube pour l'épouſe, ni paranymphe pour l'époux.

La ſeconde cauſe étoit qu'en Mai on jettoit du haut du pont dans le Tibre, des hommes vivans lorsqu'on faiſoit la grande purification dans la ville. On ſe réduiſit dans la ſuite à ne jeter que des images. La Prêtreſſe *Flaminia* durant ce mois étoit triſte, ne ſe lavoit point ; il y avoit dans Rome un air de deuil qui ne s'accordoit point avec la pompe des nêces.

La troiſième cauſe étoit qu'en Mai on faiſoit les libations aux dieux infernaux ; on honoroit Mercure, qui, ſelon les Romains, fermoit les yeux des mourans.

Lumina morte reſignat.....

Sub triſtia tartara mittis. Enéid. 4.

Tome II.

F

La quatrième cause étoit que le mois de mai se nommoit *Majorum*, celui de Juin *Juniorum*. Romulus avoit partagé les Romains en jeunes pour la guerre, en vieux pour le Sénat.

On croyoit qu'il falloit tempérer pendant ce mois l'ardeur du sang qui s'échauffe.

On croyoit que les enfans formés en Mai étoient sujets à devenir fous. Le coucou chante en Mai.

Je désirerois qu'on voulût me donner de meilleures raisons de ce préjugé. Les lecteurs ne peuvent que gagner à des questions qui éclaircissent des usages anciens.

Je pense que les Romains avoient mal connu les influences heureuses de ce mois charmant, où la terre amoureuse ouvre son sein pour en laisser échapper des fleurs, où tout éprouve dans la nature un sentiment d'amour & de volupté.

Vere tument terra & genitalia semina poscunt.

Les amazones avoient bien mieux senti les charmes de ce mois délicieux; puisqu'elles ne se livroient à l'Amour que dans ce mois, où le soleil se trouve dans le signe des Jumeaux:

Boni conjugator amoris.

C'est le mois du chant des oiseaux, du rossignol, de la fauvette; c'est le mois des grâces, l'ami de la verdure. L'épouse y cueille ses lys, la jeune beauté ses roses.

Veris in thalamo magis ore floridula nitet. Catul.

C'est le mois de la rose qui étoit autrefois la dot des demoiselles en Normandie. O! qui de nous n'a été inspiré dans ce joli mois? Amans,

poètes, alors ce n'est qu'un. O ! que nous avons bien fait de rejeter un préjugé qui nous eût attristés, en dédaignant les bienfaits du mois de Mai. Les anciens Francs avoient consacré le premier jour de ce mois par des danses & par des fêtes. La naissance des roses étoit marquée par des chants & des plaisirs. La superstition voulut se distinguer par un abandon à la licence, peut-être excusable. Le synode d'Auxerre la réprouva en 578 ; depuis on s'est contenté de sentir & d'exprimer avec moins d'éclat & plus de délicatesse le plus joli des mois de l'année : cela me rappelle ces vers si connus.

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus heureux de ma vie ;
Je vous vis & je vous aimai
Le premier jour du mois de mai ;
Si ce dessein vous plut, Sylvie ;
Le premier jour du mois de Mai
Fut le plus heureux de ma vie.

Quelques poètes françois ont prétendu que ce mois peut être comparé à l'aurore de l'année *Musifamica*. Il est composé d'un humide doux, d'un chaud tempéré, qui le rend propre aux productions du génie. Il est gai ; les rayons du soleil sont si tempérés, qu'on diroit que les jours ont la douceur & la beauté de l'aurore. Les Muses aiment le Printems ; Milton ne travailloit que dans cette riante saison ,

Temperiem poscunt curis Aonides.

 VOYAGE EN NORMANDIE.

Dans un pays peu fécond en événemens, excepté ceux que produit la mer, & qui le plus souvent sont malheureux, on est réduit à promener sa curiosité sur la nature & les objets dont elle vous entoure : ce sol verd & fertile, ses environs distingués par des aspects & des sites remarquables, ces côtes semées d'écueils & de roches, pourroient mériter d'arrêter l'attention d'un meilleur observateur. De Cherbourg à Barfleur régne une côte élevée de falaises plus ou moins hautes, dont le feston vertical continue jusqu'au village Saugatte, entre Boulogne & Calais, point remarquable d'où s'abaisse, vers le nord, une greve platte de 500 lieues, tandis qu'à gauche commencent 500 lieues de côte, plus ou moins élevée. Ce point de Saugatte a disputé jadis, dans les projets, à la trop fameuse baie de la Hougue, la préférence pour un nouveau port sur la Manche. Cherbourg a enfin fixé le choix longtems débattu. La route qui y conduit d'ici est pittoresque. Une chaîne de collines arides & pelées, à leur pied des fonds cultivés, des prairies d'une verdure, qui dans les ardeurs même de l'été, efface encore la plus vive nuance du printemps des environs de Paris ; sur les herbages, des vaches, des moutons épars jusqu'au bord de la Greve, & pouvant boire dans les flots, si quelque jour les flots devenoient

potables; ces verts & riches lambeaux du Coton-
tin qu'on retrouve là enfermés à gauche d'une
ceinture de flots blanchissans, offrent ces con-
trastes & ces consonnances de couleurs, que le
sentimental Bernardin de S. Pierre fait si bien
sentir & admirer.

Vers le milieu de cette route on rencontre
un château célèbre dans le canton, & digne en
effet d'arrêter les pas & les regards du voyageur.
Une vaste mer en demi-cercle, & qui semble à
l'œil baigner le pied du parc & des avenues avan-
cées, forme la piece d'eau du château qui do-
mine au loin sur ces flots. Aux deux côtés & der-
rière un rempart profond de hautes futaies; de
plantations immenses & variées, des bosquets
d'une demi-lieue avec des échappées de vue sur
des côteaux sauvages dont la nudité s'oppose à
cette riche & épaisse verdure qui vous environ-
ne, sublime & charmante retraite, qui seule en
inspireroit l'idée & l'amour, qu'abandonnent à
regret les yeux & l'imagination délicieusement
affectés, & qu'on chérit encore davantage quand
on entend les vassaux rendre hommage à la bon-
té des hôtes qui l'habitent, & qu'on a vu l'ai-
mable & jeune famille, qu'y élève dans la paix
une mere respectable loin des images & des exem-
ples de la corruption.

En revenant vers Barfleur on remarque un
vaste étang nommé Gatemare, dont les carpes
nombreuses sont aussi distinguées des friands du
pays que celles de Seine à Paris; mais depuis
quelque tems les lins & les chanvres qu'on fait
macérer & rouir dans ses bords, en ont corrom

pu les eaux & ont donné la mort à leurs paisibles habitans. L'atmosphère, voisine de ces rochers, se remplit, dans la saison des chanvres, d'une odeur infecte & désagréable; mais les vents, le mouvement & la fraîcheur de la mer, balayent & corrigent sans cesse leur influence. Les nids & le cri matineux des martinets attestent la salubrité de l'air; la mer est pure comme lui. Ses eaux roulant sur un fond de gravier & de rocher, ne laissent jamais d'autre dépôt sur le rivage que l'utile varech qui fournit la soude au commerce, l'engrais aux moissons, & le chauffage aux pauvres; aussi le poisson se ressent de cette pureté de son élément; nulle fange n'altère son goût exquis. On y pêche les especes les plus renommées. Il en est une qui foisonnoit autrefois sur les bords & qui devient rare. C'est cette grosse & superbe écrevisse de mer appelée Homar; & Barfleur a perdu dans ce seul objet un commerce annuel de cent mille francs avec l'anglois qui venoit acheter ce coquillage, tant pour sa chair que pour la teinture de corail qu'il savoit en tirer. Si l'on en croit les matelots, c'est un monstre, qu'ils nomment Haletaube, qui en a dépeuplé la côte, ou qui les en a chassés; car les coquillages les plus pesans, les plus informes & jusqu'aux moules, se déplacent & changent de domicile, & leurs émigrations se font ordinairement à grand bruit, témoin une vaste mouliere voisine qui a récemment disparu. A leur place vous recueillez sur ce rivage quantité de ces charmans & petits coquillages teints d'une légère nuance de rose, nommés pucelages, & dont on trouve le petit

poisson qui y logeait toujours déménagé, des Bernards l'hermite, ou solitaire, espece de petit homar usurpateur, qui mange le possesseur légitime de la coquille, s'empare de sa maison spirale, & n'y pouvant loger tout son corps la traîne à sa queue; des poches du diable, espece de végétation de toutes couleurs, qui suspendue en l'air se couvre, en séchant, d'une farine sucrée; une innombrable multitude de petits limaçons de mer, vulgairement appelés Rignots, dont les blancs ont dans leur chair près de la queue, un petit filet remarquable. Ce petit filet ou veine verdâtre, percé d'une épingle, donne un petit globule de sucre, qui étendu sur le linge le marque verd, mais le linge étant lavé, ce verd prend une couleur pourpre indélébile à l'eau.

Partout sur cette côte, dans une longue étendue, des amas de rochers de formes & positions diverses & bizarres; quelquefois des masses en équilibre sur d'autres masses, auxquelles elles ne touchent que par quelques points, & ne tiennent que par leur poids, tous d'une espece de grain brut nommé *Landdèmer*, de la plus grande dureté, & qui pourtant végétent au printemps comme la terre & se couvrent d'une mousse verte aussi glissante que le verglas. Ce sont là les carrieres inépuisables qui fournissent les matériaux incorruptibles des travaux du Havre & de Cherbourg. La mine les fait d'abord éclater par vastes quartiers; ensuite les ouvriers les subdivisent presque à volonté, en faisant, avec le tems & l'acier, des cannelures où le coin du se

inféré les fend comme un tronçon d'arbre. Ce que la main de l'homme en a déjà enlevé a changé l'aspect de la côte, & les marins des environs sont obligés d'attacher à d'autres objets permanens leurs points de vue pour se reconnoître. Ce sont ces rochers amoncelés sur l'étendue de ces côtes jusqu'à celles de la Hogue qui les rendent si dangereuses, qui ajoutent à la fureur de la tempête, qui, même sous un ciel calme, présentent une mer toujours échevelée, qui multipliant & précipitant les courans opposés, excitent des combats de la mer écumante, qui semblent s'escalader l'un & l'autre, & forment ces raz terribles dont on n'approche jamais sans pâlir; le vaisseau y vole & dispaeroit à la vue avec la rapidité de l'oiseau. Le Hollandois, navigateur plus insouciant, ou plus intéressé, est quelque fois puni, par le naufrage, de sa négligence d'appeller le Pilote Côtier, fait pour éclairer sa marche sur ces abymes. Enfin, après mille désastres, dont les tristes vestiges se voyent encore dans le sable et les rochers, l'humanité, d'accord avec l'intérêt du commerce a élevé sur la pointe la plus avancée un Phare, le plus beau des trois qui depuis Dieppe guident les navires dans leur passage sur la Manche. Cet ouvrage joint l'élégance à la solidité, & est un monument de l'art & de la probité de l'entrepreneur, (*)

C'est une vue aussi agréable que pittoresque que ces réverbères suspendus au dessus des flots

Maurice entrepreneur du port de Cherbourg.

grondans à votre oreille dans le silence & la solitude de la nuit, surtout lorsque la lune, opposée dans un ciel varié & nuageux, argente par intervalle les ondes, qui font sortir davantage & raniment l'éclat & l'or de ces feux élevés dans les airs. C'est dans ces instans qu'on se plaît à interrompre ce vaste silence en établissant un dialogue entre la voix & un écho charmant, que les deux pointes avancées du port, & les murs du centre réveillent à l'heure de la mer pleine & tranquille. Si l'on chante, c'est une voix plus douce encore & plus limpide que la vôtre, qui qui vous accompagne : si l'on parle vous entendez répéter vos phrases entières & jusqu'à douze syllabes : accent, inflexions, tout est rendu avec une justesse exacte & sonore. C'est-là que dans le calme des pensées & des sens, tandis que l'avid Maltôtier & l'oiseau de nuit cherchent une proie sur le rivage, des idées bien différentes se succédoient dans mon esprit comme les ondes sur la plage : je révois à la foule de biens & d'hommes entassés, par les siècles de la navigation, dans ce vaste tombeau ouvert par le commerce & la guerre. Dans ce long amas de noirs rochers, pas un seul sans doute qui n'ait déchiré les flancs d'un navire, & mis l'homme nud aux prises avec l'élément terrible qu'il osoit braver : & je revoyois l'homme, encore tout humide de son naufrage, remontant sur l'océan, & là, sur sa frêle nacelle, entre le ciel & l'onde, dans une attitude fière, commandant encore aux élémens & bravant en vainqueur leurs fureurs réunies. Mais ce courage intrépide ne fait que

masquer sa foiblesse & hâter sa destruction. La mer plus avide que la mort, punit presque toujours son audace , & dévore mille victimes que l'autre eût encore longtems épargnées : témoin le lieu même que j'habite , rempli de veuves en deuil & d'orphelins sans appui. Les matelots de ce lieu sont habiles pêcheurs & bons marins : aussi dans le petit nombre que la guerre a épargnés , on ne voit presque point de simples matelots. Tous sont avancés à quelque grade & portent les marques de leur courage & de leur expérience maritime.

Mais semblable à ce Phare voisin que je vois élevé au milieu des naufrages , un homme bien-faisant & sensible a été placé par la providence dans ce lieu dépeuplé d'époux & de peres. Pere des pauvres & des malheureux, il s'est occupé toute sa vie à réparer les maux de la guerre & les injustices des hommes & du sort. Depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge avancé où les infirmités ne lui tiennent aucun compte de ses vertus , mais où ses vertus le consolent des maux de la nature , il n'a jamais pris qu'une part légère sur ses douze mille livres de revenu : le reste de son héritage est le patrimoine du pauvre : nul genre de malheur ou de misère n'est rebuté de sa main libérale , toujours ouverte comme son cœur aux besoins des infortunés : & si le revenu ne suffit pas , dissipateur vertueux , il aliène une portion du fonds. Il est béni à plusieurs lieues à la ronde , & son nom n'est jamais prononcé qu'avec respect, même par le riche qui ne craint pas. Je ne livrerai point ce nom vénéra-

ble à la bouche profane de la renommée : il ne travaille point pour son vain salaire, & la simple bénédiction de l'indigent qu'il a soulagé le récompense mieux. Sa perte, que tous les vœux du canton & les prières des enfans adoptifs de sa bienfaisance demandent au ciel de reculer jusqu'au dernier terme de la vieillesse, fera une vraie calamité, qui fera couler sur sa tombe bien des larmes sincères. Cet ami de l'humanité est le plus beau, le plus rare phénomène que j'aye rencontré dans ce coin du royaume, dont le Port avantageux pourra devoir un jour au voisinage de Cherbourg son rétablissement & un Etat plus florissant.

ELOGE DU SILENCE.

On a bien fait l'éloge de la folie, & même celui de la fièvre, pourquoi ne ferois-je pas celui du silence ? avec la différence que ces éloges n'étoient qu'un jeu d'esprit, & que celui-ci est un peu plus fondé. Ce qui est sûr, c'est que je ne ferai jamais celui des grands parleurs.

Le silence est souvent un langage muet, plus expressif que la parole, & que l'éloquence même emploie souvent avec sublimité.

Le silence des forêts, si imposant dans la religion des Gaulois, & dont Lucain a fait un si bel usage, a servi aussi à un poète françois, qui dit que l'auteur y a semé je ne fais combien

d'idées que les amans ne cessent de ramasser. La Fontaine en a bien senti la puissance & le charme, lorsqu'il a dit :

Belles , craignez le fond des bois
Et leur vaste silence.

Quinault a dit :

Jusqu'au silence même ,
Tout me parle de ce que j'aime.

Et le Tasse a dit aussi dans son *Amynte* :

E'l silenzio , ancor suole
Haver prieghi e parole.

Rien n'exprime mieux le refus que le silence, comme le prouve le trait suivant de Plutarque dans les *Dits notables des Lacédémoniens*. Un ambassadeur de la ville d'Abdere harangua fort longuement Agis, roi de Sparte, en faveur de ses concitoyens. „ Eh bien , Seigneur, quelle „ réponse voulez-vous que je leur fasse, dit-il „ à Agis ? Que je t'ai laissé dire tout ce que tu as „ voulu , sans jamais dire un mot, répondit le „ Spartiate. „

Qu'on me pardonne de citer un roman ; ce sera celui de la *Princesse de Clèves*. M. de Nemours s'approche de Madame de Clèves, qui sans doute révoit à lui. Il n'avoit pas ouvert la bouche, & elle se retourne brusquement en lui disant : *Eh mon Dieu, Monsieur, laissez-moi en repos*. C'est un bel éloge du silence que d'en faire une déclaration d'amour.

Quelle est cette cohorte étrangère qui entre
is nos murs avec un appareil de souverain ?

Ce sont les Anglois. Paris est devenu leur capitale depuis que leur roi Henri V a épousé la sœur de l'héritier légitime qu'une horrible marâtre a fait déshériter. Charles VI venoit de mourir. Ils traversent Paris & viennent passer sous les fenêtres d'Isabeau de Baviere, qui les attendoit pour jouir de leur reconnoissance & de leur respect. Mais quelle est sa surprise? ils gardent un silence sombre, & ne daignent pas jeter les yeux sur ses fenêtres. Est-il un tableau plus frappant? l'air devoit retentir d'acclamations & de cris de joie; mais non, l'indignation & le mépris sont plus forts que l'idée du triomphe. Que ce silence a d'énergie! Il en dit plus que tout ce qu'on a jamais écrit contre cette indigne Reine. On se rappelle ce vers remarquable :

Le silence du peuple est la leçon des rois.

Homere a peint avec son énergique simplicité l'indignation d'Ajax, lorsqu'à son préjudice, les armes d'Achille furent adjugées à Ulysse. Lorsque dans le onzieme livre de l'Odyssée, Ulysse descend aux enfers, il rencontre Ajax, l'aborde & lui dit les choses les plus flatteuses sur ses exploits & sur sa gloire, Ajax toujours indigné, lui tourne le dos & s'éloigne sans lui répondre. Dans Virgile, qui imite si souvent Homere, mais presque toujours en l'embellissant, Didon ne répond aux excuses assez gauches que lui fait Enée, que par un silence dédaigneux. Ces deux traits ont toujours été admirés.

Pausanias raconte que Pénélope, pressée peu de tems après son mariage, par Icare son pere,

& Ulyffe son époux, de déclarer si elle vouloit ou suivre Ulyffe à Itaque, ou demeurer à Lacédémone dans le sein de sa famille : que lui fait répondre Pausanias?... Elle se tait, & pour toute réponse elle laisse tomber son voile sur ses yeux : dans le lieu même où elle venoit de donner cette réponse modeste, Ulyffe, en faveur de qui elle fut interprétée, fit ériger un autel à la pudeur.

C'est dans les livres saints qu'on trouve de nombreux exemples de la sublimité du silence. Voyez le sacrifice d'Abraham. Isaac est lié par son pere sur le bûcher où il doit être immolé, & dans le récit de Moïse, ni le pere, ni le fils ne peuvent prononcer une parole. Le sage *Rollin* remarque que Joseph, en racontant le même fait, met dans la bouche d'Abraham un assez long discours, & il fait remarquer en même tems la supériorité du silence de l'écrivain sacré sur l'éloquence de l'historien profane.

S'agit-il d'exprimer la puissance redoutable du maître de l'Asie; de Cyrus? *A son aspect la terre se tut*, dit le prophète; *Siluit terra in conspectu ejus*. Les traits de ce genre abondent dans l'ancien testament.

Quand Pilate demande à J. C., *qu'est-ce que la vérité*, il ne répond que par le silence à la vaine curiosité d'un prince indifférent.

Les Anglois connoissent bien le prix du silence, & en font grand usage. J'ai vu quelque part qu'ils avoient un Club où il étoit défendu de parler; & j'ai connu un Membre de la Chambre des Communes, qui disoit qu'il ne parloir

gâte la conversation : *to spoack spoils the conversation.*

Mais je m'aperçois que c'est différer trop longtemps sur le silence, à moins que mes paroles n'en fassent trop l'éloge.



OBSERVATIONS *d'une Dame sur l'éloge du silence.*

Ce sujet a son mérite tout comme un autre, & vaut bien celui, tant rebattu, de l'organe de la voix. Le silence chez les anciens, étoit une divinité allégorique; on la représentoit sous la figure d'un homme tenant un doigt sur sa bouche, ou sous la figure d'une femme & alors on l'appelloit *Muta* chez les latins, c'est-à-dire, *Muette*. Ce n'est pas que j'applaudisse à tout ce qu'on rapporte dans cet éloge; le roi de Sparte babille, en répondant à l'ambassadeur d'Abdere : „ Dis que je t'ai laissé dire tout ce „ que tu as voulu sans jamais dire un mot. „ Le silence des bois, des forêts, comme celui des campagnes & des déserts est forcé : c'est, je crois, confondre le mot avec la chose. Le silence local est ce qui est échangé avec l'organe de la parole; c'est enfin nous taire, quoique nous ayons bien envie de parler. Il y a plusieurs sortes de silence, dit un auteur : le silence de stupidité, le silence de politique, le silence d'humeur & de caprice, le silence de modestie, d'ignorance, enfin le silence de sagesse; ce dernier

vaut quelquefois mieux que le raisonnement d'un philosophe. Il est une leçon pour les impertinens & un châtiment pour les coupables. Un esprit médiocre, sans science & sans certaines lumières, peut réparer, par le silence, le tort de son incapacité. Tel fut le Minime dans la dispute de Moliere avec Chapelain : son *hom* ! lui tint lieu de toutes réponses. Le silence, pour tout dire, donne quelquefois la réputation d'esprit, de savoir, de prudence à ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre, ainsi que je le prouve par l'anecdote suivante.

Le silence est regardé, avec raison, comme le parti le plus sûr pour celui qui a sujet de se désier de soi-même. Les Romains ayant prié les Athéniens de vouloir bien leur communiquer les loix que Solon leur avoit prescrites autrefois, le grand Conseil d'Athènes s'assembla à ce sujet. Il fut donc résolu d'envoyer à Rome un des sages de la Grece, pour savoir si les Romains étoient dignes par leur sagesse, d'avoir ces loix; avec ordre, s'ils ne l'étoient pas, de rapporter les loix sans les communiquer. Cette résolution ne put être si secrète, que le Sénat Romain n'en fût averti. Il se trouva fort embarrassé, parce que c'étoit dans un temps où Rome étoit dépourvue de philosophes assez habiles & assez savans pour tenir tête à un sage de Grece. La question fut donc de trouver quelqu'expédient pour se tirer d'embarras. Le Sénat n'en trouva pas de meilleur que d'opposer un fou au philosophe grec, afin que si le hasard vouloit que le fou prévalût, la gloire de Rome

Rome en fut d'autant plus grande, qu'un fou de Rome auroit confondu un sage de Grece; & si ce dernier triomphoit, qu'Athenes ne pût tirer aucun avantage d'avoir fermé la bouche à un fou de Rome. L'ambassadeur d'Athenes étant arrivé à Rome, on le conduisit au Capitole, où l'on avoit placé, dans un appartement richement meublé un fou dans un fauteuil, habillé en sénateur, & auquel on avoit expressement défendu de parler. L'Athénien avoit été prévenu que ce sénateur étoit très savant, mais qu'il parloit fort peu; de sorte que cet Athénien, en entrant, sans lui dire autre chose, haussa un de ses doigts. Le fou, croyant que c'étoit une menace de lui crever un œil, & se souvenant qu'il lui avoit été défendu de parler, haussa trois des siens, voulant signifier par là, que si le grec vouloit lui crever un œil, lui, à son tour, lui en creveroit deux, & du troisieme doigt l'étrangleroit. Le philosophe qui en élevant son doigt, avoit voulu donner à entendre qu'il n'y-a qu'un premier être qui gouverne tout, crut que les trois doigts que le fou avoit haussés, étoient pour marquer qu'en Dieu le passé, le présent & l'avenir sont la même chose, & jugea par là que cet homme étoit fort savant. Il ouvrit ensuite la main, & la montrant à ce fou, il voulut exprimer que rien n'est caché à Dieu; mais le fou, prenant ce signe pour la menace d'un soufflet qu'on vouloit lui appliquer, présenta au Philosophe sa main fermée, voulant lui donner à entendre, que pour un soufflet il lui donneroit un coup de poing. Le Grec, au contraire, déjà prévenu en faveur

du fou , se figura qu'il vouloit dire par ce geste que Dieu tient l'univers dans sa main ; & jugeant par là de la profonde sagesse des Romains, il leur accorda les loix de Solon. J'aurois encore beaucoup de choses à dire sur le silence , mais ma lettre est déjà assez longue ; il faut la finir.



O R I G I N E

Du roi boit.

Anciennement l'Eglise jeûnoit la veille des Rois ; nous trouvâmes qu'il étoit plus commode de faire bonne chère. Pour s'en bien acquitter, on s'avisa d'élire un roi qui eût pour trône une table, la bouteille pour sceptre, & pour sujets des convives, à l'imitation des Romains qui éli-soient un roi du festin, au gré duquel il falloit boire. Nos peres procédoient à cette élection avec plus de gaieté & plus de cérémonie que nous ; après avoir coupé le gâteau en autant de parts qu'il y avoit de convives, on faisoit glisser un petit enfant sous la table, pour nommer, à mesure que l'on tiroit un morceau de gâteau, la personne à qui il falloit l'adjuger. Le ciel n'étoit pas oublié dans cette distribution, et le Pere éternel avoit part au gâteau ; mais c'étoit un mendiant qui en mangeoit pour Dieu. Celui à qui la fève tomboit en partage, étoit proclamé roi ; & ce fait, dit Pasquier, (*Pasquier recher. C. 4. : On se déborde à boire, manger & d'anfer ; la festivité de la journée le veyt ainsi.* Quand

le Roi buvoit, on étoit bien plus ponctuel que nous ne le sommes à crier *le roi boit!* on n'y manquoit pas impunément; il falloit ou payer l'amende, ou se voir barbouiller le visage avec de l'encre.

Depuis le sceptre jusqu'à la houlette, tout le monde fait les réjouissances des Rois : on créoit jadis à la Cour de France, la veille de l'*Epiphanie* au souper, une reine de la fève; & le lendemain le roi la menoit à la messe. *Le jour des Rois*, est-il écrit dans le journal de Henri III, (*l'Etoile*) *la demoiselle de Pons, reine de la fève, par le roi désespérément brave, frisé & goudronné, fut menée au château du Louvre à la messe en la chapelle de Bourbon, étant le Roi suivi de ses jeunes mignons, autant ou plus braves que lui.* Le roi présentoit à l'offrande trois boules de cire couvertes, l'une d'une feuille d'or, l'autre d'argent, & la troisième enduite d'encens, pour faire allusion aux présens que les Mages firent à l'enfant Jésus. Sa Majesté étant de retour à sa place sous le dais, la reine de la fève se levoit, & après avoir fait la révérence au Roi & à la Reine : (*Du Piral, Antiq.*) elle alloit aussi à l'offrande; la messe finie, leurs Majestés Très-Chrétiennes, & Sa Majesté la reine de la fève, somptueusement parées, retournoient au Louvre au bruit des fanfares.

Sous Louis XIV (*Mercurie galant de 1684*) on n'avoit point encore laissé proscrire à la cour de France l'usage d'élire des rois & des reines. En 1684, le jour des Rois, il fut dressé à Versailles, dans le grand appartement du Roi quatre

tables pour les dames, & une cinquieme pour les Princes & Seigneurs de la Cour; le gâteau fut tiré à chaque table; les rois & reines proclamés, on nomma des ambassadeurs & des ambassadrices qui alloient de table en table pour faire des alliances entre les têtes couronnées. Mlle de Loubes fut députée pour aller faire compliment à M. le Grand, roi de la table des Princes ; elle étoit accompagnée de Louis XIV, qui lui servoit de chevalier d'honneur; & qui, s'étant approché de le Grand, lui demanda sa protection; notre roi de la fève la lui promit, ajoutant qu'il feroit sa fortune si elle n'étoit pas encore faite. Le marquis de Dangeau, chargé de haranguer toutes les reines du gâteau, s'en acquitta en homme d'esprit; d'une maniere aussi enjouée que galante.

Dans quelques diocèses, c'étoit jadis une cérémonie de dévotion, de porter sa fève à l'offrande à la messe le jour des Rois. La religion n'entroit pas seule dans ces réjouissances, la superstition fut aussi s'y glisser; (*Des Lyons, Paganisme du roi-boit.*) Les gens simples conservoient précieusement leur fève du gâteau, comme un talisman qui devoit leur porter bonheur; & la veille des rois ils tiroient de leur foyer des tisons, dans la croyance que ce seroit des préservatifs contre la peste & les autres épidémies.

Ces principes superstitieux & d'autres abus encore plus crians, enflammerent dans le siècle dernier, le zele impétueux de Des Lyons, docteur de sorbonne, jusqu'au point de lui faire

enfanter un volume entier contre le *paganisme du roi boit*. Selon lui, le *roi boit* est une continuation, des *Saturnales*, une tête de dogue qu'il faut briser & mettre en poudre. Il ne tient pas à lui de casser ces rois de fève, avec les verres de leur empire; car il vient de cette fève royaliste mille germes de péchés dans chaque maison, comme tous les crimes du monde sont venus de la semence d'une pomme défendue. Satan est le premier roi qui commande, & qui met en train les autres. Voilà une pauvre royauté éphémère, étrangement maltraitée! Le même enthousiaste prêcha à Paris, en un jour, trois sermons différens contre le *paganisme du roi-boit*: on lit dans un l'anecdote d'un bon curé qui au sortir d'un dîner où l'on avoit tiré le gâteau, crié le *roi-boit* & bien bu, se rend dans son église pour y chanter les vêpres; mais, par distraction, se croyant encore à table, au lieu d'entonner le *magnificat*, il entonne le *roi-boit*; & les fideles, répondant sur le même ton crierent le *roi boit*, le *roi boit*.

Par M. Romans de Coppier.

SUR LA PREMIERE EDUCATION des enfans.

„ C'est surtout dans le printems dit-on ,
„ que l'air agit sur la constitution des en-
„ fans. Dans une peau délicate & molle, il
„ pénètre par tous les pores; il affecte puissam-
„ ment leurs corps naissans. „ Cette observa-
tion est analogue aux expériences modernes

sur l'air pur qu'exhalent les végétaux à la renaissance de la verdure & au moment où toute la nature semble rajeunir. La température douce de la nouvelle saison a d'ailleurs un autre avantage : elle peut accoutumer l'enfance à toutes les variations des deux fluides, qui sont comme les élémens de l'homme. Vouloir la soustraire à leur action, n'est-ce pas lui faire contracter l'état de langueur de ces plantes foibles & étiolées qui végètent tristement dans les terres ?

Une mere respectable, qui vit dans une province éloignée, & qui se proposoit d'allaiter tous ses enfans, m'avoit demandé des avis. Outre quelques pratiques simples (*) j'avois recommandé d'éviter l'usage des langes ou de toute autre gêne semblable, même dès les premiers jours de l'âge, de leur donner un vêtement flottant à trois mois au plus tard, de ne les tenir couchés que la nuit, ou quelques momens seulement durant le jour, de leur permettre de se rouler sur des tapis pour fortifier tous les muscles du corps avant de les obliger de se tenir debout & de marcher, de les exposer souvent au grand air, à commencer dès le Printems, enfin de laisser dans un état de nudité les bras, la tête & les jambes. Je puis certifier que trois enfans éle-

(*) Comme de leur présenter de l'eau pure à boire de tems en tems, de faire laver leurs corps deux ou trois fois la semaine, avec de l'eau tiède en hiver & froide durant les autres saisons, de veiller avec soin sur leur propreté.

vés successivement de cette maniere durant l'allaitement, ont tous marché sans aide avant leur premiere année révolue & vers le dixieme mois. Ils jouissent de la meilleure constitution & ils font régulièrement au grand air des exercices proportionnés à leur âge.

La marche est dans les premiers temps un art difficile. Les articulations sont trop flexibles & font vaciller le corps. Il ne s'est point encore établi un ordre régulier entre les contractions alternatives des muscles. Les premiers essais inspirent de la défiance, mais donnent aussi lieu à de petits triomphes. On voit l'enfant mesurer de l'œil l'espace à parcourir, avancer, revenir sur ces pas, s'arrêter indécis, ou atteindre le but marqué & s'applaudir de ses succès par les éclats d'une joie innocente. Son activité augmente avec ses forces, surtout quand il peut s'y livrer sans contrainte, soit aux champs, soit dans des lieux publics ombragés de végétaux. Le grand air & l'aspect de la verdure agissent sur ses organes délicats & lui communiquent une joie folâtre. Il s'agit, il devance ses compagnons : tout l'intéresse & l'amuse. Il recherche ses semblables, & semble les appeler au partage du bonheur qu'il éprouve. On diroit qu'il vient de sortir d'une triste prison ; & qu'il ne peut trop profiter de ses momens de liberté & d'indépendance.

Un trait de la vie d'Anaxagore en faveur de l'enfance, fera toujours chérir son nom. Les principaux habitans de Lampsaque, pleins de respect pour ses vertus lui demanderent au lit de

mort ce qu'ils pourroient faire pour honorer sa mémoire. „ Permettez chaque année à vos enfans, fans, dit ce Philosophe, de jouer en liberté „ durant tout le mois que ma mort sera avenue „ réponse qui, sous un air de simplicité, caractérise une ame élevée & renferme un sens profond. Si le sage pouvoit ainsi dans notre siècle stipuler pour le bonheur des générations suivantes, il restreindroit moins encore la liberté du mouvement & des jeux actifs du jeune âge. L'exercice de tous les membres au grand air est presque aussi nécessaire à l'économie animale pour le développement du corps, que l'influence de l'atmosphère des vents & de la lumière l'est pour les végétaux. Peut-être ajouteroit-il encore la condition de délivrer le sexe de la cruelle contrainte des corsets qu'on lui impose dès l'âge tendre. Mais l'empire de la coutume & des règles arbitraires d'agrément & d'élégance élèvent une voix cent fois plus importante; & qu'importe de languir ou de périr dans la fleur de l'âge, pourvu que l'amour-propre soit satisfait?

Je dois cependant rendre justice aux progrès des lumières. L'institution physique des enfans éprouve visiblement une révolution salutaire. Des meres tendres aiment à paroître dans les promenades publiques ou à la campagne, entourées des précieux gages de leur fécondité; elles leur sauvent les dégoûts de la gêne des vêtements; elles éloignent d'eux ces béguins & ces vastes chapeaux qui attristent la vue & réveillent des idées de faiblesse & d'infirmité. Des cheveux

flottans & un front découvert conviennent si bien à l'aimable candeur & aux grâces naïves de l'enfance ! Peu-à-peu se dissipent ces restes de préjugés populaires qui font craindre des fluxions & des lésions de la vue, pendant qu'une expérience constante atteste le contraire. Une éducation propre à endurcir & à fortifier le corps, a maintenant la sanction d'un grand nombre de siècles. S'il falloit en rendre sensibles les avantages, je choisirois l'exemple connu du bon Henri IV ; car ce prince a le droit de nous intéresser, même par le souvenir de son enfance. Il fut élevé dans un château du Béarn parmi les rochers & les montagnes. Là, il étoit traité comme les autres enfans du pays. Sa nourriture ordinaire étoit du pain bis, du fromage & du bœuf. On l'exerçoit à courir & à monter sur les rochers. Le plus souvent même on le faisoit marcher nuds pieds & nue tête. Cette éducation mâle, dit M. Thomas, contribua sans doute à lui donner cette trempe d'ame vigoureuse & forte qui en fit dans la suite un si grand-homme.



L E T T R E

*de M. Franklin à Mad. B**, traduite de l'anglois.*

Vous pouvez, Madame, vous rappeler que lorsque nous passâmes dernièrement cette heureuse journée dans les jardins délicieux du *Moulin-Joli*, avec la société aimable qui l'habite,

je m'arrêtai dans une des promenades que nous fîmes , & que je laissai la compagnie la continuer sans moi.

On nous avoit montré un nombre infini de cadavres d'une petite espece de mouches que l'on nomme éphémères, dont on nous dit que toutes les générations successives étoient créées & mortes dans le même jour. Il m'arriva d'en remarquer, sur une feuille, une compagnie vivante qui faisoit la conversation.

Vous savez que j'entends tous les langages des espèces inférieures à la nôtre. Ma trop grande application à leur étude, est peut-être la meilleure excuse que je puisse donner du peu de progrès que j'ai fait dans votre langue charmante.

La curiosité me fit écouter les propos de ces petites créatures ; mais la *vivacité* propre à leur nation, les faisant parler trois ou quatre à la fois, je ne pus tirer presque rien de leurs discours. Je compris cependant, par quelques expressions interrompues que je saisissois de tems en tems, qu'ils dispuoient avec chaleur sur le mérite de deux Musiciens étrangers, l'un un *cousin*, & l'autre un *bourdon*, & qu'ils passaient leur tems dans ces débats avec l'air de songer aussi peu à la brièveté de la vie, que s'ils en eussent été assurés pour un mois. Heureux peuple, me dis-je, vous vivez certainement sous un gouvernement sage, équitable & modéré, puisqu'aucun grief public n'excite vos plaintes, & que vous n'avez de sujet de contestation, que la perfection ou l'imperfection d'une *musique étrangère*.

Je les quittai pour me tourner vers un vieillard à cheveux blancs, qui, seul sur une autre feuille, se parloit à lui-même. Son soliloque amusera de même celle à qui je dois le plus sensible des amusemens, celui des charmes de sa société & de l'harmonie divine de ses concerts.

C'étoit, disoit il, l'opinion des savans Philosophes de notre race, qui ont vécu & fleuri avant notre âge que ce vaste monde ne pouvoit pas lui-même subsister pendant plus de dix-huit heures ; & je pense que cette opinion n'étoit pas sans fondement, puisque, par le mouvement du grand luminaire qui donne la vie à toute la nation, & qui, de mon tems, a d'une manière sensible, considérablement décliné vers l'océan qui borne cette terre, il faut qu'il termine son cours à cette époque, s'éteigne dans les eaux qui nous environnent, & livre le monde entier à des glaces & des ténébres qui ameneront nécessairement une mort & une destruction universelles. J'ai vécu sept heures dans ces dix-huit ; c'est un grand âge ! ce n'est pas moins de quatre cents vingt minutes. Combien peu parmi nous parviennent aussi loin ! J'ai vu des générations naître, fleurir, & disparaître. Mes amis présens sont les enfans & les petits enfans des amis de ma jeunesse, qui, hélas ! ne sont plus, & je dois bientôt les suivre : car, par le cours de la nature, je ne puis m'attendre quoiqu'en bonne santé, à vivre encore plus de sept à huit minutes. Que me servent à présent tous mes travaux, toutes mes fatigues pour faire, sur

une feuille une provision de rosée douce que je ne puis vivre assez pour consommer? Que me servent les débats politiques dans lesquels je me suis engagé pour l'avantage de mes compatriotes, habitans de ce buisson; ou mes recherches philosophiques consacrées au bien de notre espece en général? En politique, *que peuvent les loix sans les mœurs?* Le cours des minutes rendra la génération présente aussi corrompue que celle des autres buissons plus anciens par conséquent aussi malheureux: & en philosophie, que nos progrès sont lents! hélas! *l'art est long, & la vie est courte.* Mes amis voudroient me consoler par l'idée d'un nom qu'ils disent que je laisserai après moi; ils disent que j'ai assez vécu pour la gloire & la nature: mais que sera la renommée pour un éphémère qui n'existera plus! L'histoire, que deviendra-t-elle, lorsque, à la dix-huitieme heure, le monde lui-même tout entier sera arrivé à sa fin, pour n'être plus qu'un amas de ruines? . . .

Pour moi, après tant de recherches actives, il ne me reste de biens réels que la satisfaction d'avoir passé ma vie dans l'intention d'être utile, la conversation aimable d'un petit nombre de bonnes dames éphémères, & de tems en tems le doux sourire & quelques accords du piano forte de Mad. B**.



SUR LES ENIGMES.

Première lettre.

Quelques journalistes proposent de tems en tems des charades, des énigmes, des logogryphes à deviner, & cet exercice amuse; mais on oublie souvent que ce petit genre a ses règles, & elles doivent être de rigueur. Plus un art est aisé, plus on demande de précision & d'exactitude à l'artiste. Les éditeurs ne voyent peut-être aucun inconvénient dans leur facilité à les admettre; & je crois qu'elle en peut avoir. Pour le prouver, envisageons un instant ces petits poèmes de leur bon côté; car ils en ont un.

On accoutume les jeunes gens à deviner les énigmes & les logogryphes, on est même charmé de les voir se livrer à cet amusement, parcequ'il donne de la pénétration à leur esprit & contribue à former leur jugement. Si l'énigme ou le logogryphe sont bien faits, tantôt c'est la définition qui est mise au lieu de la chose définie, & il faut que l'esprit se porte de l'une à l'autre; tantôt c'est la description d'une qualité, d'une propriété de ce qui est encore inconnu, qui le fait découvrir; tantôt enfin on présente l'effet pour faire deviner la cause, &c. Tout cela exerce l'esprit ou le jugement. Quelques personnes affectent de mépriser les énigmes; mais il faut convenir qu'il est encore plus aisé de les mépriser que de les deviner.

J'ai entendu dire qu'un savant estimable, feu M. de la Condamine, n'avoit pas dédaigné de composer une poétique de l'énigme & du logogryphe. Il seroit bien à désirer que l'imprimerie en multipliât les copies.

Seconde lettre

en réponse à la précédente.

Je n'estime pas plus les énigmes qu'un autre, & je n'emploie guere mon tems à les deviner ; mais, j'ai observé que ceux qui s'amusent à en faire ou à en deviner ont bien autant d'esprit que les trois quarts de ceux qui s'en moquent. Il n'y a gueres de logogryphe qui ne vaille mieux que ce qu'on dit toute la journée dans les meilleures sociétés, où la plupart des conversations ne sont gueres que des énigmes qui n'ont point de mot ou qui ne méritent pas qu'on en cherche le mot.

Je fais donc bon gré à la spirituelle dame qui est venue nous dire un mot en faveur des énigmes & des logogryphes ; elle a raison de croire que tout ce qui exerce l'esprit est utile à l'esprit ; elle a raison aussi de vouloir connoître le petit morceau que la Condamine avoit fait sur la poétique de ces petits ouvrages. Voici ce morceau adressé en 1758 à l'auteur du *Mercur*.

„ Vous devriez bien, Monsieur, purger le
 „ *Mercur* de ces logogryphes, qui ne font
 „ que la liste d'une partie de mots qui se trou-
 „ vent dans un mot fort long, & qui ne pré-
 „ sentent rien qui invite à les deviner. Si la
 „ chose en valoit la peine & que je fusse assez

„ désœuvré , je ferois une sortie contre les Mo-
 „ dernes , qui ont avili ce genre & fait tomber
 „ dans le mépris ce qui étoit en honneur chez
 „ les anciens. Voyez la gloire dont se couvrit
 „ Œdipe en devinant l'énigme du sphinx ; voyez
 „ le nom que se fit *Esopé* par les énigmes qu'il
 „ devina & celle qu'il fit pour le roi *Nedénabo*.
 „ Une énigme se nomme en latin *gryphus* ; ou plu-
 „ tôt en grec *gryphos* : c'est le nom d'une énig-
 „ me sur la chose ; on a ensuite imaginé d'en faire
 „ une sur le mot , & on l'a nommée *Logogryphos* ,

Mitto tibi navem prorâ puppique carentem ,

„ pour dire *Ave*. Cela n'est-il pas bien ingénieux ?
 „ Celle-là n'est qu'un embryon. Voici le modele
 „ des logogryphes latins :

„ *Sume caput curram , ventrem conjuge volabo.*

„ *Adde pedes , comedes ; & sine ventre bibes.*

(*Mus-ca-tum.*)

„ Le pere Porée , mon régent de Rhétorique ,
 „ en faisoit de fort ingénieux. Ses mots étoient
 „ heureusement choisis ; c'est une partie de l'art ;
 „ & il le rendoit piquant par des contrastes. Ses
 „ combinaisons étoient indiquées exactement ,
 „ ce qui ne laisse pas d'avoir sa difficulté , & cha-
 „ que combinaison fournissoit une nouvelle énig-
 „ me. Je me rappelle que le mot d'un de ses lo-
 „ gogryphes étoit *Muscipula* : il y trouvoit , *mus* ,
 „ *musca* , *mula* , *lupa* ; & faisoit d'une fourciere
 „ l'arche de Noé. „

„ Mais comme tout va en dégénérant ! on
 „ a depuis fait des logogryphes qui n'en ont
 „ que le nom ; on s'est avisé de désigner les let-

„ tres par leur nombre ordinal 1 , 2 , 3 , ce qui
 „ est fort maussade ; & pour comble de platitu-
 „ de , au lieu d'une énigme sur chaque partie
 „ du mot dépecé , on désigne cette portion , ou
 „ vaguement comme un fruit , un oiseau , un
 „ élément , un saint , &c. ou on l'indique clai-
 „ rement , comme le métal à qui tout cède ,
 „ pour dire l'or ; une maison en l'air artistement
 „ pendue , pour dire un nid ; le favori de Jupiter
 „ pour dire Ganimède ; ce qu'abhorre l'église ,
 „ sang , &c. ; en sorte qu'il n'y a qu'à rassembler
 „ les lettres , ayant toutes celles qui composent
 „ le mot , & puis avoir la patience d'un capucin
 „ pour épuiser les combinaisons du nombre to-
 „ tal des lettres. Quand il y a sept lettres , il n'y
 „ a que 5040 combinaisons. Il m'est arrivé sou-
 „ vent d'avoir toutes les lettres du mot , & ja-
 „ mais de me donner la peine d'en faire un mot.
 „ Voilà ce qui a fait prendre les logogryphes
 „ en aversion à tout le monde ; au lieu qu'un
 „ logogryphe bien fait est une énigme qui fait
 „ des petits. Vous voyez que je possède la ma-
 „ tière à fond. Aussi en ai-je fait depuis trente
 „ ou quarante ans une étude sérieuse. „

M. de la Condamine joignit l'exemple au pré-
 cepte. Cette poétique de l'énigme & de ses dif-
 férentes espèces étoit accompagnée de de Logo-
 gryphe latin qu'on peut , ce semble , regarder
 comme un modèle.

Cottice sub gelido reserunt mea viscera flammam.

A capite ad calcem refecare ex ordine membra ,

Si libeat , varias sument ex ordine formas :

Spissa

*Spiffa viatori jam nunc protenditur umbra ;
Nunc defendo bonos & amo terrere nocentes ;
Mox intrare veto ; jam denas denique & unus ;
Unica si defit mihi cauda, filere jubebo.*

Le mot est *SILEX*, qui, par le retranchement successif de chacun de ses élémens, offre *ilex*, *lex*, *ex*, *x*, & *file*, en retranchant seulement la dernière lettre.



T E S T A M E N T

De M. Grosley.

C'étoit un savant, homme d'esprit, ce qui n'est pas trop commun. Il a publié plusieurs ouvrages, dont les plus connus sont deux relations de voyages, l'un en Angleterre, sous le titre de *Londres*; l'autre en Italie, sous le titre d'*Observations de deux voyageurs Suédois sur l'Italie & les Italiens*. Il a eu la plus grande part aux *Mémoires de l'académie de Troyes*, espèce de plaisanterie dans le genre de Mathanasis, où l'on emploie l'érudition à se moquer des érudits, mais où la gaieté n'est pas toujours de bon goût. Il a publié encore dans les journaux un grand nombre de lettres & de remarques sur différens sujets d'histoire & de littérature. Il avoit des connoissances très variées & très étendues; ses recherches se portoient d'ordinaire sur des objets singuliers, & ses observations avoient souvent

Tome II. H

une tournure piquante. Le caractère de son esprit étoit l'originalité, & il en avoit aussi beaucoup dans sa conduite. On en jugera par l'extrait suivant de son testament, fidelement copié sur l'original.

„ Je veux être inhumé au pied de la croix
 „ du cimetière de Sainte-Jule, qui, depuis 60
 „ ans, est mon promenoir du matin. La serpillière, la civière, les porteurs, le cordelier, le
 „ luminaire & le chant, qui accompagnent les
 „ morts les plus pauvres de l'Hôtel-dieu seront
 „ les frais de ma sépulture, & qui m'aime me
 „ suive.

„ Pour tenir lieu de trentain & d'annuel,
 „ fera, dans l'année de mon décès, ou dans ce-
 „ lui qui le suivra immédiatement, employée
 „ une somme de 800 liv. en habits solides, uni-
 „ formes, à distribuer aux enfans de gens pau-
 „ vres de bonne conduite & chargés de famille,
 „ ou de veuves de cet état, dont le choix sera
 „ fait par mon Exécuteur testamentaire, assisté
 „ de quatre Notables de la rue du Bois. Sera
 „ cet habit une veste croisée & doublée du mê-
 „ me drap, qui pourra se dédoubler pour l'é-
 „ té, & une culotte. La fourniture de l'étoffe
 „ sera prise chez un marchand fabricant, sim-
 „ ple roturier.

„ Sera compté à ma servante une double an-
 „ née de ses gages, outre les courans; plus 200
 „ livres pour habit de deuil, que je la dispense
 „ de porter : & ma peu magnifique garde-robe
 „ sera partagée entr'elle & la Jeannette sa de-
 „ vancière.

„ A la personne qui se chargera des deux chats,
„ mes commensaux , tant & si longtems qu'ils
„ vivront, & jusqu'à la mort du dernier, 24 liv.
„ chaque année.

„ En mémoire des soins que Marie Gauthier,
„ qui fut 70 ans au service de mes ayeux, a pris
„ de mon enfance & de mon éducation avant
„ mes études, je lègue une somme de 400 liv.
„ à répartir entre les plus pauvres de ses arri-
„ res-neveux.

„ Pour décharge de conscience, je lègue à
„ M. S*** la belle édition in-4^o de l'Abrégé
„ chronologique du président Hénault avec les
„ gravures de Cochin de première épreuve, qui
„ m'a été donnée par l'auteur.

„ Je lègue au Procureur M*** pour ce qu'il
„ a fait dans une instance entamée à ma requête
„ au bailliage la somme de 3 liv. 4 s.

„ Je confirme & ratifie une donation entrevue
„ par moi ci-devant faite à la maison de Saint-
„ Abraham (*) sous condition expresse que le
„ curé de la Magdeleine, chef dudit établisse-
„ ment, conservera le Jubé à jour de son église,
„ unique ornement qu'elle ait, & dont elle soit
„ susceptible par elle-même; & la quittance de
„ 600 livres, objet de cette donation, portera
„ soumission de rapport de cette somme à ma
„ succession en cas d'inexécution de la condition
„ expresse *de non destruendo*.

„ Je lègue pareille somme de 600 livres pour

(*) L'un des huit hôpitaux de Troyes.

„ contribution de ma part au monument à éri-
 „ ger au célèbre Antoine Arnoud , soit à Pa-
 „ ris , soit à Bruxelles ; l'étude suivie que j'ai
 „ faite de ses écrits m'a offert un homme au mi-
 „ lieu d'une persécution continue, supérieur aux
 „ deux plus grands mobiles des déterminations
 „ humaines, la crainte & l'espérance ; un hom-
 „ me détaché, comme le plus parfait anachorette,
 „ de toutes vues d'intérêt, d'ambition, de
 „ bien-être & de sensualité, qui dans tous les
 „ tems ont formé les recrues de tous les partis.
 „ Ses écrits sont l'expression de l'éloquence du
 „ cœur, qui n'appartient qu'aux âmes fortes &
 „ libres : il n'a pas joui de son triomphe. Clé-
 „ ment XII lui en eût procuré les honneurs,
 „ en faisant déposer sur son tombeau les clefs
 „ du grand *Giesu*, comme celles du Château-neuf
 „ de Randon furent déposées sur le cercueil de
 „ Duguesclin, pour les raisons consignées de ma
 „ main sur mon exemplaire du renversement
 „ de la morale.

„ Edifié de la maniere dont M. de *Guignes*,
 „ mon confrere à l'académie des inscriptions,
 „ cultive les lettres ; sans forfanterie, sans pré-
 „ tention à la fortune ; je lègue à lui & à ses
 „ enfans, s'il me précédoit, la somme de 3000
 „ livres.

„ Au niveau de mes affaires & absolument
 „ libre, j'institue mon légataire universel le
 „ fils aîné de M. Sourdât, notre Lieutenant-gé-
 „ néral de Police, petit-fils de M. Sourdât, mon
 „ camarade dans toutes mes études & mon con-
 „ frere dans le collège des avocats.

„ Je le prie & ceux qui suivront son éducation , de se sauver du goût pour les Romans :
 „ Le présent legs universel est fait en outre
 „ sous condition expresse, 1^o que le légataire
 „ suivra l'état de ses peres, en renonçant à toute
 „ idée, à toute vue militaire ; 2^o qu'à l'âge
 „ de vingt-trois ans révolus, il sera marié.

„ A défaut de satisfaire aux deux conditions
 „ ci-dessus exprimées , ou dans les cas où
 „ le légataire viendrait à décéder avant d'être
 „ pourvu par mariage ; en chacun de ces trois
 „ cas, je lui substitue le troisième des garçons
 „ de ma niece de Pouilly qui, encore enfant ,
 „ m'offrit de la meilleure grace une pêche qu'il
 „ avoit à la main pour son goûter.

„ Arrivant mon décès, mes livres, tableaux,
 „ estampes, médailles, seront conservés en nature,
 „ sans inventaire & sur un simple catalogue.,,

„ Je nomme pour exécuteur du présent testament mon compere Mouillefarine. „

Lu & relu, &c. à Troyes, ce 3 octobre 1785,
 Signé *Pierre Jean Grosley.*

LETTRE D'UN ANGLAIS.

Je suis étranger ; vous vous en appercevrez à mon style , quoique j'aye prié mon maître de le corriger ; mais une chose dont vous pourriez ne pas vous appercevoir , & que j'ai pourtant envie que vous sachiez, c'est le motif de mon

voyage à Paris. Attaqué du spleen (ce qui n'est pas rare dans notre Isle, quand le vent d'Ouest a soufflé quelque tems) on m'a assuré que les François étoient un peuple toujours heureux & toujours gai. *Pope* dit que cela vous vient de l'usage de manger de la soupe, des grenouilles & des champignons; & je doute que cette plaisanterie vous paroisse aussi bonne qu'à nous autres Anglois. Votre *Montesquieu* qui trouvoit aux choses de grandes causes, parce que son esprit étoit grand, dit que cela vous vient du climat; du climat ou de la soupe, il m'importeroit peu, si vous aviez en effet cette gaieté si précieuse, & si vous pouviez me faire rire toutes les fois que j'ai envie de me pendre. Mais, vous le dirai-je, & m'en croirez-vous? cette envie, qui n'est pas gaie, me prend plus souvent encore à Paris qu'à Londres. Ce peuple, qu'on dit si joyeux, me paroît très sombre; & depuis que je suis en France, je n'ai vu que des gens en fureur ou en deuil ou au désespoir. De grâce, écoutez mes infortunes. Un Anglois accusant le François de mauvaise humeur & de tristesse, mérite bien qu'on l'écoute: si je vous fais rire, c'est la première fois que cela vous fera arrivé devant moi.

Le paquebot alloit terrir à Boulogne; j'étois sur le pont, impatient de voir le premier visage françois comme un remède à ma mélancolie: je vois une multitude d'hommes et de femmes sur le rivage qui se poussent, se heurtent, se menacent, & tendent tous sur notre paquebot des yeux & des mains avides, comme s'ils nous attendoient pour nous piller: on les auroit pris

pour ces barbares qui attendent pour les voler, les vaisseaux que la tempête jette sur leurs côtes. C'étoient des aubergistes qui se dispuoient à qui nous attireroient chez eux, & qui nous déchireroient nos habits, pour nous prouver qu'ils traiteroient bien nos personnes. Celui que nous ne voulûmes pas suivre ne s'en prit pas à ses camarades seulement, mais à la providence, à qui il s'adressa, je vous assure, en termes très familiers. Un peu surpris de trouver de ces manieres chez un peuple si gai, je ne voulus pas, cependant, comme autrefois mon ami *Smolett*, juger de la nation françoise par un aubergiste de Boulogne. J'aimai mieux croire que le même vent qui nous avoit poussés de Douvres à Boulogne y avoit porté aussi cette humeur noire & furieuse.

Le lendemain je fais mettre des chevaux à ma chaise de très bonne heure; je ne doute pas que les postillons ne m'accompagnent dans toute la route de quelque chanson amoureuse ou joviale & de ce *clic-clac* de leur fouet qui réjouissoit si fort le courrier de notre *Tristram Shandy*, très facile à la vérité à réjouir : point du tout; ce n'est pas l'air que mes postillons frappent avec leur fouet, mais les malheureux chevaux, à qui cependant ce n'étoit pas la volonté qui manquoit mais bien la force. Ces cruels Postillons se mettoient en colere contre leurs chevaux comme s'ils eussent été leurs camarades.

Je me presse, je me hâte d'arriver à Paris. C'est là, sans doute, me disois-je, qu'est le siège de la gaieté du royaume comme de sa capitale. A peine ai-je passé la barriere St Denis, je vois une

femme très jeune , très jolie , mais vêtue de noir de la tête aux pieds , couverte de crêpe & de deuil. Je détourne les yeux en soupirant , & je m'écriai : *L'infortunée aura perdu un mari qui lui étoit cher.* A quelques pas de là j'apperçois un jeune homme couvert également d'un habit noir , portant des pleureuses : le malheureux , me dis-je presque attendri , il sera resté orphelin sur la terre. Bientôt je ne vois plus que des hommes & des femmes dans cette décoration lugubre ; & si ma sensibilité diminue , ma surprise augmente. Qu'est-ce donc que ceci , demandai-je ? Est-ce que la peste a ravagé ce pays pour le mettre tout en deuil.

Le lendemain un cordonnier & un tailleur viennent en habit noir me prendre la mesure , l'un d'un habit , l'autre d'une paire de souliers. J'interroge sur cette calamité générale ; on m'apprend qu'on porte le deuil d'un prince d'Allemagne & personne ne peut m'apprendre le nom de ce prince. On me fait là-dessus beaucoup de raisonnemens sur le bon ton , qui apparemment n'est pas le ton gai : c'étoit vers les neuf heures & demie du soir , à l'instant où tout le Palais royal illuminé , presque aussi bien que les rues de Londres , rassemble quelques momens tous ceux qui sortent des différens spectacles ; tous ces gens qui viennent de prendre des plaisirs , dont l'un a ri avec Jeannot , dont les autres se sont attendris avec Zaïre , devroient être bien heureux , ce semble , de se réunir pour se communiquer leur bonheur. Mais en entrant dans un caffè , j'entends des cris affreux : *Gluck , Caisse d'escompte , Péné-*

lope, Dividende, Figaro. Les uns étoient prêts à s'égorger en parlant des sons mélodieux de *Piccini*; les autres prêts à pleurer sur le malheur de voir hausser des *adions* dans lesquelles ils n'avoient ni à gagner ni à perdre un sou.

Cependant quelques jeunes demoiselles se promenoient sous les périfstilles avec l'air du monde le plus careffant, le plus attirant; mais elles n'étoient abordées que par des hommes en bottes, comme des houlards, ayant des fentres élevés d'un pied au dessus de la tête, & enfoncés sur le visage jusqu'au milieu du nez, portant au col, non pas *cravatte noire*, comme la gloire de *Voltaire*, mais de grosses cravattes noircies. J'eus peur pour ces pauvres Demoiselles; je n'étois pas très bien rassuré pour moi-même; je m'enfuis du palais royal, & je n'espérai plus trouver la gaieté françoise qu'aux divers spectacles, dont je n'avois vu encore aucun. J'y suis allé, je les ai vus. Ah! Monsieur, le plus grand prodige de votre opéra, c'est que l'ennui ne m'ait pas tué en y assistant, mais si cette lettre devenoit plus longue elle seroit aussi ennuyeuse qu'un opéra.



H O M M A G E

A U X G R A N D S - H O M M E S .

Il y a trois choses, disoit un bel-esprit, que j'ai toujours beaucoup aimées sans jamais y rien

comprendre : la peinture , la musique & les femmes. Je n'oublierai jamais ce mot. Outre qu'il est l'expression d'une franchise & d'une modestie rares dans un de ces hommes qui se piquent bien plus de connoître que d'aimer ; il n'est pas de jour qu'il ne me réconcilie avec mon ignorance, & je lui dois de vivre en paix avec des goûts auxquels il n'a pas tenu à mon amour propre de me faire renoncer , parceque je ne sais qu'en jouir & jamais en raisonner. Pour ne parler ici que de peinture , croirez-vous que deux longs voyages en Italie n'ont pas suffi pour faire de moi un connoisseur ? croirez-vous que j'ai passé trois ans à Rome sans m'appercevoir du nombril que *Michel Ange* a si mal-adroitement donné à son *Adam* & à son *Eve* de la Chapelle sixtine ; sans oser trouver mauvais que *Raphaël* ait mis une pioche de fer dans la main de notre premier pere , & dans celle d'*Apollon* un violon au lieu d'une lyre ? Quel dommage , s'écrioit un jeune françois à la vue de *Vénus Callipyge* , quel dommage que ce je ne sais quoi de *Faunesque* si bien démêlé , si bien défini par un de nos artistes , se trouve répandu dans les traits de cette charmante statue ! Je n'étois qu'à deux pas de ce connoisseur ; j'admirerois dans cet instant ce que tout le monde admire dans cette *Vénus* , ce qui lui a valu son nom & sa grande réputation ; & jusqu'alors j'avois fait peu d'attention à son visage. Je le regarde , je le fixe longtems ; hé bien , je ne réussis pas plus à y trouver du *Faunesque* qu'il ne me fut possible dans la suite de découvrir dans la fameuse cène du *Pinci* à *Mila* , cette main avec quatre

doigts seulement, qui a frappé au premier coup d'œil deux ou trois de nos subtiles voyageurs.

Il est bien prouvé après cela qu'il ne m'est pas permis de juger des beaux-arts. Mais pour-quoi n'en parlerois-je pas, si mon bonheur est d'en parler, & quel grand mal y auroit-il, si je venois vous entretenir quelquefois des nombreux monumens que j'ai projetés pour Paris. Je laisse à mes amis à vous parler d'un Amphi-théâtre & d'un cirque pour les fêtes nationales, dont je leur ai montré le plan, il y a quelques années. Depuis lors j'ai imaginé de donner à chaque quartier de la Capitale, outre un *Xiste* ou promenade couverte, un obélisque égyptien qui, comme celui d'Auguste au champ de Mars à Rome pourra lui servir de Gnomon. Cela feroit supprimer infailliblement les méridiens à canon, invention plus bruyante qu'utile, qui, pour avertir le paisible bourgeois de Paris que l'heure de son dîner approche, commence par l'effrayer, & donne à une petite maîtresse le signal du rendez-vous comme celui d'une bataille. Mais le tems n'est pas encore venu de mettre ces différens projets à exécution; & l'objet de cette lettre est de vous parler seulement de celui que vient de me faire concevoir la démolition des maisons qui encombroient le pont Notre-Dame, & la construction actuelle de ses parapets.

Combien de choses n'ont pas été proposées depuis quelques mois à propos de ce pont ! De grandes places, des percées immenses, des rues alignées, & d'autres absolument démolies. Il ne

s'agissoit de rien moins, pour réaliser ces plans, que de dévaster un tiers de Paris. La moitié de *Londres* consumée par incendie, *Dresde* ravagée par un bombardement, n'auroient pas acheté plus cher leurs embellissemens. Pour moi, je n'abats rien ; je ne détruis rien , & trente mille livres suffiront de reste pour ce que j'ai à proposer.

Il n'est pas un seul de vos lecteurs qui n'ait entendu parler du pont S. Ange à Rome. Une élégante balustrade lui sert de parapet ; & sur les acroteres ont été placés des anges du Bernin ou de son école. A ces anges que l'on substitue les statues de nos grands hommes, & voilà nos ponts transformés tout à coup en monumens triomphaux.

Quelles que soient les objections que l'on pourra me faire sur ce projet, j'oserois assurer d'avance qu'il ne sera pas difficile d'y répondre. Me dira-t-on que la place de ces statues a été déjà fixée ? mais si j'en indique une plus convenable, pourquoi ne changeroit-on pas d'air ? Si comme à Athenes & à Rome nous avions un *Pri-zanté*, un *forum* & des *Comices*, là devroient être exposées les statues des hommes qui ont fait la gloire de la nation. De même que l'éloquence n'exerce jamais son empire avec plus de force que devant le peuple assemblé, c'est surtout au milieu de ce peuple que se développeront ces passions fortes, ces élans généreux de l'ame qu'inspire naturellement, à la vue de ces images révérees, le souvenir des grandes vertus & des grands talens auxquels elles ont été consa-

erées; mais on ne connoit plus chez les modernes ces vastes enceintes où les anciens discutant les intérêts de la patrie, se mettoient en quelque sorte sous les yeux tout ce qu'elle avoit produit de héros, & faisoient ainsi présider la vertu de dix siècles à leurs délibérations. Quels lieux avons-nous donc plus dignes qu'on y dépose les statues de nos grands-hommes, que ceux où le peuple, libre de passer & de se rassembler à chaque instant de la journée, peut à chaque instant les honorer par le souvenir de leurs actions & de leurs chefs-d'œuvre. Ces hommages répétés de la multitude que rien n'aura forcés, qu'aucune intrigue n'aura sollicités, encourageront à la fois les vertus guerrières & les arts amis de la paix; ils consoleront d'avance le génie des clameurs de l'envie, & des éloges encore plus cruels de la médiocrité; & l'étranger que de vieux préjugés & la multitude des plaisirs de notre capitale entretiennent dans l'idée de cette frivolité que l'on reproche depuis si longtems à notre nation, en trouvant à chaque pas les statues de nos grands-hommes, se souviendra malgré lui des vrais titres de notre gloire.

ELOGE D'OLYBRIUS.

La perte d'un grand-homme est une calamité pour le genre humain. Après l'avoir méconnu ou dédaigné durant sa vie, l'usage demande qu'

nous parions de fleurs sa statue , & que nous arrosions son tombeau de nos pleurs. Mais ce devoir m'est particulièrement imposé par la tendre amitié qui me lioit à celui dont je viens vous entretenir. Mêmes goûts , mêmes talens , & , si je l'ose dire , même génie , avoient fait de nous deux êtres inséparables. *Nulli febilior quam mihi !* Heureux si la paisible obscurité dans laquelle nous avons tous les deux vécu , nous accompagne encore au delà de la tombe !

Olybrius , Messieurs , dont je veux parler , naquit l'an de grâce 1736 , au moment le plus nébuleux de l'année , lorsque le soleil entre dans le signe du Verseau. Il vit le jour à *Olybria* , petit village relevant de Ventadour , & dont le nom sera désormais célèbre. Ses parens le destinoient aux fonctions de maître d'école : cette charge étoit dans sa famille depuis la renaissance des lettres sous *François I.* Si l'on fait lire dans le duché de Ventadour , c'est aux *Olybrius* seuls qu'on le doit. Le génie d'*Olybrius* second du nom , lui fit inventer les cordelettes & les étrivieres , dont l'usage a depuis été adopté dans toute l'Europe ; & c'est ainsi que cette famille , trop peu connue , a puissamment contribué à la renaissance & à la conservation du bon goût.

L'on a observé , Messieurs , que tous les hommes illustres le sont devenus malgré leurs parens , ce qui prouve évidemment qu'il est dangereux de consulter ceux-ci dans le choix d'un genre de vie. Aussi je ne vois jamais arriver un jeune auteur à Paris , sans admirer la

puissance de la nature , & l'instinct insurmontable du génie.

Tel fut le ressort qui poussa dans nos murs le jeune *Olybrius*. Ni les sollicitations de ses parens , ni leur honorable pauvreté , ni les dispositions que lui avoit prodiguées la nature pour marcher sur les traces de ses ayeux , rien ne put le retenir. Une taille au dessus du naturel , un regard sévère , une voix de stentor qui portoit le trouble dans les jeunes esprits , un bras ferme & vigoureux sembloient marquer la place que lui avoit destiné la nature. Mais ces signes étoient trompeurs : personne ne nous connoît mieux que nous ne nous connoissons nous-mêmes. *Olybrius* entendit une voix secrète qui l'exhortoit à se produire sur un plus grand théâtre , & il obéit à la voix. Si quelque chose peut faire croire au bon génie de Socrate , c'est l'exemple de mon ami.

Quelle obscure société n'a pas connu depuis les immortelles productions d'*Olybrius* ? Satisfait des suffrages d'un petit nombre de gens de goût , il ne chercha pas à répandre ses ouvrages. Mais s'il n'eut pas de prôneurs , il n'eut point d'ennemis , & , sans le savoir , il dut son bonheur à sa philosophie. Il voyoit qu'on est digne de la gloire lorsque l'on court au devant d'elle , & qu'il faut la traiter comme toutes les divinités de son sexe. J'avoue qu'en appliquant cette maxime aux belles , il se trompa du tout au tout & qu'il en fut aussi dédaigné qu'il sembloit les dédaigner lui-même. Mais , inflexible dans sa marche , & stoïque dans ses principes , *Olybrius*

supporta les mépris comme il endureoit toutes les privations. Le même instinct qui l'avoit porté à sacrifier les douceurs de la vie domestique aux charmes de son entresol obscur & solitaire, cet instinct lui persuada qu'après sa mort il obtiendrait à coup sûr l'immortalité.

Sans doute il devoit l'obtenir, Messieurs, puisqu'il étoit son ami devoit lui survivre. Le public n'a jamais rien lu de ses ouvrages, & c'est ce qui m'a engagé à les recueillir. Antiquité, poésies, belles lettres, histoire naturelle, rien ne lui fut étranger, & il ne fut étranger à rien. Je serai obligé de faire un choix dans ses immenses porte-feuilles, & ce recueil sera offert au public par souscription ou par inscription. J'ai déjà mis au net de très savantes dissertations sur la manière dont les divers peuples ont traité les membres du corps appelés *Excrémentiels*, parcequ'ils passent pour les canaux sécrétoires : savoir, les ongles, la barbe, les moustaches & les cheveux, depuis le déluge jusqu'à nos jours. C'est un beau chapitre à ajouter à l'histoire de l'opinion. Tous ses écrits portent ce caractère d'utilité générale; & dans ses vastes conceptions, il embrassoit le genre-humain entier.



LE P H Y S I C I E N

de caffè.

Newton découvrit une loi de l'univers; en voyant tomber une pomme d'un arbre; j'ai fait

fait aujourd'hui des réflexions profondes en voyant s'élever les bulles d'air qui se dégagent du sucre que je mettois dans mon thé : elles accéléroient leur marche en montant, & s'élançoient au dessus de la surface de la liqueur. Vous savez, Monsieur, qu'on ne rêve jamais plus creux qu'autour d'une théyere, & voilà pourquoi les Anglois & les Hollandois sont si profonds & si méditatifs. Il suivroit évidemment de là que c'est aux chinois que nous devons les progrès de notre philosophie ; que les compagnies Angloises & Hollandoises des Indes sont les précepteurs du monde sans s'en douter ; que la Cour de Londres étoit intolérante quand elle mettoit un impôt sur le thé, parcequ'elle gênoit la liberté de penser, & beaucoup d'autres conséquences que je laisse à la sagacité des esprits profonds dont cette ville abonde. Je les prie de réfléchir sérieusement sur les influences du café qui a changé, à certains égards, la face de l'Europe. C'est incontestablement à lui que nous devons notre politique supérieure, & sans le café, nous serions privés de la moitié des piéces fugitives de M. de *Voltaire* ; car il est constant qu'il ne se mit à l'usage de cette liqueur qu'après avoir fait la *Henriade*. Je me propose d'approfondir ces objets dans un ouvrage sur l'eau chaude, qui verra dans peu le jour. Il sera suivi d'une Dissertation sur la fumée, dont se repaissent des nations entières & toute l'espece vagabonde des marins. Je finirai par examiner les conséquences qui résultent de ces utiles réflexions & je rechercherai ce que l'homme gagne ou perd à

s'écarter de la nature, ce qui sera très philosophique.

Comme j'ai bu abondamment de toutes les liqueurs qu'a imaginées l'industrie humaine , & que j'ai constamment examiné les effets physiques & moraux qu'elles produisoient chez moi , j'ai ramassé une multitude d'observations très-piquantes. Enfin quelques infortunes dont il est inutile de vous rendre compte, m'ayant forcé autrefois à une assez longue retraite où je ne vivois que de pain & d'eau, j'eus le tems de faire beaucoup de réflexions sur l'influence de ces alimens. C'est à eux, en particulier, que je dois des vertus qui me manquoient absolument, la patience & le courage. Ceci pourroit bien m'engager à donner une Dissertation philosophique sur l'eau froide.

Mais pour revenir à mes petites bulles, j'ai observé qu'elles tendoient à s'élever par une loi absolument opposée à celle de la gravitation qui fait descendre les corps.

La plus grande somme de gravitation est le contraire absolu de la plus grande somme de légèreté : les deux extrémités de ces deux loix sont donc opposées à l'infini, car ces loix tendent évidemment à s'éloigner à l'infini l'une de l'autre.

Si donc il y a dans la nature deux loix, il y a deux élémens ; l'un qui tend à descendre, c'est-à-dire au repos ; l'autre qui tend à monter c'est-à-dire à l'action. Et ceci s'accorde avec ce que nous savons, qu'il n'y a que deux choses dans la nature, mouvement & repos ; & Descar-

tes avoit raison de dire : *Donnez-moi de la matiere & du mouvement, & je ferai un monde.* Il y supposoit une intelligence pour diriger ces deux principes; c'étoit l'intelligence de Descartes, comme on l'a fort bien observé.

Il suit de tout cela qu'il n'y a que deux élémens, deux principes, deux loix; qu'ils sont opposés l'un à l'autre; que cependant ils sont constamment combinés, & c'est là le secret de la puissance éternelle; voilà ce que je me propose de développer dans un ouvrage dont je m'occupe, & que je ne livrerai au public qu'après avoir pris l'attache de MM. G. d'A**, M**, Car** de M**, & autres grands physiciens modernes qui ont refait le monde & remplacé Newton.

En attendant je prends la liberté d'inviter tous les preneurs de thé, c'est à-dire les penseurs & les esprits profonds, à poursuivre ces idées. J'exclus absolument de ces recherches les preneurs de café qui exaltent trop leur imagination, & les buveurs de bavares, d'orangeade, de limonade & d'orgeat, pour des raisons bien aisées à deviner.

O R I G I N E

du Prieuré des deux amans.

Un de nos barbares titrés qui s'enorgueillissoient de l'impunité, digne prérogative du

Gouvernement féodal, ne savoit trop comment égarer son féroce despotisme ; il lui passoit continuellement dans la tête les plans d'amusemens les plus absurdes & les plus inhumains, & c'étoit toujours aux derniers que sa stupide imagination s'arrêtoit. Il faut croire que c'est de cette manie brute de singularité que sont nées ces biffarres redevances attachées à nos anciens fiefs, sottises dont une législation reconnue sensée devroit bien nous affranchir. Notre Banneret se livroit donc à toutes les extravagances que lui permettoient & sa naissance & ses richesses : il avoit une fille unique, nommée Genevieve, que toutes les chroniques du tems nous peignent comme un miracle de beauté ; d'après cette idée il est tout simple d'imaginer qu'une infinité de prétendans disputoient sa main. On peut croire encore que Genevieve étoit sensible, & Baudoin, jeune chevalier du voisinage, ne pouvoit en douter, il avoit su lui plaire, tous deux s'aimoient de l'ardeur la plus tendre & la plus vive ; mais le jeune homme cachoit sa passion à tous les yeux. Il étoit sans fortune, & de tout tems l'intérêt a présidé aux mariages. Le pere de Genevieve ne voyoit que le peu de bien dont son Amant jouissoit, sa vue étoit fermée sur tant d'heureuses qualités, qui sont les véritables bienfaits de la nature. Baudoin étoit donc convaincu qu'il ne seroit jamais l'époux de la belle Genevieve, mais l'amour raisonne-t-il ? La tendresse de ces deux jeunes infortunés ne faisoit qu'augmenter. Rien n'approche de la crédulité des Amans, ils croyent, ils embrassent tout ce qu'ils dési-

rent. Le pere est enfin instruit de la passion de sa fille, il surprend le jeune homme avec elle; ses premiers mouvemens sont pour l'immoler à une vengeance qui brûle d'être assouvie. Genevieve se jette aux pieds de son pere, les arrose de ses larmes, lui demande grâce pour son Amant, menace de s'arracher la vie si l'on attente à celle de Baudoin. Le vieux Banneret sort de son délire furieux, & montrant du doigt une colline située près de son château : Tu as été assez téméraire, dit-il à Baudoin, pour oser lever les yeux sur ma fille : eh bien, sois son époux aux conditions que tu porteras Genevieve jusqu'au sommet de cette colline sans t'arrêter, le moindre repos te fera perdre ta conquête... Le jeune chevalier ne le laisse pas achever, il vole à sa maitresse, l'emporte dans ses bras, s'élance vers la colline, en s'écriant : je te posséderai ! je te posséderai ! Une foule de Vassaux assistoit à ce spectacle, tout à la fois extravagant & barbare.

On a bien raison de peindre l'amour avec un bandeau sur les yeux. Baudoin n'avoit consulté que l'excès de sa tendresse; ses regards s'étoient fermés sur la difficulté de la tâche qu'on lui imposoit, ils ne s'ouvroient, ils ne se fixerent que sur Genevieve. Il montoit avec rapidité la colline, il avoit des ailes, il sentoît le cœur de son Amante palpiter contre le sien. Je tremble, lui disoit-elle, oh ! tu n'arriveras pas, tu n'arriveras pas au sommet ! modère ton impétuosité : -- Ne crains rien, mon adorable Genevieve, tu ne connois donc pas l'amour ? j'atteindrois jusqu'au

ciel. Toute l'assemblée formoit des vœux pour ce couple aimable, on excitoit Baudoin par des applaudissemens ; ses forces se ralentissent, il commence lui même à s'en appercevoir ; chere Amante, disoit-il à sa maîtresse, parles-moi, répètes-moi que tu m'aimes, attache tes yeux sur les miens, je m'élèverai au-dessus de l'humanité ; cependant la nature l'abandonnoit, il n'y avoit plus que l'amour qui le soutint ; il tourne sa vue sur la hauteur de la colline, elle est bien élevée, lui dit son amante déjà consternée & remplie de frayeur ! -- J'y atteindrai, j'y atteindrai. Qu'il est bien vrai qu'on n'a qu'à aimer bien vivement pour faire des miracles ! Baudoin en effet n'étoit plus un homme, c'étoit le génie même de l'amour qui triomphoit des obstacles les plus insurmontables ; des cris s'élevoient de la part des spectateurs, ils frémissaient, ils montoient, ils souffroient avec le jeune Chevalier, qui regardoit toujours fixement le sommet comme le terme de ses travaux ; on suivoit tous ses mouvemens, on voyoit ses membres se roidir & combattre la lassitude. Genevieve étoit éplorée : enfin, enfin, Baudoin a gagné la hauteur, & aussitôt il tombe avec son précieux dépôt sur la terre, qu'il sembloit embrasser comme le monument de sa victoire. Une acclamation universelle se fait entendre : Il est vainqueur ! il est vainqueur ! Mon amant, tout ce que j'aime, s'écrie à son tour Genevieve, sera donc mon époux ! Elle se précipite dans son bras elle lui adresse les paroles les plus touchantes ne répondoit point, il a les yeux fermés, not, il n'a aucun mouvement. O Ciel,

dit Genevieve, il ne seroit plus ! Il a succombé à la fatigue, il est mort : ces mots passent de bouche en bouche ; la consternation est sur tous les visages ; tous les yeux sont fixés sur le sommet de la colline. Genevieve pleuroit, embrassoit son amant, s'efforçoit de le rappeler à la vie ; ses baisers, ses larmes ont ranimé Baudoin ; il ouvre un œil presque éteint, il ne peut que murmurer d'une voix défaillante, je meurs, Genevieve ; que du moins sur mon tombeau on me donne le nom de ton mari ! Cette idée me console, ô mon unique amour, reçois mon dernier soupir. Les spectateurs, qui ne perdoient rien des moindres gestes qui échappoient à Genevieve s'étoient rendus avec elle à l'espérance, Ils avoient aisément compris que le Chevalier étoit revenu au jour ; ils jugerent de même qu'ils n'avoient eu qu'un moment rapide d'espoir. Ils en furent convaincus au cri affreux que poussa Genevieve, en retombant sur le corps de son amant. L'inhumain Banneret n'est plus rempli que d'un seul transport, de toutes les craintes de l'amour paternel, il vole à la colline ; on se précipite sur ses pas ; on est parvenu au sommet ; on trouve Genevieve pressant encore de ses deux bras glacés le malheureux Baudoin ; son pere cherche à la faire revivre ; son ame l'avoit pour jamais abandonnée. Alors toute l'assemblée éclate en reproches furieux contre le barbare qui serroit vainement sa fille dans son sein. On releve les deux corps, on les dépose en pleurant dans le cercueil ; la piété vint consacrer les sentimens de la nature & de la compassion. On éri-

gea sur cette hauteur une chapelle. Le pere désirant en quelque sorte expier sa cruauté, y fit élever un tombeau; il ordonna que ceux qu'il avoit voulu séparer pendant leur vie y fussent réunis après leur mort. Ce lieu a porté depuis le nom de *Prieuré des deux Amans*.



L E T T R E,

DE M. DE RIVAROL A M. NECKER.

Sur l'importance des Opinions religieuses.

J'ai souhaité cent fois que, si Dieu soutient la nature, elle le marquât sans équivoque, & que si les marques qu'elle en donne sont trompeuses, elle les supprimât tout-à-fait : qu'elle dît tout ou rien ; afin que je visse quel parti je dois suivre.

PASCAL.

Vous écrivez pour éclairer le monde; j'ai cru pouvoir vous écrire pour m'éclairer avec vous. Si l'opinion gouverne la terre, ceux qui dirigent l'opinion ne parlent & n'écrivent jamais impunément : ils sont responsables de leurs idées comme les rois de leurs actions; & tout homme a droit de marquer sa surprise, lorsque M. Necker publie un livre de métaphysique qui doit déplaire également aux prêtres & aux philosophes, & qui peut être condamné le même jour dans Geneve, dans Rome & à Constantinople.

Il est probable qu'un tel livre n'étant qu'une trangue en faveur du déisme, & une paraphrase

de ce vers si connu , *si Dieu n'existoit pas il faudroit l'inventer* ; il est, dis-je, probable qu'il seroit tombé de vos mains dans l'oubli, si vous ne l'aviez signé ; mais on n'a pu supposer que M. Necker eût fait un livre inutile, ni qu'il eût affecté sans raison d'éviter toute idée neuve ; & la nation qui eût craint de vous humilier par son indifférence, a marqué pour vous lire un empressement que la légèreté de son caractère rend plus flatteur & plus cher à l'austérité du vôtre.

Cet empressement étoit dû à l'éclat de votre ministère. Vous avez joui de la confiance d'un roi, dont la probité n'a jamais été suspecte à l'Europe, & vous avez emporté nos regrets.

Quand les princes & les peuples sont dans l'affliction, ce n'est point vers des hommes de plaisir qu'ils tournent les yeux : leurs regards abattus cherchent un sage, & son front sévère qui les eût troublés dans les jours d'ivresse & de dissipation, les rassure & les console dans le malheur.

La France éprouvoit ce besoin, lorsqu'on vit un homme élevé par les philosophes & formé dans la sécheresse des calculs apporter tout-à-coup l'étroite économie d'une petite république au sein de nos profusions ; on espéra que son inflexibilité laisseroit la persévérance des courtisans, & qu'il fatigueroit l'intrigue par la constance de ses refus : on alla jusqu'à lui tenir compte de la sévérité de son extérieur & de la différence des religions ; car le malheur s'attache à tout & rien ne paroît méprisable à l'espérance.

Tel parut l'homme sur qui s'arrêterent le choix du prince & le vœu des sujets, & cet homme, c'étoit vous. On n'oubliera jamais jusqu'à quel point vous accrûtes notre espoir, quand vous osâtes le premier rendre compte au roi de l'état des finances en présence de son peuple : c'étoit ouvrir une nouvelle route à leur amour & à leur confiance mutuels ; & je ne doute pas que vous n'eussiez enfin accompli le vœu de la prospérité publique, si, comme tous les grands caractères, vous n'aviez eu éminemment le revers de vos qualités ; si vous n'aviez poussé la force jusqu'à la dureté, la dignité jusqu'à la rudesse ; si vous n'aviez sacrifié vos projets à votre humeur ; si vous n'aviez enfin dédaigné, pour vous soutenir, les ressorts que vous n'aviez pas craint d'employer pour arriver au ministère. Quoiqu'il en soit, l'histoire vous vengera de ce vieillard frivole qui n'eut d'autre énergie, que sa haine contre Louis XV ; qui ne rétablit les parlemens que pour remettre en question ce qui étoit décidé ; & qui se fit un jeu cruel de renverser votre prudence & votre économie sur la sagesse & les grandes vues de Turgot.

Je ne dirai qu'un mot de M. de Calonne, puisqu'on ne peut en ce moment le séparer de vous. On sait que, gêné par sa réputation & par la vôtre, il n'a jamais pu parvenir à rassurer les peuples. Il vient de faire à nos loix l'affront de s'expatrier pour se défendre, après avoir déclaré au malade confié à ses soins, qu'il le laissoit dans un état désespéré, & que vous l'aviez trompé en lui annonçant un excédent de forces

qu'il n'avoit jamais eu. Son dernier mémoire se réduit pour les gens du monde, à cette seule proposition, *que s'il eût compté à votre manière il eût laissé un excédent : & que si vous eussiez compté comme lui, vous auriez laissé un DEFICIT.* On attend la fin d'un si grand procès; mais que par la vérification DU COMPTE RENDU, vous soyez trouvé fidele en toutes vos promesses, ou que vous ayez erré, il ne seroit pas moins intéressant d'examiner jusqu'à quel point vous aviez donné à la France la premiere des puissances, qui est celle de l'opinion; & combien M. de Calonne la lui a fait perdre: ce qui toucheroit au fameux problème: *jusqu'à quel point il est permis de tromper les peuples, & si on peut les sauver par une erreur.* Mais ce n'est pas ici l'objet de ma lettre, & je passe, Monsieur, à votre **TRAITÉ DE L'IMPORTANCE DES OPINIONS RELIGIEUSES.**

Ce n'est pas sans une extrême défiance que j'entreprends cette discussion, & que je la sou-mets à vos lumieres & au jugement du public. Si je n'étois rassuré par l'importance du sujet, je n'aurois jamais opposé mon obscurité à votre éclat, & la simplicité de mon style à la solennité du vôtre. (*)

Vous annoncez d'abord que ce qui vous a

(*) Il est peut-être utile d'avertir les jeunes gens, qu'outre le style simple, le tempéré & le sublime si connus & si bien classés dans les rhétoriques de collège, on est forcé aujourd'hui d'admettre le style ministériel, & ce qu'on appelle la prose p t ique.

porté à faire un volume sur *l'utilité temporelle des religions*, c'est que vous avez reconnu que les philosophes ne , pouvant ni perfectionner la morale ni lui donner une base solide, il étoit tems de prêcher au peuple l'existence d'un Dieu & de sa providence.

Heureusement qu'en attaquant les philosophes, vous n'avez pas nommé la philosophie. Paris, vous le savez, est la ville du monde où l'on a le mieux séparé ces deux mots : ce n'est point la philosophie, c'est un parti qui fait les philosophes. Les langues sont pleines de ces délicatesses : c'est ainsi qu'on peut fort bien connoître l'homme, sans connoître les hommes. Il est donc très-heureux que vous n'avez point accusé la philosophie de ne pouvoir nous donner un cours de morale ; ce seroit attaquer la raison dans son fort ; ce seroit insulter l'espèce humaine ; & il seroit triste que, malgré tant de sujets de division, vous & M. de Calonne, fussiez tous deux d'accord ; lui pour nous annoncer le DEFICIT des finances, & vous celui des idées. --- Mais avant d'établir que la philosophie, qui est la raison sans préjugés, peut seule, avec le secours de la conscience, donner aux hommes une morale parfaite ; souffrez, Monsieur, que je vous demande à qui vous en voulez, lorsqu'au dix-huitième siècle, vous proclamez un Dieu vengeur & rémunérateur.

Ce n'est point aux gouvernemens que vous parlez ; car il n'en est point sur la terre qui ne soit de connivence avec un clergé, & qui ne veuille voir sa puissance du Ciel. Ce n'est point aux

peuples que vous prêchez ; car votre livre , qui peut-être est déjà à Pétersbourg ne parviendra jamais dans votre antichambre (*). Sans compter qu'un peuple qui non-seulement croit en Dieu , mais en Jésus-Christ , rejettera toujours un ouvrage qui n'annonce qu'un Dieu pur & simple. Une nation sauvage , par exemple , passeroit fort bien de l'ignorance absolue qu'on appelle *état de pure nature* , à la connoissance d'un suprême architecte , & pourroit s'y arrêter quelque tems ; mais une nation avancée , qui a déjà un culte , ne rétrogradera pas ; qui a le plus , ne veut pas le moins. Or , le peuple sait fort bien que non-seulement il n'est point de morale sans religion , mais encore que sans religion , il n'y a point d'honnête homme ; & non seulement sans religion , mais encore sans la religion chrétienne , & surtout sans la religion catholique : car tout cela se tient , & c'est là qu'on vous menera toutes les fois que vous avancerez qu'il n'est point de morale sans religion. Il est plus consé-

(*) Je n'aurois même pas publié cette lettre , si je n'étois assuré de cette vérité , *que le peuple ne lit point* & surtout qu'il ne lit point les ouvrages philosophiques. Les lecteurs de toutes les classes sont riches , oisifs ou penseurs : un livre de philosophie ne leur paroitra jamais dangereux. Voilà pourquoi dans un pays où la presse n'est pas libre , on choisit toujours pour veiller à la librairie , des magistrats qui ne lisent point : car on a observé que moins un homme a lu , plus il croit les livres dangereux , & plus il est tenté de mettre tout le monde à son régime.

quent en effet de croire tout ce que dit un prêtre, que de lui nier un seul article.

Enfin, ce n'est point aux philosophes que vous vous adressez; car ceux qui ne seroient pas de votre avis, ne cherchent pas à faire secte, & savent d'avance tout ce que vous avez à dire sur le déisme. A qui en voulez-vous donc, si vous ne parlez ni aux princes, ni aux peuples, ni aux gens instruits?

Peut-être direz-vous que votre livre étoit nécessaire dans un siècle & chez une nation où l'on a attaqué, tantôt avec dérision, tantôt avec violence, la religion chrétienne & même l'existence d'un premier être. Il auroit donc fallu nous donner quelque argument nouveau en faveur de la religion, ou quelque nouvelle preuve de l'existence de Dieu. Mais vous vous contentez de recommander la morale évangélique & les cérémonies de l'église; & vous n'établissez l'existence de Dieu que sur le grand spectacle de la nature & sur l'évidence des causes finales. Cicéron, Sénèque & la foule des rhéteurs après eux, n'ont jamais manqué une seule occasion d'étaler toute leur éloquence à ce sujet, & de cacher la pénurie des idées sous l'abondance des mots.

Mais Pascal vous eût rejeté bien loin avec vos preuves tirées du spectacle de la nature, lui pour qui Dieu étoit moins probable que Jésus-Christ, & qui concevoit mieux qu'on pût être athée que Déiste.

Il savoit bien que la religion n'a rien à craindre des premiers, & qu'au contraire elle ne faut trop redouter les autres.

Supposons en effet qu'un homme, après vous avoir lu, vous tînt ce discours. „ L'éternité du monde ne m'a jamais répugné comme à vous; son immensité ne m'effraye point, & je dis à la nature : *si tu m'offres des espaces sans bornes, je t'oppose des siècles & des générations sans fin.* Placé entre ces deux infinis, je ne me crois point malheureux : j'admets pour élémens éternels, l'espace, la durée, la matière & le mouvement. Les germes semés partout me défendent de croire que la nature ait commencé, ni qu'elle s'épuise jamais. Je vois que le mouvement, en exerçant la matière lui donne la vie, qui n'est elle-même qu'un mouvement spontané : je vois que l'exercice de la vie produit le sentiment, & l'exercice du sentiment la pensée; ainsi que l'exercice de la pensée enfante les hautes conceptions. Or, *vie, sentiment & pensée*, voilà la trinité qui me paroît régir le monde. Toutes les productions de la terre s'abreuvent plus ou moins de ce fleuve de la vie qui en fertilise la surface. L'organisation plus compliquée des animaux en retient plus que celle des plantes, & l'homme en est encore plus chargé qu'eux; c'est le diamant qui absorbe plus de lumière que le simple crystal. Je vois donc qu'il n'y a de mortel sur la terre que les formes & tous ces assemblages d'idées que vous nommez *esprits & ames*. Je vois que le premier rayon de lumière qui entre dans l'œil d'un enfant & la première goutte de lait qui tombe sur la langue, y forment un premier jugement, puisqu'il sent que l'un n'est pas l'autre. Autour de ce jugement se rassemblent d'autres idées; & com-

me on n'oseroit qualifier du nom d'armée une poignée de soldats, on ne commence à donner le nom d'esprit & d'ame qu'à un certain nombre d'idées. L'enfant indique lui-même cette époque, lorsqu'aidé du sentiment de son existence & de la foule de ses souvenirs, il commence à se distinguer de tout ce qui l'environne & à dire moi. C'est une plante arrivée à l'état de fleur. Que cet enfant périsse, il n'y aura de détruit que la somme de ses idées: son corps ira subir d'autres formes. C'est ainsi qu'en brûlant un livre ou un tableau, vous perdez réellement & sans retour l'esprit & le dessein qui y sont attachés; mais le matériel du livre & du tableau tombe en cendres & s'élève en vapeurs qui ne périssent jamais. Je suis donc plus sûr de l'immortalité des corps que de celle des esprits: d'ailleurs l'esprit & le corps sont vraisemblablement une même chose; & celui qui connoîtroit à fond les secrets de l'anatomie, rendroit compte de toutes les opérations de l'ame; puisqu'à chaque découverte qu'on fait, la nature laisse tomber un de ses voiles. Ces vérités générales me suffisent; & je ne conçois pas que vous en soyez assez mécontent, pour être obligé de recourir à un Dieu qui, après avoir créé le monde, ne cesse de soutenir & de réparer son ouvrage. Et quand cela seroit, quelle preuve en auriez-vous? Où sont les titres de votre mission? Du moins les Juifs, les Chrétiens & les Mahométans avouent leur a parlé, & qu'il a tracé lui-même & les cérémonies qui lui plaisent.

Mais

Mais vous, toutes vos preuves se réduisent à un sentiment vague d'espérance & de crainte : vous me faites du Dieu que vous désirez un portrait de fantaisie, & vous croyez lui plaire : tandis que moi, voyant les mystères dont il s'est environné comme d'autant de gardes qui me crient, *n'approchez pas*, je me retire & je crois entrer mieux que vous dans ses véritables intentions. Observons aussi, entre nous, que le sort de Dieu a varié comme celui des hommes : quand les peuples étoient ignorans & barbares, ils se contentoient de faire Dieu tout-puissant, & par ce seul mot ils tranchoient grossièrement toutes les difficultés. Mais à mesure qu'ils ont été plus instruits, Dieu lui-même leur a paru plus intelligent : ils ont expliqué par les loix de la nature, ce qu'ils regardoient auparavant comme une opération immédiate de son auteur, & Dieu a réellement gagné du côté de l'intelligence ce qu'il sembloit perdre du côté de la puissance. C'est en ce sens que Dieu est toujours près de l'ignorant, tandis qu'il recule sans cesse devant le philosophe, qui de jour en jour le place plus loin & plus haut dans la nature, & ne l'appelle à lui qu'à toute extrémité. Si je venois donc à admettre ce Dieu à votre manière & à le distinguer du grand tout, je n'en serois pas moins athée à vos yeux, puisque la providence ne seroit pour moi que le nom de baptême de hasard (*), & que Dieu lui-même ne

(*) Cette expression heureuse & familière, est d'une femme dont on ne peut piller que la conversation puisqu'elle n'écrivit jamais.....

ne paroîtroit, comme à tous les esprits foibles & paresseux, qu'une maniere commode d'expliquer le monde. Vous croyez vainement humilier l'homme en lui parlant des bornes de son esprit. Un oiseau qui voit semer du chanvre, prévoit tout au plus qu'il viendra de cette graine une forêt de plantes ; mais il ne prévoit pas qu'on tirera de cette plante de quoi faire des filets : encore moins prévoit-il qu'on en fera du linge , & de ce linge du papier & des livres. Tel est l'homme : témoin des démarches de la nature, comme l'oiseau l'est des siennes, il en prévoit ce qu'il peut. Tout ce qu'elle lui offre étant une jouissance pour les sens & un tourment pour l'esprit, il se livre & doit se livrer avec ardeur à ce double besoin de jouir d'elle & de l'étudier. (*) Le désordre moral vous pa-

(*) C'est sans doute la seule envie de faire du bruit ou de se moquer de l'inepte question d'une académie de province qui fit avancer à Rousseau que les sciences étoient un mal. Cet excellent esprit sentoit bien que l'homme est né pour se perfectionner , & qu'ici le droit est fondé sur le fait. Si nous pouvions marcher sur l'eau aurions-nous inventé les barques ? Si nous pouvions grimper les murailles, aurions-nous recours aux échelles ? L'industrie supplée la puissance, & l'art aide la nature. Demander si c'est là un bien ou un mal, c'est demander en dernier résultat si le monde lui-même est un mal ou un bien , & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il existât pas : c'est demander si la rhubarbe est un poison ou un aliment. La rhubarbe n'est ni l'un ni l'autre : c'est un remède. Les sciences & les arts sont aussi remèdes contre l'ignorance, & des ressources contre les besoins.

toit inexplicable : mais considérez que tout est ordre, paix & symétrie dans le monde physique. Il est vrai qu'en passant des plantes aux animaux & sur-tout à l'homme, on commence à trouver le désordre & la guerre, & que s'il existoit quelque être mieux organisé que l'homme, il auroit des passions encore plus terribles. Chacun tend à soi : voilà l'origine du bien & du mal. Voudriez-vous que les hommes fussent sur la terre, immobiles & rangés comme des arbres à côté l'un de l'autre ? La paix seroit trop chère à ce prix. En tout il ne faut pas vouloir être plus savant que la nature ; & si dans la société vous étiez trop choqué de l'inégalité des conditions, convenez du moins que le bonheur est mieux distribué que les richesses. Quant à moi, je mène une vie conforme à l'ordre en suivant les lumières de ma raison. Comme Epicure, (*) j'ai placé la vertu dans la volupté, afin de la rendre plus délicate & plus aimable, & de faire le bien pour le plaisir même de le faire ; tandis que vous ne songez qu'à éviter un châtement, ou à obtenir un prix. Je suis seulement fâché que le nom même de la vertu fasse la satire de l'homme, puisqu'il signifie *effort*.,,

Il me semble, Monsieur, que si un incrédule avoit l'impolitesse de vous pousser ainsi, vous

(*) Ce n'est point l'Epicure défiguré par tant de calomnies dans les écoles & parmi le peuple. C'est l'Epicure de l'antiquité, un des hommes qui a le plus approché de la perfection.

pourriez être embarrassé, quoi que vous fîssiez pour surprendre son irréligion; mais le peuple se moqueroit d'un homme qui n'allégué pour règle de morale que l'utilité générale des sociétés, pour motif que l'intérêt & le plaisir qu'on trouve à faire le bien. Ce système est si nud, il parle si peu à l'imagination, il suppose tant de réflexions & de connoissances, tant de noblesse & de rectitude dans l'ame, qu'il ne conviendra jamais à la multitude. Ce n'est point ainsi qu'on mène les nations en lessé: il y a dans le cœur humain une fibre religieuse qu'on ne peut extirper; & voilà pourquoi d'un bout de la terre à l'autre on nous inocule si facilement d'une religion. Or, les prêtres ont à craindre que les déistes ne les gagnent de vitesse; car les déistes appuyent leur morale sur la même base qu'eux. Ils prêchent comme eux un Dieu bon & juste: ils s'attachent les cœurs par les mêmes espérances, par les mêmes craintes, par les mêmes consolations: ils se mettent à la portée de tous les esprits: l'imagination ne peut résister à l'imposant tableau qu'ils font de la providence & de l'ordre qu'elle entretient dans l'univers: ils persuadent facilement que Dieu fera pour un autre monde ce qu'il n'a pas fait pour celui-ci: ils ont enfin sur les prêtres l'avantage de la tolérance: Et voilà pourquoi la profession de foi du Vicaire Savoyard, laquelle est un très beau précis de votre Livre, a séduit les âmes honnêtes & douces; tandis que le livre du *Système de la nature*, fût-il aussi attrayant qu'il est ennuyeux, n'a dû entraîner personne. Un système qui ôte l'im-

mortalité à l'homme, pour la donner à l'univers, qui établit que le monde n'a ni commencement ni fin, & qui veut que tout plie sous la nécessité, ne fera jamais fortune. Les hommes sont intraitables là-dessus, & c'est une chose plaisante qu'en fait de généalogie, ils tremblent toujours de rencontrer leur origine, & qu'en métaphysique, ils s'épuisent pour en chercher une à l'univers. „ Toutes choses, dit Pascal, sont sorties du „ néant & portées jusqu'à l'infini. „ C'est-à-dire, à l'infinie grandeur, à l'infinie petitesse & à l'infinie durée; tellement que si l'homme aime à croire que le monde a commencé, il ne désire pas avec moins d'ardeur que son ame soit immortelle: il craint d'aborder le néant au sortir de la vie, il s'en figure une autre au bout de celle-ci, comme dans ses jardins il fait peindre des ciels & des perspectives, afin de donner à la plus courte allée toute l'illusion de l'immensité.

Je n'ai cherché, direz-vous, qu'à épancher mon ame & mes idées: n'ayant plus l'administration pour objet, j'ai cru devoir m'occuper de l'influence de la religion sur les Etats: j'ai voulu préserver notre imagination de l'effrayant spectacle d'une existence sans date, d'une action sans liberté & d'un avenir sans espérance. Je suis un Fénelon, mais un Fénelon sans évêché, & loin de donner à un culte la préférence sur un autre, je me sens au fond du cœur une tolérance universelle, qui voudroit protéger toutes les croyances & jeter de nouveaux liens parmi les hommes, en leur montrant à tous le même pere,

dans un Dieu toujours prêt à recevoir la variété de leurs tributs, & à sourire indulgemment à la bisarrerie de leurs hommages.

Cette disposition d'esprit & de cœur, cette bienveillance qui vous attire vers tous les hommes, & qui vous rend heureux, ne peut aussi que vous rendre plus cher à vos amis : mais ce doit être là le secret de votre ame ; & si vous en faites une profession de foi & une profession publique, elle ne peut que vous compromettre : c'est assez d'exposer sa gloire, il faut du moins dérober son bonheur. Le livre de *l'importance des opinions religieuses*, à quelqu'homme de lettres qu'on l'eût attribué, n'eût peut-être pas été remarqué : mais vous avez été homme public, & comme écrivain, vous avez passé du ministère des finances à celui de la parole. On a droit de supposer que vous avez eu le tems de connoître les maladies secrètes de l'Etat ; & votre ouvrage pourroit faire soupçonner le clergé de corruption, & le gouvernement d'indolence sur le grand objet de la religion.

S'il se trouvoit en Europe un monarque athée, assez fou pour passer de la théorie à la pratique ; un roi qui voulût détruire les temples & nous ôter tous les signes visibles de la religion, pour ne plus gouverner les hommes que par le raisonnement & par les loix, sans doute un livre qui lui démontreroit l'importance des opinions religieuses, lui ouvreroit les yeux. Mais le feu roi de Prusse, qui a donné tant de symptômes d'athéisme, n'en a été que plus tolérant pour toutes les opinions. Il connoissoit trop bien l'énergie de

ce ressort caché ; & vous savez, Monsieur, que des colonies de Juifs, de Catholiques, de Calvinistes & de Luthériens, ont fleuri à l'ombre de son trône.

C'est peut-être cet exemple même que vous aviez en vue ; & je conçois que dans un moment où le roi donne l'état civil aux protestans, sans leur permettre d'avoir un culte public, vous ayez songé à proposer en forme de dilemme, ou la tolérance religieuse aux catholiques, ou l'indifférence du déisme aux protestans. Si c'est-là, comme je pense, le but de votre ouvrage, vous l'avez indiqué si rapidement, page 478, que la plupart des lecteurs auront besoin d'en être avertis. Vous y observez „ que si le nombre des „ dissidens étoit ou devenoit considérable, une „ partie de la nation seroit sans culte, & que „ le Gouvernement ne peut s'y montrer indifférent. „

Il faut croire que s'il existoit cinq ou six religions différentes dans l'Etat, le gouvernement leur eût accordé à toutes la liberté du culte ; mais entre Protestans & Catholiques, on a sans doute craint d'élever autel contre autel. Il seroit heureux que les protestans eussent assez de philosophie pour se contenter de nos églises & de nos prédications ; mais leurs ministres ne le souffriroient pas. L'intérêt est le nerf secret de toutes les religions, & je ne voudrois pas exposer la nôtre, tout certain que je suis de sa durée, à la privation des bénéfices.

Dans tout votre livre, Monsieur, vous ne cessez d'attribuer à la religion une force que vous

savez très bien qu'elle n'a pas : son impuissance contre les passions est connue, & vous n'ignorez pas son insuffisance contre les préjugés. Un homme religieux n'est-il pas bien sûr de sa damnation éternelle, s'il est tué en duel ? Et cependant le point d'honneur l'emporte, & il se bat. Une mere dévote sacrifie le bonheur de sa fille à l'avancement de son fils, & elle ne doute pas qu'une religieuse victime en ce monde ne le soit souvent dans l'autre.

Si la religion est impuissante contre les passions & les préjugés, vous nous direz peut-être qu'elle est admirable contre l'infortune & la misère. Plaisant dédommagement à proposer à un peuple écrasé d'impôts & opprimé par les puissances, que l'enfer pour les riches & le paradis pour les pauvres ! Les mauvais gouvernemens ne demandent pas mieux qu'un langage qui tend à faire des esclaves plus soumis & des victimes plus résignées. Est-ce donc ainsi qu'un homme d'Etat doit parler à des peuples malheureux ? Un habile tyran, dit Machiavel, paroîtra toujours inviolablement attaché à sa religion, s'il veut tout faire impunément.

Vous vous plaignez, Monsieur, vers la fin de votre Ouvrage, de ce qu'on affecte aujourd'hui de ne plus parler *religion* dans la société. Pascal se plaignoit de son tems de ce qu'on en parloit trop. L'esprit humain las d'une attitude en prend une autre, & on appelle *révolution* ces petits changemens. Montagne, Charron, Bayle, la Mothe-le-Vayer & autres, parlerent hardiment tout ; mais ces semences de liberté se perdi-

rent sur un terrain mal préparé. Le siècle de Louis XIV, tout littéraire & tout religieux, devint le plus beau siècle du christianisme je n'en excepte pas les tems de la primitive église. Quel siècle en effet que celui où l'on voyoit non-seulement les Bossuet & les Fénelon, les Turenne & les Condé, mais les Racine, les Corneille & les Boileau s'occuper sans relâche des moindres pratiques de la religion, sans se permettre jamais l'ombre même du doute ! Louis XIV n'avoit donné qu'une allure à l'opinion, & tous les esprits la suivirent. Mais sous Louis XV, prince qui laissoit tout aller, chacun s'ouvrit une route : l'insurrection fut générale, & on ne parla que de philosophie & de religion pendant un demi-siècle. Aujourd'hui l'usage est de ne parler ni de l'une ni de l'autre. Ces questions ont fatigué le monde. Il n'y a que quelques jeunes gens, vexés par des pratiques minutieuses de dévotion, qui s'en vengent par des propos au sortir du collège ; mais l'expérience leur apprend bientôt que, si l'homme est une trop chétive créature pour offenser l'Etre Suprême, il n'en est pas moins vrai que les irrévérences sont des crimes envers la société ; qu'il ne faut ni blesser les dévots ni ennuyer les gens d'esprit ; & qu'en tout il est plus plaissant de parler de ce monde-ci que de l'autre. Au reste l'homme qui pense, fait toujours ce dont il s'agit à l'époque où il se trouve, & je ne doute pas qu'avec sa fureur de dominer le siècle, Voltaire n'eût été autrefois un pere de l'Eglise ou un fondateur

d'ordre. (*) On fait assez jusqu'où il pouvoit sa jalousie contre les fondateurs de religions.

Il faut avouer aussi que c'est là la première des gloires : mais n'est-ce pas une puérilité que de s'affliger de trouver la place prise ? Dans le grand nombre de sectaires , combien peu ont réussi ! Et à quel prix encore ? Quel admirable concours de circonstances ne faut-il pas pour fonder une religion ? Dieu lui-même avoit préparé la terre pour l'établissement du christianisme. En vain la mythologie flattoit les faiblesses humaines & charmoit l'imagination ; il y a dans l'homme une partie raisonneuse qui n'étoit pas satisfaite ; la religion n'étoit que poétique , & voilà pourquoi il se formoit de toutes parts des sectes & des associations d'adorateurs d'un seul Dieu. Le stoïcisme surtout éleva l'homme au-dessus de lui-même ; mais comme tant de sages ne professoient que le déisme pur & ne dressoient des temples à Dieu qu'au fond de leur cœur , ils ne purent fixer les regards de la multitude qui admiroit leur vertu , sans voir quel en étoit l'objet ou le prix. La superstition débordée sur la terre demandoit une main qui lui creusât un lit & lui donnât un cours régulier. Le christianisme vint & parla aux sens , à l'esprit & au cœur : en retenant la pompe du paganisme , la subtile métaphysique des Grecs

(*) Peut-on en douter , quand on trouve tout l'esprit de nos philosophes modernes dans les pères de l'Eglise , & surtout dans S. Augustin , qui disoit que si la raison vient tard aux enfans , c'est afin qu'elle les trouve acquiescés à ce monde ?

& toute la pureté du stoïcisme, cette religion se trouva parfaitement appropriée à la nature humaine. C'est elle qui a consacré le berceau de toutes les monarchies de l'Europe: elle a favorisé le progrès de la lumière, en nourrissant le feu des disputes; elle a fait tourner au profit des nations & les utiles scandales des papes, & les inutiles vertus du cloître, & les succès des méchans, & les vertus des incrédules; & je ne fais ce que tous ses adversaires réunis pourront mettre à sa place, si jamais l'Europe les constitue arbitres entre l'homme & Dieu.

Voilà ce que pense aujourd'hui la plus saine partie du monde; mais on est convenu de ne plus agiter ces questions: ce sont des écueils marqués sur la carte, & chacun les évite. Les esprits les plus heureux en métaphysique, que gagnent-ils à méditer sur l'infini, sur Dieu, sur l'ame, sur l'éternité? Une image neuve, une expression plus vive & voilà tout. (*) Ce n'est point par-là qu'on recule les bornes de l'esprit humain: en tout il ne faut pas songer à être plus qu'homme, mais seulement à être plus homme.

La croyance en un Dieu n'a surtout aucun besoin d'appui. Elle est si naturelle & si nécessaire aux gouvernemens, aux peuples, à la société,

(*) Voici la plus grande de ces expressions: *la nature est un cercle dont le centre est partout, la circonférence nulle part.* Elle est du vieux trismégiste, elle a été répétée par Timée de Locre, par St Augustin, & enfin par Pascal.

aux beaux arts (*), à la richesse pour sa sûreté, à la misère pour sa consolation ! Le monde seroit orphelin, dit Shaftesbury, si Dieu n'existoit pas. (**).

On ne peut, Monsieur, qu'être frappé en vous lisant, de la peinture que vous faites du vuide & de la solitude que nous laissent les grandes places : elles ont l'inconvénient des grandes passions, de rendre tout le reste insupportable. Vous le savez ; tout homme qui s'élève s'isole, & je comparerois volontiers la hiérarchie des

(*) Je dirois volontiers à un artiste athée : si vous n'iez un Dieu, l'homme étant le premier être de la nature, le singe devient son lieutenant, & que deviennent les belles formes ? Nous songeons à nous élever, & s'il y avoit des anges, nos femmes nous quitteroient pour eux afin d'ennoblir & de perfectionner l'espèce. C'est ainsi que dans La Fontaine, le mulet vante toujours sa mere la jument, en dépit de M. Mercier, qui lui rappelle toujours l'âne son pere.... Mettez donc l'infini entre vous & votre modele, & donnez vous un but qui recule sans cesse.

(**) Lisez dans Voltaire combien il fut frappé d'admiration quand il vit pour la première fois que Locke, Clarke & Newton ne prononçoient jamais le nom de Dieu sans lever le chapeau. Il y a pourtant une république fort sage qui ne veut point qu'on parle de Dieu ni en bien ni en mal. C'est là qu'on n'entend point demander d'un côté, *y a-t-il un Dieu ?* Et de l'autre *combien y a-t-il de Dieux ?* Un athénien avoit commencé l'éloge d'Hercule. Un Spartiate lui demanda : est-ce qui le blâme ? Du reste si on étoit forcé à choisir entre un athée qui n'admet point de Dieu, & un idolâtre qui en admettroit un ridicule, il faudroit M. Necker, se décider pour l'idolâtre.

esprits à une pyramide. Ceux qui sont vers la base répondent aux plus grands cercles, & ont beaucoup d'égaux : à mesure qu'on s'élève, on répond à des cercles plus resserrés; enfin, la pierre qui surmonte & termine la pyramide, est seule & ne répond à rien.

Ce qu'il y a de triste, c'est que le monde qui veut compter avec les grandes places & les grands talens, se figure communément que, pour un homme qui les réunit, tout est plaisir ou pensée. Et cependant à quoi se réduit la vie, si on se sert de cette mesure? Sénèque & Petrone, que vous comptiez par vos plaisirs ou par vos pensées, vous aurez peu vécu! Quelques jouissances, quelques idées, voilà ce qui fait le grand homme ou l'heureux, & c'est dans une page d'écriture ou dans les bornes d'un jour, qu'on peut resserrer la gloire & le bonheur d'une longue vie. Il n'en est pas ainsi de la sottise & du malheur.

Je finis, & je me propose, si vous le trouvez bon, d'établir dans une autre lettre, que les philosophes sans la morale ne sont plus des sages, mais simplement des raisonneurs. Que la religion n'est point la perfection de la morale, car la morale est toujours parfaite & n'est susceptible de plus ni de moins: mais que la religion est le supplément des loix, puisqu'elle ajoute à la peur des supplices temporels, la crainte des peines éternelles. *Lex quæ ligat, religio quæ religat.* Qu'ainsi les loix sont faites pour retenir les méchans, la religion pour les âmes intéressées, & la morale pour les consciences.

S E C O N D E L E T T R E.

Sur la morale.

J'ai tâché, Monsieur, de faire sentir, dans ma première lettre, combien la position d'un Déiste-Théologien (*) est fâcheuse : poussé par les Philosophes, harcelé par les Prêtres, la

(*) *Déiste-théologien.* On s'est servi de cette expression pour distinguer M. Necker du Déiste-Philosophe : celui-ci n'ose pas prononcer sur la nécessité d'un culte, il admet un Dieu formateur de l'univers, qui doit réunir toutes les perfections nécessaires à son essence, & non telles que nous les imaginons. Il ne croit pas que ce Dieu se soit révélé aux hommes autrement que par ses ouvrages. Il ne croit pas que la morale ait besoin des promesses d'un paradis, ou des menaces de l'enfer pour diriger l'honnête homme, & le rendre heureux. Il ne croit pas enfin que l'Evangile ait rien appris aux hommes en fait de morale : le pardon des injures, la modestie, la charité, &c., tout cela est fortement recommandé dans tous les anciens moralistes ; l'évangile les a copiés & dire que sa morale est plus parfaite que celle de Zénon ou de Cicéron, est une de ces fraudes pieuses qu'on ne devrait plus se permettre, d'autant que la Religion Chrétienne n'en a pas besoin. L'Evangile nous a appris que les cieux s'ouvroient à une certaine hauteur ; qu'il y avoit trois personnes en Dieu ; que la troisième personne descendoit en forme de colombe, que la seconde personne viendrait juger les vivans & les morts ; que le diable entroit dans le corps des gens, &c..... Voilà incontestablement ce que l'Evangile nous a appris & ce que l'esprit humain n'auroit pu imaginer, science est impuissante & vaine !

peur de l'athéisme le fait glisser malgré lui vers une religion révélée ; & alors il faut qu'il en adopte une ancienne , ou qu'il en fonde une nouvelle. Mais , pour ne pas abuser plus longtemps de votre situation , je me contenterai d'observer :

1°. Que dans ce conflit de religions qui se disputent la terre , il est naturel que le Sage se tienne hors de la mêlée.

2°. Que tout ministre sage fait fort bien qu'au dix-huitième siècle , un moyen sûr de perdre la terre , seroit de trop s'occuper du Ciel.

3°. Que ce ne sont pas les vieilles Nations qu'il faut mener par des ressorts usés.

4°. Que c'est un grand signe de décadence dans un Etat lorsqu'il s'y trouve une certaine classe de citoyens plus éclairée que le Gouvernement.

5°. Qu'enfin se contenter de dire aux Lecteurs clairvoyans , que plus on les opprime , & plus ils doivent être religieux , c'est offrir à un Philosophe qui marcheroit au supplice , la ressource d'un Confesseur.

Et laissant ces propositions comme évidentes , je passe à la distinction des religions , des loix & de la morale.

On entend par *religion* un système de dogmes & de faits vraisemblables ou merveilleux , qu'on enrichit de morale , afin de le rendre plus vénérable aux peuples. Mais cette partie des religions n'est point leur premier objet. St Paul faisoit des Chrétiens partout où il trouvoit

des hommes de bonne volonté; & on étoit de sa communion par le baptême plutôt que par les mœurs: avec cette observation pourtant, que si les religions se distinguent & s'établissent d'abord par le dogme & les miracles, elles se soutiennent ensuite par la morale; car le tems des martyrs & des hérésies passe; celui des philosophes arrive, & les prêtres ne peuvent plus leur résister que par les mœurs.

Les loix sont cette partie de la morale qui est écrite, & qui veillant, par la crainte des supplices, à la sûreté plus qu'à l'honnêteté publique, ne peut donner aux hommes qu'une probité moyenne. Emblème de la nécessité, les loix protègent sans amour, & punissent sans courroux, leur voix menace, & ne conseille jamais; elles effrayent les passions, & ne les gouvernent pas; elles ne peuvent rien contre les vices, & l'hypocrisie se joue de leur sévérité.

Mais la morale élève un tribunal plus haut & plus redoutable que celui des loix. Elle veut, non-seulement que nous évitions le mal, mais que nous fassions le bien; non-seulement que nous paroissions vertueux, mais que nous le soyons; car elle se fonde, non sur l'estime publique qu'on peut surprendre, mais sur notre propre estime; & comme la raison a ses sophismes & ses perplexités, elle en appelle à la conscience, & en reçoit le sentiment exquis & prompt qui la dirige: aussi, quand la raison se trompe, est-elle dispensée, si elle peut dire que *c'est de bonne foi*. La morale ne permet pas à la facilité de passer pour prudence; elle accuse souvent

souvent la justice d'inhumanité, la bienfaisance d'ostentation ; rien n'échappe à son coup-d'œil ; & quand la religion est obligée de sortir de l'homme pour le récompenser ou le punir dans une autre vie, la morale le punit au dedans de lui-même dès qu'elle le condamne, & le récompense dès qu'elle l'approuve.

Qui doute que la morale, ainsi définie, n'eût fait le bonheur du monde ? Mais la superstition, qui n'osa pas toujours se présenter sans elle, s'en empara de bonne heure, & c'est de ce mélange qu'est née la religion dans tous les lieux & dans tous les tems. Les sages travaillent sans relâche à les séparer ; mais c'est en vain ; une telle mixtion plait aux peuples qui s'en sont une fois abreuvés, & la morale pure & simple répugne à leur goût corrompu. Ainsi les Philosophes, en séparant la morale de la superstition, ne travaillent que pour le petit nombre, & le gros du monde ignore ce qu'ils font.

Mais les fondateurs de religions, qui vouloient régner sur la foule, virent très-bien qu'il y avoit trois manières de gouverner le monde : d'abord par les sensations, & c'est l'empire des femmes & des beaux-arts ; ensuite par la crainte & l'espérance, ressort si puissant entre les mains des charlatans ; & enfin par la raison, partage des philosophes. Ils virent en même tems que c'étoient les habiles gens & le peuple qui composoient le train de ce monde, & qu'ils alloient au même but, les uns par l'instinct, & les autres par le raisonnement ; tandis que les sots, espece méti ve, ayant gâté leur instinct sans trop per-

fectionner leur raison , & n'ayant de la science que l'éblouissement , n'étoient bons qu'à troubler l'ensemble & l'harmonie du monde. Ils s'adresserent donc au peuple & aux habiles ; & , comptant les fots pour rien , ils demanderent au peuple le sacrifice de sa raison , & aux habiles celui de leur bonne foi. Le peuple accorda sans peine ; mais les habiles se partagerent : les uns , plus politiques , s'attachèrent à l'utilité , & eurent tout crédit ; les autres s'attachèrent à la vérité , & ne gagnerent au partage que le nom de philosophes : injure honorable , que si peu d'hommes ont méritée.

Le plus simple des cultes & le moins répandu , fut celui où la morale l'emporta tout à fait sur la superstition : c'est la religion de Confucius , de Socrate , d'Épictète & de Marc-Aurèle. Ils admettoient l'existence d'un Dieu , & faisoient l'ame de même nature que lui. A la mort , chaque esprit en particulier se rejoignoit à cette ame universelle du monde , comme une goutte d'eau retourne à l'Océan. Ils se croyoient animés d'un rayon de la Divinité ; & cette idée qui les consacroit pour ainsi dire à leurs propres yeux , donnoit à leur vie une grande innocence de mœurs , & une véritable sainteté. Les seuls biens ici-bas , c'étoient la raison & la morale qui en est le plus noble usage : les seuls maux , c'étoient le vice & tous les égaremens de la raison. La santé , la force , les richesses & les honneurs ; la maladie , les foiblesses , les persécutions & la pauvreté n'étoient que des choses moyennes qui servoient

tantôt au vice, & tantôt à la vertu. Enfin le monde entier n'étoit qu'une vaste cité dont Dieu avoit posé les fondemens, & dont chaque homme étoit citoyen; de sorte que les rois se faisant la guerre, n'étoient que des magistrats séditieux, excitant le peuple, & se battant dans les rues. Tel fut l'admirable système des Stoïciens; & quoique le spectacle de la vertu malheureuse & du crime triomphant pût leur donner l'idée des peines & des récompenses à venir, ils se gardèrent de prononcer. Ils craignirent sans doute de favoriser l'idée d'un purgatoire, en voyant le parti que les prêtres ont toujours tiré de cette hypothèse: car le purgatoire est de toute antiquité. C'est en effet le dogme de l'immortalité de l'ame, joint à celui des peines & des récompenses futures, qui est la racine de toute superstition: il conduit naturellement aux expiations, aux cérémonies funéraires, aux fondations pieuses d'Obits & de Chapelles. Car si les hommes n'eussent compté strictement que sur un paradis ou un enfer éternel, ils n'auroient rien donné pour se racheter; & c'est de là qu'est venue parmi nous cette expression proverbiale, *que le purgatoire est le secret de l'Eglise.*

Mais la religion est, selon vous, plus sagement composée, quand la superstition l'emporte sur la morale, lorsqu'elle admet des Dieux, des demi-Dieux, ou des Saints, un paradis, un enfer & un purgatoire. C'est alors qu'aidée des cérémonies & du culte extérieur des temples, elle s'empare plus violemment des esprits vulgaires, qu'on ne sauroit trop, dites-vous, garotter des reli-

gions, de loix, de coutumes, de préceptes, de peines & de récompenses pour le tems & l'éternité. Il est nécessaire que le peuple ignore des choses vraies, & que, selon vous, il en croye de fausses. Les plus habiles se vouent eux-mêmes aux croyances populaires, & sont contrainsts de maintenir ce qu'ils n'approuvent pas : ils conviennent de certaines choses aussi utiles à persuader que ridicules à proposer : ils ont, comme Pascal, leur pensée *de derriere*; mais ils parlent comme le peuple. La religion met une barriere de plus autour des possessions du riche; & si le pauvre est opprimé, il n'y a que la religion qui puisse rendre sa lâcheté méritoire. Enfin puisque les hommes aiment à être trompés, puisque la crédulité est une maladie de l'espece humaine, il faut bien leur rédiger un code d'erreurs, afin qu'en ceci comme en toute autre chose, l'uniformité soit le gage de la paix qui est le premier des biens.

J'avoue que je n'ai jamais entendu ce raisonnement de sang froid, de quelqu'autorité qu'il ait été revêtu. Il me semble que si la crédulité religieuse est naturelle à notre espece, le premier homme qui favorisa cette maladie, au lieu de songer à la guérir, fut bien coupable envers le genre humain. Il me semble encore qu'il n'est point de charlatan qui ne puisse faire son profit d'un tel raisonnement, & que c'est de là qu'est venue la diversité de religions, chacun ayant rédigé son code d'erreurs : si bien qu'au lieu d'obtenir par là cette paix si désirable, on a eu de nouveaux sujets de guerre. Il

me semble qu'il ne devrait pas être permis de faire d'abord le mal, sous prétexte qu'il en viendra un jour quelque bien; que c'est une grande immoralité que de prêcher ce qu'on ne croit pas, & que dans ces matieres, on est toujours ou trompé ou trompeur. Il me semble enfin que si la religion est si nécessaire au peuple, c'est moins pour le rendre heureux que pour lui faire supporter son malheur : car c'est à l'extrême inégalité des fortunes qu'il faut s'en prendre de l'expédient des religions : quand on a rendu ce monde insupportable aux hommes, il faut bien leur en promettre un autre. Cela est si vrai, que si un homme du peuple parvient à la richesse, on ne suppose plus que la religion lui soit si nécessaire, & sa fortune sert d'otage à la Société.

Mais, comme dit Montagne, *laissons-là le peuple*, ce troupeau qui ne se sent point, qui ne se juge point, qui laisse oisives la plupart de ses facultés naturelles : prenons l'homme dans une plus haute assiette : voyons ces gens du monde & ces gens de lettres si heureusement situés, si paisibles dans leurs possessions, si bien traités par l'opinion & la fortune. „ Maintenez, disent-ils, „ l'état présent des choses : vous le voyez : la „ religion commande à tous ; l'ignorant obéit, „ l'homme d'esprit dissimule ; & mourir chrétienement dans son lit pour l'édification du „ prochain, est aujourd'hui le comble de la philosophie. „

C'est précisément cette hypocrisie philosophique que je viens dénoncer aux grandes ames qui

se contentent de la mépriser, & dont je voudrois irriter les mépris contre cette classe nombreuse de raisonneurs politiques, qui refusant leur esprit au dogme, & leur cœur à la morale, ne sont ni chrétiens ni philosophes; gens qui se concentrent dans leur égoïsme & s'entourent de dupes, dont la vie entière se passe sous le masque, & qui se servant de la religion encore plus que de leur or, se croient irréprochables après avoir usé la vie du pauvre, en l'enchaînant à leur suite par des craintes & des espérances mensongères. C'est d'eux que nous viennent tant de fausses maximes, comme de distinguer entre l'utile & l'honnête; de balancer dans les choses honteuses, & de faire entrer l'intérêt & l'espoir du secret dans la délibération; de trouver une bonne action onéreuse, si le monde l'ignore: maximes horribles, véritables pestes & calamités publiques! Ce sont eux enfin qui calomnient la nature humaine, sous prétexte de rendre la religion plus nécessaire. *Un homme, disent-ils, qui ne craint rien pour une autre vie, & qui pouvant égorger ou dépouiller son voisin à l'insçu de toute la terre, ne le fait pas, est un insensé.* Et ceux qui font ce raisonnement, foulent aux pieds les terreurs d'une autre vie; car à quoi sert de dissimuler? Nous sommes dans le monde environnés de gens qui rient des feux de l'enfer, & nous souffrons qu'ils nous disent que c'est une folie de ne pas faire le mal quand on est sûr de n'être pas vu! Quelle sera donc notre garantie avec eux, s'ils sont aussi certains de n'être pas pendus, qu'ils le sont de n'être

pas damnés? Que mon laquais ne me tue pas au fond d'un bois, parce qu'il a peur du diable, je n'irai pas ôter un tel frein à cette ame grossiere, comme je ne voudrois pas lui ôter la crainte du gibet: ne pouvant en faire un honnête homme j'en fais un dévot. Mais il y a de quoi frémir, lorsqu'on voit des hommes d'un certain ordre se moquer de l'alternative. Voilà très évidemment la cause de tant de perfidies, d'ingratitude, d'immoralités de toute espece, de tous les crimes enfin qui n'échappent au fer des loix que pour rendre la société plus dangereuse. Car, si on veut absolument que la religion soit le garant du peuple envers les gens du monde, il faudroit du moins que la morale fût la caution des gens du monde envers le peuple.

Il faut avouer qu'il se joue sur la terre une grande & triste comédie. Chacun recommande la religion, & on la laisse au petit peuple: on recommande aussi la vertu d'une voix plus unanime encore, & on la laisse aux dupes de tout état. Les peres & meres dans leurs maisons, les poëtes sur le théâtre, les orateurs dans les chaires, les philosophes dans leurs livres sont tous d'accord sur les mœurs: cependant voyez deux filles également pauvres & belles, courir toutes deux, l'une les hasards de la vertu & l'autre les chances du vice; la premiere vit & meurt cachée dans la misere; la seconde gouverne souvent l'état où son pere a mendié; les princes du sang n'osent s'asseoir devant elle, une impératrice l'appelle ma cousine & ce qui est plus scandaleux, des philosophes

sont à ses pieds. (*) Tant que la fortune, les honneurs & le vice seront d'un côté, la pauvreté, l'abandon & la vertu de l'autre, le choix des hommes ne fera pas douteux. On pourra vivre dans le vice, sans vivre dans l'opprobre, on pourra même se perdre pour une bonne action : les espionnages & les loteries, ces deux crimes des gouvernemens, seront à la fois en horreur & en usage; les honneurs iront sans l'honneur... Mais il y aura un culte public, & ce culte fleurira au milieu des mauvaises mœurs, comme une plante parasite sur un tronc pourri.

Je le répète encore : ce n'est point pour le peuple qu'on agite cette question ; c'est pour l'aristocratie du Clergé, de la Robe & de l'Epée ; c'est pour l'oligarchie des Financiers ; c'est pour le despotisme des Ministres ; c'est pour tous les hommes qu'on ne peut empêcher de philosopher, riches ou pauvres, également dépourvus de religion, & n'osant se fier les uns aux autres faute de morale : c'est avec de tels lecteurs que le livre *des opinions religieuses* & celui de madame de Genlis (**) sont vraiment des livres dangereux. Tant que les gens d'esprit feront semblant de croire comme le peuple, ils vaudront encore moins que le peuple, puisqu'ils auront l'hypocrisie de plus. je ne saurois trop insister là dessus :

(*) Voyez l'histoire de madame de Pompadour.

(**) Si on a cité ici le livre de Madame de Genlis, c'est qu'il est très moderne ; car d'ailleurs c'est un ouvrage absolument nul.

dire que la religion est nécessaire au peuple, c'est convenir qu'on reste sans garantie avec lui, dès qu'il vient à s'éclairer; c'est dire, en dernier mot, qu'on est sans garantie avec les gens d'esprit.

Mais si la religion a tout à craindre des progrès des lumières & de la raison, la morale a tout à espérer; elles se perfectionnent ensemble. Plus on y réfléchit, plus on est frappé des différences qui séparent la religion de la morale pure & simple. Demandez à la religion où sont ses preuves; elle apportera des miracles, des martyrs, des volumes, & la vérité se perdra dans le dédale des controverses. Mais la morale n'allègue que le sentiment intime de la conscience, & il n'est pas là de dispute. Les commencemens de la religion sont connus: la morale est contemporaine du monde. On accuse souvent la religion de tous les crimes & de tous les maux connus & soufferts en son nom: mais de quoi pourroit-on accuser la morale? A-t-on versé pour elle une goutte de sang? S'est-on battu pour prouver qu'il falloit être bon pere, bon époux, ami vrai? C'est à la morale qu'on dénonce les loix & les religions; & quand elle a prononcé, il n'y a plus d'appel. Voilà pourquoi, sans doute on dit *les loix, les religions*; mais la morale est une. Si la religion cite dans ses fastes des actions où la morale ne soit pour rien, elle ne cite que des atrocités ou des extravagances, des Ravaillac ou des Siméon Stylite; tandis qu'on trouve dans l'Histoire ancienne & moderne, cent actions admirables, où la religion ne fut pour rien. Voyez

les Décius, les Régulus : voyez de nos jours le Chevalier Lordat, le plus inconnu des héros de l'humanité : (*) voyez notre Bayard avec sa captive ; François de Guise dormant à côté de son prisonnier après la bataille de Dreux. Direz-vous que tous ces prodiges de l'honneur, de l'amour de la patrie & de l'humanité, que tant de vertus morales n'étoient rien sans la religion ? Adressez-vous donc à des princes dévots & sans morale, à Philippe II, par exemple, à Louis XI, à ce

(*) Le Chevalier de Lordat étant dans un vaisseau qui périssoit à la vue des côtes de France, & ne sachant pas nager, se trouva à côté d'un soldat excellent nageur, qui lui dit de s'attacher à lui, & qu'ils tâcheroient de se sauver ensemble : ce qu'il fit. Mais, après bien des efforts, & un assez long trajet, le soldat lui avoua qu'il étoit épuisé, & qu'il n'espéroit pas qu'ils pussent jamais gagner le bord. Et si je vous lâchois, lui dit le Chevalier de Lordat, croyez-vous que vous puissiez vous sauver ? Peut-être, répondit le soldat ; & sur sa réponse le Chevalier de Lordat se détache de lui, & tombe au fond de la mer. Cette action n'a pas besoin de commentaire. Quant à Bayard, on peut se rappeler aussi son admirable continence avec une jeune fille qu'il avoit fait venir dans sa chambre, & qui le toucha par ses larmes & son innocence au point qu'il la dota & la maria, comme si c'eût été sa propre fille. On ne dira pas que la religion y fut pour quelque chose, puisqu'il avoit payé la mere de la fille pour en jouir, & qu'il croyoit aussi la fille consentante. Ce qui le retint, ce fut précisément ce qui auroit irrité les desirs de nos vieux débauchés ; car on fait que dans toutes les grandes villes ; l'innocence est le dernier repas du vice.

Constantin, qui, plein de foi en l'efficacité du baptême, voulut le réserver pour le dernier acte d'une vie gangrenée de crimes, bien sûr d'arriver sans tache à la gloire éternelle : mais la morale ne connoit pas ces sortes d'expiations ; ses remords sont pour la vie ; elle a une si haute idée de l'homme, qu'elle se fie autant à celui qui a déjà reçu sa récompense, qu'à celui qui l'attend, & elle n'est jamais trompée ; pendant que la religion, qui se méfie de nous, est constamment la dupe de nos passions. Un dévot avare entasse les œuvres pies par le même principe qu'il entasse des écus. Enfin une grande différence entre la religion & la morale, c'est que l'une abat l'homme, & que l'autre l'élève ; l'une se fonde sur l'humilité, l'autre sur l'estime de soi-même. La morale veut un coursier plein d'ardeur, qui parcourre noblement la carrière de la vie ; la religion veut mâter le sien, & trouve bon qu'il se laisse passer à la course.

Or, je suis loin de regarder l'humilité chrétienne comme une disposition à la vertu..... Vous voulez donc, me dites-vous, enorgueillir la misérable espece humaine ?... Eh ! plutôt à Dieu que je pusse l'enorgueillir assez pour qu'elle n'osât se permettre tant de bassesses, ou qu'elle ne pût supporter tant d'outrages !... Mais la morale voit encore plus haut que l'orgueil : elle apprend à l'homme quelle est sa véritable dignité, afin qu'il se soutienne sur lui-même ; la religion courbe l'homme & lui donne un bâton. Tant & de si notables diffé-

vençes viennent de ce que la religion suppose que l'homme est un être dégénéré, enclin au mal, incapable de connoître la nature du bien ; tandis que la morale le suppose bon , aimant la vertu partout où il la voit , & distinguant le juste de l'injuste par le seul cri de sa conscience. Voilà , Monsieur , ce grand procès réduit à ses principales pieces. Le dogme & la morale unis par la politique , sont irréconciliables par leur essence ; & les philosophes parviendroient plutôt à les séparer dans l'opinion du peuple , que vous à les réunir dans une tête éclairée. La religion suppose l'homme méchant , la morale le suppose bon ; voilà le champ où prend racine cette haine éternelle des Philosophes & des prêtres. La religion dit que l'homme est né méchant , afin de lui devenir nécessaire ; elle étaye sa supposition sur l'histoire d'un péché originel , & en appelle à la société corrompue. La morale nous garantit bons ; elle s'étaye sur le cœur & en appelle à la nature. Qu'est-il besoin d'agiter plus longtems cette question ? Peut-on exiger que les Médecins se réjouissent de la santé de tout le monde ; & ne fait-on pas que la morale est pour les prêtres ce que l'hygiène est pour les médecins ?

Si pourtant on vouloit joindre l'expérience à l'évidence , on n'auroit qu'à voir ce que seroit un enfant élevé avec un Catéchisme théologique ; sachant tout ce qu'on peut savoir sur la grace , sur les deux natures en Jésus-Christ , sur les trois personnes en Dieu , sur les peines de l'Enfer & les joies du Paradis ; mais

d'ailleurs sans idées morales : cet enfant risquerait d'être un monstre ou un fou. J'en appelle aux Petites-Maisons, où l'on trouve si souvent le Pere Eternel & son Fils & son Saint-Esprit. Il n'est pas rare non plus d'y rencontrer des Papes & des Rois. Ce sont ces idées exagérées qui ébranlent les cerveaux des foibles & rompent l'équilibre entre le jugement & l'imagination.

Voyons ensuite ce que peut la morale sans le dogme. L'expérience est toute faite, la morale a chassé l'avarice, l'ambition & les voluptés des murs de Sparte & de l'ancienne Rome, pour y planter la franchise, la sobriété, la constance.

Le Christianisme entier peut-il soutenir la comparaison des cinq premiers siècles de la république Romaine & de Lacédémone ? Saint Augustin lui-même est si embarrassé des vertus des Romains, qu'il suppose que Dieu ne pouvant leur donner le paradis, s'est acquitté avec eux par l'empire du monde.

Voyons enfin ce qui se passe tous les jours dans la société. On élève d'abord les enfans de tout état d'une manière assez uniforme ; leur catéchisme ne contient guère de morale que celle des commandemens de Dieu ; tout le reste est dogme ou pratique de dévotion. Ces premiers élémens sont suivis de l'éducation des Collèges, & la conscience des enfans est encore plus négligée que leur raison. Qu'arrive-t-il ? Les enfans du peuple, plus immédiatement soumis aux prêtres, gardent leurs pratiques religieuses, pour expier

un jour les péchés où l'occasion les pouslera. Les enfans des riches perdent en entrant dans le monde leur éducation théologique; & , comme si on les avoit trompés en tout, il ne retiennent pas même, dans cet abandon général, le peu de morale mêlée aux leçons de l'enfance. Il résulte de tout cela une société d'égoïstes & de dupes, d'hypocrites & de malheureux.

C'est dans de telles circonstances & chez un tel peuple, que vous avez proposé, Monsieur, de resserrer les liens de la religion, & que vous avez soutenu que la morale ne peut rien sans le dogme. Mais comme vous appelliez tous les cultes dans un pays déjà Chrétien, il est arrivé que vous n'avez parlé à personne, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous l'observer. Seulement quelques sages, ennemis du dogmatisme, vous ont demandé laquelle de toutes les religions que vous recommandiez, il falloit choisir; & vous avez répondu : ce qu'il vous plaira, pourvu que vous choisissiez.

Mais poursuivons le dogmatisme jusques dans son dernier retranchement. On voit chaque jour des enfans, d'abord plongés dans toutes les pratiques de la religion, effrayés, humiliés, fêchant de crainte au seul nom de l'enfer, donnant enfin tous les signes d'une âme avilie & malheureuse : on les voit, dira-t on, secouer leurs terreurs vers l'âge de raison, substituer aux vertus théologiques toutes les vertus humaines, & se montrer gens de bien & gens d'honneur tout le reste de leur vie. Et, dans des époques plus

éloignées, n'a-t-on pas vu des hommes très religieux, des Saints, puisqu'il faut le dire, brillant de toutes les vertus sociales? Qu'est-ce que la philophie a de plus grand que Vincent de Paul, qui força la superstition & l'avarice de son siècle à s'épuiser en faveur de l'humanité souffrante, & dont les nombreux établissemens étonneroient la magnificence des plus grands Rois?

Ces exemples mêmes prouvent en faveur de la morale. Il y a heureusement des âmes si énergiques, que la religion ne peut les abattre; qu'elle ne rend ni superstitieuses, ni égoïstes, & qui peuvent cesser de croire sans cesser d'être grandes, nobles & bienfaisantes. Il en est d'autres qui ont allié le dogme & la morale pendant leur vie entière, & qui ont fait pour l'amour de Jésus-Christ ce que Titus & Marc-Aurèle ne firent que pour l'humanité. C'est en ce sens que j'avancois tout à l'heure que la religion rend égoïste. *Périsse la figure du monde, pourvu que nous possédions la Jérusalem céleste!* s'écrioient les pères du désert. N'est-ce pas là le vœu d'un homme passionné d'ambition; & connoît-on d'égoïsme plus parfait? J'avoue que Vincent de Paul n'a point confiné ses vertus dans les déserts & dans les cloîtres. Né dans un siècle orageux, il apparut aux mortels comme un Dieu bienfaisant; & ses mains charitables fermerent les blessures multipliées que les Princes de son tems firent à l'humanité. Mais ose-t-on de bonne foi proposer aux gens du monde l'exemple d'un Saint? Répondez-moi: est-ce pour avoir servi le genre-humain

qu'il fût grand ; ou ne l'est-il que pour l'avoir servi au nom de Jésus-Christ ? Accordez-moi qu'il fut grand pour avoir servi les hommes ; & je vous accorderai qu'il fut Saint pour les avoir servi au nom de Jésus-Christ : je le verrai entre Confucius & Marc-Aurele , lorsqu'il sera pour vous entre Saint Labre & Saint-Hilarion . (*)

(*) Voltaire dans son histoire du parlement de Paris , dit en parlant de Vincent de Paul : *Prêtre connu en son tems*. C'est par ces maigres paroles qu'il désigne un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. On ne sauroit trop relever ces méprises de la philosophie envers la religion ; d'autant qu'elles sont plus scandaleuses que celles de la religion envers la philosophie. Celle-ci n'est pas accoutumée à avoir des torts avec l'autre. Vincent de Paul , dont on a fait un Saint , sans rien diminuer de sa gloire , a fondé les Lazaristes & les Sœurs de la Charité , qui desservent tant d'Hôpitaux en France , en Espagne ; en Italie , en Pologne , &c. On lui doit aussi d'autres établissemens , tel que l'Hôpital des Enfans-Trouvés. Les peines incroyables que s'est données ce grand-homme pour venir à bout de ses entreprises , les crises où le jettoient la grandeur de ses engagemens , & la tiédeur des gens du monde qui coopéroient avec lui ; les traits d'éloquence qui lui échappoient , quand l'éloquence étoit sa dernière ressource ; tout ce zèle de l'humanité dont il étoit dévoré au milieu d'un siècle si barbare & si malheureux ; tout cela , dis-je , forme un tableau qui ravit , & on croit assister à la lutte du principe du bien contre le principe du mal , en lisant l'histoire de Vincent de Paul , toute mal faite qu'elle est. Quand il eut commencé la fondation des Enfans Trouvés , il s'aperçut , après deux ans d'efforts , que les Dames charitables qui s'étoient cotisées pour ce bel établissement ,

Mais,

Mais vous, Monsieur, quand un pauvre exténué de faim & de soif implore votre pitié, ne lui accordez-vous un morceau de pain qu'au nom de Dieu? Vous, fondateur d'hospice,

effrayées de l'énormité des dépenses, se refroidissoient. Vincent les rassemble, & leur dit : „ Vous êtes également grandes devant Dieu & devant les hommes, „ pour être devenues les mères de tous ces enfans „ selon la grâce & l'adoption, quand leurs mères selon la nature les avoient abandonnés. Maintenant „ leur sort est en vos mains : dites un mot, & ils vivront : dites un mot, & ils mourront. „ Et il rallie par l'humanité celle que la religion ne retenoit plus. Pendant les guerres de la Fronde, Paris & le nord de la France étoient désolés. „ On voyoit, dit Laporte „ dans ses Mémoires, des troupes de payfans qui brouilloient l'herbe dans la Champagne & dans la Picardie. „ Nous rencontrions des mères expirantes, & leurs enfans qui s'attachoient encore à leurs mamelles desséchées ; la reine se contentoit de les recommander „ à Dieu. „ Vincent de paul, malgré tout ce que lui coûtoient les pauvres de la Capitale, forme une troupe de Missionnaires & de Sœurs de la Charité, leur donne des secours en argent, en vivres, en habits, & fait marcher cette petite armée au secours de l'humanité. Après des travaux & des peines infinies, trois ou quatre de ces missionnaires reviennent à lui. Voilà ce qui reste de la troupe, lui dirent-ils, nous sommes presque tous morts à la peine ; & ce qui nous afflige plus sensiblement, c'est que tous ces malheureux ont reçu nos secours avec aigreur ; ils s'en sont pris à nous de l'impuissance où nous étions de soulager tant de misère. „ Eh bien, eh bien ! leur dit Vincent, tel est l'homme dans le malheur ; il faut une main délicate pour „ toucher à des cœurs malades. Dieu lui-même s'y est

& bienfaiteur des malheureux ! Dites-nous donc pour combien ce motif est entré dans vos bienfaits ? car nous avons cru jusqu'ici que l'humanité seule fondeoit les hôpitaux, & que la religion ne pouvoit y ajouter qu'une Chapelle & des prêtres : c'est-à-dire, un surcroît de dépense.... Que j'aime bien la charité de je ne fais quel homme de Lettres ! Un pauvre l'aborda, & lui ayant fait une énumération touchante de toutes ses misères, finit par lui parler de la Vierge-Marie : Ah, mon ami, que faites-vous là ? lui dit l'homme de Lettres ; & il se hâta de lui donner l'aumône, de peur qu'il n'achevât de gâter ses affaires. Il est donc certain que de deux pauvres dont l'un nous prie au nom de ses besoins & de l'humanité, & l'autre au nom de Jésus-Christ,

„ mal pris avec la malheureuse espèce humaine. Il em-
 „ ploya d'abord l'eau & le feu contre elle ; mais bien-
 „ tôt changeant de marche, il leur envoya son fils,
 „ & s'humilia aux pieds de ceux qu'il venoit sauver ; „

Quelques personnes ont objecté contre les établissemens de Vincent de Paul, que la religion y domine trop ; on y perd un tems infini en pratiques de dévotion : ce qui ajoute aux peines du service des malades. On trouve aussi que l'humanité n'étant que le moindre motif des Sœurs & des frères Servants, un pauvre qui n'est pas dévot ou recommandé par des dévots, n'est pas vu de bon œil. Tout cela est indispensable dans des établissemens formés par des prêtres ; mais le bien l'emporte sur le mal. Nous n'avons guère en France que l'établissement des Pompiers, où la religion ne soit pas intervenue ; la police les fait marcher au secours des catholiques & des protestans indifféremment.

le premier nous donne une meilleure opinion de nous-mêmes. Car s'il est vrai que nous ne faisons la charité que parce qu'elle nous doit être payée à usure , & que Jésus Christ nous tient compte d'un verre d'eau donné en son nom , il faut avouer que notre charité loin d'être vertu , n'est qu'industrie , & qu'un vrai chrétien n'est qu'un marchand qui place à gros intérêt. On dira que les effets sont les mêmes , & que l'humanité est toujours secourue. Oui , sans doute ; mais si la main est bienfaisante , le cœur n'est qu'avidé ; l'action est bonne , mais la route est vicieuse. Ah ! si au lieu de commencer par le dogme avec les enfans , on commençoit par la morale ! si on se hâtoit de jeter dans leur ame ces profondes semences d'honnêteté que le tems & le monde ne peuvent étouffer ! si on les élevoit assez haut pour leur faire entrevoir & chérir l'ordre & l'ensemble de l'univers ; pour leur inspirer le désir d'y jouer le rôle de premier acteur de la nature ; pour ne les rendre heureux que du bonheur général ! c'est alors , c'est à une si grande élévation que ces amans de la vertu , remplis de la noble estime d'eux-mêmes , s'indigneroient qu'un esclave de la superstition vînt leur montrer ses chaînes , ou leur proposer un salaire. Ils regarderoient , j'ose le dire , la promesse d'un paradis comme un genre de corruption. „ Nous faisons , diroient ils , le bien „ pour le bien. Malheur à nous , si nous cherchions dans la vertu autre chose que la vertu „ même , & la satisfaction de la conscience ! Citoyens d'une même ville , nous craignons d'en

„ troubler l'harmonie ; enfans du même Dieu ,
 „ nous ne voulons pas défigurer son ouvrage ,
 „ & nous mourrons sans peur & sans désir ; car
 „ celui qui nous a faits sans nous , saura bien
 „ nous placer selon ses vues , quelque système
 „ que nous ayions adopté dans le cours de la
 „ vie. „

„ Je m'arrête : les bornes entre la morale & la religion sont posées. Plus on croit la religion utile au peuple , & plus la morale est nécessaire aux gens du monde : car la religion ne seroit pas si indispensable aux pauvres , si les riches ne manquoient pas tant de morale. Les circonstances sont urgentes. Vous savez, Monsieur, combien vers les derniers tems de la république Romaine, la religion dominante devenoit ridicule : les Loix étoient sans force ; mais la morale s'épuroit & consolait la terre. Eh ! qu'auroient fait sans elle, le Cicéron, le Caton, le Brutus, & tant d'illustres infortunés ? Leur eussiez-vous proposé les champs Elysiens en dédommagement de toutes les injustices de ce monde ?

Il nous reste comme à eux une planche dans le naufrage ; c'est la morale , ce contrat immortel de la raison & de la conscience, cet apanage dont on ne peut nous déshériter, cette Loi non-écrite qu'on ne peut abroger : toutes les religions se fortifient de son alliance ; mais le mélange des dogmes les plus absurdes ne sauroit la souiller : elle dégage elle même de tous les cultes ; & se montre toujours pure , toujours sainte , toujours inaltérable , d'un bout de la terre à l'autre.

Pascal , qu'on ne sauroit trop citer dans un tel sujet , dit quelque part avec sa vigueur ordinaire : *nous avons une impuissance à prouver , invincible à tout le dogmatisme , & par-là il exclut toutes les religions : nous avons une idée de la vérité invincible à tout le pyrrhonisme ; & par là il établit à jamais la morale.* C'est qu'en effet elle est fondée , comme toutes les idées premières , sur le sentiment , base éternelle de nos connoissances.

N'est ce pas là une chose remarquable , que plus un objet est simple , moins on puisse le définir ? Quand je dis qu'une maison est un assemblage de pierres , disposées pour nous loger , ma définition est bonne. Mais si on me demande ce que c'est qu'une pierre , je suis plus embarrassé ; & si je m'aventure à dire que c'est un assemblage de corps durs , je suis arrêté dès qu'on veut savoir ce qu'est un corps dur. Me voilà forcé à dire que la dureté est une qualité que chacun sent , laquelle est opposée à la *molle* que chacun sent aussi. De sorte que plus un objet est simple , & plus il est senti ; plus il est composé , & mieux nous l'éclaircissons par le discours. Nous raisonnons quand nous ne sentons pas ; & le raisonnement , qui est le tâtonnement de la raison , cesse où le sentiment commence. La clarté est donc pour les ouvrages de l'homme , & le sentiment pour ceux de la nature. La morale est donc aussi un présent de la nature , puisque nous avons le sentiment du juste & de l'injuste , sans pouvoir le définir : mais il se développe avec la raison & la conscience , & se perfectionne comme toutes nos facultés. Si la

raison a ses sophismes, la conscience les redresse; & si la conscience a ses terreurs, la raison les calme; c'est véritablement *la lumière qui éclaire tout homme venant au monde....* C'est ainsi que Dieu s'est ré-élé aux hommes.

Si Pascal, Montagne, Bayle & d'autres philosophes, irrités des bisarreries de nos loix & de nos coutumes, ont tonné contre la justice humaine, ces grands raisonneurs savoient bien que le principe moral, *ne fais pas à un autre ce que tu ne veux pas qu'on te fasse*, assujettit toutes les consciences, & que les mauvaises applications de cette grande loi ne sont pas des objections contre elle. Un Sauvage qui mange son vieux pere, lui donne une marque de piété filiale, & en attend une pareille de ses enfans. L'impie parmi ces sauvages seroit celui qui jetteroit le corps de son pere dans un fossé, au lieu de lui donner son estomach pour tombeau. C'est ainsi qu'il faut interpréter tout ce qui nous choque dans la lecture des histoires & des voyages. Parmi nous, les loix ont quelquefois justifié la force, parce qu'elles n'ont pu fortifier la justice: mais est-ce que la lâcheté des peuples & l'insolence des tyrans prouvent quelque chose contre la conscience?

La morale, dira-t-on, s'agrandit ou diminue comme nos rapports dans le monde: celle du riche n'est pas celle du pauvre; celle du maître n'est pas celle du valet; & la morale d'un Roi seroit pendre un particulier. Tout ceci n'est qu'un horrible sophisme. Ce sont les devoirs du riche & du pauvre, du maître & du valet, qui

font différens : ce sont les actions de certains Rois qui feroient pendre tous leurs sujets ; mais il n'y a qu'une morale pour toutes les conditions.

Quelquefois aussi des Dialecticiens subtils mettent en opposition la raison & la conscience, notre intérêt & celui des autres ; & par des exemples choisis avec art, ils nous proposent des problèmes de morale : mais tout cela n'est qu'apparent, & on se démêle de la difficulté en faisant d'abord marcher l'honnête, & ensuite l'utile ; c'est-à-dire, en se réservant le beau rôle. Nous avons reçu de la nature un premier coup d'œil qui est admirable pour la justesse ; un trop long examen des objets en détruit l'effet. Il en est de même de la moralité d'une action ; nous la sentons au premier aspect. Ce n'est qu'en mettant son devoir & son intérêt en balance, que l'homme sent tergiverser sa droiture naturelle. Demandez pourquoi nous sommes si honnêtes en lisant l'histoire, ou lorsqu'on nous consulte ? C'est qu'alors nous le sommes pour le compte d'autrui. Si on nous présente un ouvrage à juger, nous pouvons alléguer que le talent nous manque ; mais si c'est une action, dirons-nous que nous n'avons pas de conscience ? Notre médisance éternelle, qu'est-ce autre chose qu'un amour de la justice mal appliqué ? L'homme de la société est encore plus enclin à croire le mal qu'à le faire ; comme si ne pouvant s'applaudir lui-même, s'il avoit besoin de blâmer les autres : le goût du beau, l'amour du juste percent jusques dans la laideur de nos vices & dans

Phorreur de nos injustices. En vain la Religion abuse des désordres de la société, pour mieux dénigrer l'homme : si calomnier une nation auprès de son roi est un si grand crime, que fera-ce donc de calomnier la nature humaine aux pieds des Autels ? Tout est bon en nous, nos mouvemens, nos facultés & nos organes ; il n'y a de mauvais que l'usage.

La Nature voulant attacher l'homme à la vie & en même tems à la société, lui donna, comme à la planète même qu'il habite, deux penchans divers : par l'un, il tend à foi ; par l'autre, il se rapproche de son semblable : nous nous aimons dans nous, & nous nous aimons encore dans autrui ; nous souffrons d'abord pour nous & nous souffrons ensuite pour les autres : voilà tout l'artifice du monde moral. Mais comme la première de ces deux loix est plus puissante & plus impérieuse que l'autre, l'éducation la force sans cesse à venir au secours de la seconde ; les besoins réciproques multiplient leurs nœuds ; jusqu'à ce qu'enfin sous le nom de générosité, d'honneur, de gloire ou d'amour de la patrie, elle s'immole elle-même ; & c'est l'héroïsme.

Il resteroit à traiter de la liberté de nos actions, sans laquelle il n'y a point de morale ; mais cette question est épuisée. On sait que les hommes sont libres de faire ce qu'ils peuvent & non ce qu'ils veulent. L'être qui ne peut monter dans la lune n'est pas libre d'y monter, & s'il veut faire ce qu'il ne peut pas, il passe pour fou. Notre petit pouvoir est donc la mesure

de notre liberté: j'ajouterai de notre raison & de notre vertu. L'homme ne peut quitter un certain milieu; c'est là seulement qu'il jouit de la plénitude de son être, & de la justesse de toutes ses facultés: c'est ainsi que la voix n'a qu'une portée; au dessus & au dessous sont des notes sans fin, qui n'existent pas pour nous. D'ailleurs si nous n'étions pas libres de faire ce que nous pouvons, nous ne connoîtrions ni regrets ni remords. La dispute sur la liberté est venue de ce qu'il y a dans toutes nos actions une partie qui ne dépend pas de nous. Je passe devant une maison qu'on bâtit, & il ne dépend pas de moi d'arrêter une pierre qui tombe sur ma tête; mais il dépendoit de moi de n'y pas passer. Je m'enferme avec une belle femme, & je succombe malgré moi; mais je ne me suis pas enfermé avec elle malgré moi. Le regret & le remords tombent toujours sur ce qu'il y a de libre dans nos actions: le regret, quand l'action est indifférente; & le remords, lorsqu'il y a moralité.

Mais laissons toutes ces discussions, & venons au point principal. Un catéchisme de morale est aujourd'hui le premier besoin de la nation. L'Académie l'a proposé, les sages l'attendent, les dévots le craignent, le Gouvernement l'a rendu nécessaire. Mais ce n'est point aux hommes faits, ni à une société corrompue, qu'il faut l'adresser; c'est pour l'enfance qu'il faut l'écrire: car l'enfance est l'espoir de la philosophie. Nous sommes trop heureux que le genre humain recommence sans cesse; la morale en ap-

pelle toujours à des hommes nouveaux & à d'autres générations. Qu'attendre en effet de ces vieux enfans qui ont dissipé le patrimoine de chaleur & de santé que leur donna la Nature ? Irons-nous leur faire un mérite de la continence, quand leur foiblesse leur en fait une nécessité ? A qui manque le désir, il ne faut point de défense ; & il n'est point de mérite où il n'est plus de combat. La morale est surtout impuissante avec tous ceux qui non-seulement ne souffrent plus des vices de la société, mais qui en sont venus au point de s'accommoder du mépris d'eux-mêmes. Il faut aux leçons de la sagesse une raison que la superstition n'ait point fatiguée, une conscience que le monde n'ait point foulée : ce n'est que sur un sol vierge que pourront se renouveler les prodiges de Lacédémone. Que le Gouvernement forme une institution publique, où les principales familles du royaume enverront leurs enfans. (Je dis, *les principales familles* ; car c'est surtout en France, qu'il faudroit faire tourner au profit de la vertu la superstition de la naissance.) Qu'on donne à l'éducation morale des Spartiates, ou celle de Cyrus chez les Perses, ou celle de Télémaque ; & la nation aura bientôt des hommes que la religion n'a pu produire, & que la Cour ne pourra corrompre. (*) Si on les marie ensuite à des filles

(*) Les prêtres, dira-t-on, s'empareront d'abord de ces institutions publiques. Alors ce sera à recommencer, jusqu'à ce qu'on prenne le parti de faire au moins une expérience publique, avec la philosophie toute seule.

dignes d'eux , & que ces nouvelles maisons soient inexorablement fermées à tout homme immoral, la Nation elle-même changera. La vertu ne demande qu'habitude; mais l'habitude exige l'enfance. *On assure , dit Pascal , que l'habitude devient une seconde nature, & je suis tenté de croire que la Nature elle-même n'est qu'une première habitude.* Voilà le secret de tous nos maux; il peut être celui de la félicité publique. Qu'apprendrez-vous à mon fils , disoit un Prince à un Instituteur Lacédémonien ? *Je lui apprendrai , répondit-il , à se réjouir des choses honnêtes , & à s'affliger des malhonnêtes.* On sait que Lycurgue ayant médité son grand projet de la réforme de Sparte , se présenta sur la place publique avec deux chiens, nés d'une même mere, & du même âge , mais élevés différemment : l'un courut sur un lièvre qu'on fit partir, & l'autre se cacha dans une cuisine. Qui osera douter de la puissance de l'éducation ? On peut dresser un enfant à la vertu, comme on dresse un faucon à la chasse : s'il est enthousiaste, on peut l'enflammer pour tout ce qui est bon & juste, & lui donner une horreur machinale pour l'injustice. S'il est voluptueux, il se plaira à voir tout ce qui est bien, comme il jouira d'un tableau bien ordonné ou des accords de l'harmonie ou de tout autre plaisir ; & si vous dirigez bien son goût pour le beau & son excessive sensibilité, vous en ferez, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le Sybarite de la vertu. Tous nos penchans peuvent servir entre des mains habiles : oui, je crois que la vertu peut entrer dans la complexion d'un en-

fant, & comme son sang couler dans ses veines. Tout autre système de morale est illusoire & ridicule.

Il est difficile, je l'avoue, de persuader ces miracles de la bonne éducation à des hommes qui en ont reçu une si mauvaise, & qui ne savent ce que c'est qu'une constitution morale. Les François, comme tous les peuples éclairés, ont de mauvaises mœurs, & connoissent les bons principes; ce qui les rend si sévères dans leur conversation & dans leurs livres, si foibles & si relâchés dans leur conduite. Tout ce qu'on peut obtenir des heureux naturels que le monde a corrompus, c'est un regret, une admiration stérile pour la vertu partout où ils la rencontrent, soit en action, soit en récit. Quelquefois même il leur échappe des traits honnêtes; mais ce ne sont que des faillies sur lesquelles on ne peut les juger : une bonne action n'est pas plus la vertu, qu'un plaisir n'est le bonheur; & ceux qui admirent la vertu, ne sont pas plus comparables à ceux qui l'exercent, que les admirateurs de l'Iliade à celui qui l'a faite.

Que n'ai-je reçu de la Nature, ou mérité par mes études, le droit de donner un catéchisme de morale à une grande nation ! Je ne croirois pas avoir inutilement vécu. Mais c'est à vous, Monsieur, à lui faire un tel présent : nos mœurs sont encore plus dérangées que nos finances. Songez que Confucius fut comme vous le Ministre d'un grand roi, & qu'il n'abandonna point le peuple auquel on l'avoit forcé de renoncer : il acheva, comme philosophe, l'œuvre qu'il ne put

continuer comme ministre; passant sa vie à parcourir trois grands royaumes; éclairant & consolant ceux qu'il n'avoit pu rendre heureux. Il ne crut pas, comme vous, devoir écrire en faveur des différentes sectes & des Bonzes qui inondoient la Chine; il ne prêcha que la morale pure & simple; & sa doctrine & son école sont encore si florissantes, sa mémoire y jouit d'une vénération si éclairée, que quoique la superstition ait tenté, la philosophie a prévalu, & le nom de Confucius a échappé aux honneurs divins.

L'exemple de la Chine est admirable dans le sujet que je traite ici. Les premiers hommes de l'Etat, les lettrés & les nobles y professent publiquement, les uns le théisme pur, & les autres l'athéisme. Le peuple y est surchargé de religions de toute espèce, & de moines de toute forme. Si bien qu'on voit d'un côté, les chefs de l'Etat, la vertu, la science & l'incrédulité; de l'autre, la populace, l'ignorance, la religion & tous les vices. Ce n'est pas qu'il ne se rencontre quelques grands aussi superstitieux que le peuple (car le mot de *peuple* convient à tous les hommes, qui, étant vicieux ou sans lumières, n'ont pas assez de leur raison & de leur conscience pour être honnêtes) : mais ces mauvais exemples sont rares; & nulle part la Philosophie n'a mieux triomphé de la religion qu'en Chine. Cela vient de ce que le Clergé y est ignorant, pauvre, & par conséquent avili; & si le nôtre n'étoit pas si riche & si considéré, nous serions aussi avancés que les Lettrés & les

Mandarins. Je n'en donne pour preuve que l'avilissement de nos moines mendiants; ils n'ont pourtant à se reprocher que d'avoir pris l'évangile un peu plus à la lettre. Quant à notre Clergé, on fait qu'il n'est pas rare d'y rencontrer des hommes dont les lumières honoreront la philosophie, & qui sont dans l'obligation de la combattre. Cette guerre est pénible pour des gens d'esprit & d'honneur; mais elle est si lucrative, qu'elle ne finira qu'avec la fortune & les dignités de l'Eglise.

Par quelle fatalité, Monsieur, avez-vous songé à vous faire le Médiateur de la philosophie & du Sacerdoce? Entr'eux point de traité : s'il en existoit un, l'hypocrisie l'auroit dressé, & la triste humanité n'en seroit que plus vile & plus malheureuse. Il faut au contraire que les philosophes mettent enfin autant d'ardeur à répandre la morale, que les prêtres en ont toujours mis à propager la religion. Que le monde n'ignore plus que la morale peut se passer des religions, & qu'aucune religion ne peut se passer de la morale, afin qu'il y ait équilibre, & que le peuple dont on cherche tant à s'assurer, ait aussi ses sûretés. Car, ce n'est point contre la religion ni contre la philosophie qu'il faut se prémunir aujourd'hui, mais contre l'hypocrisie ennemie naturelle de l'une & de l'autre. Dénouons au genre-humain ceux qui crient qu'il n'y a point de morale sans religion, & qui n'ont point de religion : exigeons qu'ils soient des Saints ou des philosophes, & ne souffrons pas qu'ils traitent d'opinions la morale & la religion à la

Le titre de votre livre est en effet très coupable : vous affectez, Monsieur, de ne regarder la morale & la religion que comme des hypothèses, afin que l'esprit de calcul nous fasse pencher pour celle qui promet les plus grandes récompenses ; vous ne parlez que de chances, que de vertus qui doivent être acquittées, ou *escomptées* dans une autre vie. Etoit-ce donc à vous, Monsieur, à nous offrir *des effets décrits* ? A quoi servent la célébrité, la considération, la fortune & tous les leviers de l'opinion, si on ne les applique qu'à soutenir un vieil édifice qui, bâti jadis par la superstition & l'intérêt, croule de toutes parts sous les efforts du tems & de la raison ? Voyez comme tout s'avance : on ne disputoit autrefois que de la vérité de la religion ; on ne dispute aujourd'hui que de son *utilité*, & les Prêtres ont capitulé avant vous. Que restera-t-il donc du livre sur *l'importance des opinions religieuses* ? Que M. Necker s'est opposé à la nature des choses, & au cours des lumieres. Le sujet d'un tel livre fait tort à l'écrivain, & le motif à l'homme.

Si les circonstances me le permettent, j'examinerai & j'établirai cette dernière assertion ; ce qui me conduira naturellement à parler des réputations ; genre d'agiotage que l'antiquité n'a pas connu.

J'ai l'honneur d'être, &c.

R E F L E X I O N S

D'un Citoyen sur les affaires présentes.

A V E R T I S S E M E N T.

Je finissois d'écrire ces Réflexions rapides lorsqu'un ami m'annonça dans ma solitude, que le ministre à qui je les adressois étoit remercié, que la France enfin étoit délivrée du plus terrible fléau, & que M. Necker est rappelé. A cette nouvelle des larmes de joie ont coulé de mes yeux, & j'ai béni, sans les connoître, les vertueux auteurs de cette heureuse révolution.

Le Monarque & son auguste épouse ont reconquis la vénération des François par cet acte de justice; mais quelles que soient ma respectueuse reconnaissance & la joie que j'éprouve en apprenant le triomphe du nouveau Ministre dont le nom seul est pour la France le signal de la paix & du bonheur, je ne crois pas devoir céder au premier mouvement de la pitié que tout ministre disgracié inspire. Je crois qu'il est nécessaire à l'exemple de faire une justice éclatante de l'homme qui de sang froid fit, à l'abri du pouvoir, autant de mal qu'en a fait M. de Brienne.

Si les Ministres prévaricateurs se persuadent que leur expulsion est le seul châtement qu'ils aient à craindre, de combien de crimes ne se rendroient-ils pas coupables par la certitude de l'impunité? La disgrâce d'un ministre peut bien suffire à la paternelle commisération du Monarque, mais elle ne suffit pas à la vengeance d'une nation opprimée & dont les douleurs laisseront encore de longues traces après elles. C'est au sein même de ces maux & sous le sceptre de fer dont le principal ministre s'étoit emparé, que mon courage osoit l'attaquer. Aujourd'hui qu'il n'est plus en place, je crois pouvoir

pouvoir ajouter que si c'étoit un malheur pour la France qu'il eût été appelé à la gouverner, c'en seroit un bien grand encore si, précipité des marches du trône, il retrouvoit appui & protection au sein de la société. La même raison qui l'y fit redescendre doit l'en exclure à jamais; & en ne formant que ce vœu, je donne encore par cette modération quelque chose à la pitié que le malheur inspire.

Je dois prévenir aussi mes lecteurs que l'éloge que je fais de M. de Calonne, est aussi désintéressé que mérité; que jamais je n'ai eu la moindre relation soit directe soit indirecte avec ce grand ministre; que comme tant de lâches adulateurs, je n'ai jamais encensé sa fortune alors qu'il en ufoit pour le soulagement des malheureux qui sollicitoient sa bienfaisance & qui le déchirent aujourd'hui; que loin de me laisser entraîner au torrent grossi par les cabales qui l'ont renversé, j'ai voulu avoir une opinion sur son administration, sans m'embarasser des calomnieuses imputations de la tourbe ignorante ou vendue, & qu'enfin je n'ai retiré de l'examen que j'ai osé, en ma seule qualité de citoyen, faire de ses grandes opérations, qu'une grande estime & une grande vénération pour lui. J'ai tenu ce langage partout, je l'ai écrit partout, & je répète ici ma profession de foi avec la certitude qu'un jour elle sera universelle.

Quand un ministre ignorant voit dans l'art de gouverner des hommes, celui de les réduire à la triste condition d'esclaves; quand armé du pouvoir arbitraire, il met à ses inconséquences, à ses injustices, le sceau de l'impunité; quand enfin les exils, les cachots sont les seules ressources qu'il emploie contre les justes réclamations des citoyens opprimés, c'est alors que leurs plaintes & leurs cris retentissent sous l'effort même de la persécution.

Si dans la détresse publique tout homme est orateur, tout citoyen est magistrat; pourquoi n'oserai-je pas être en ce moment l'honorable écho de la douleur publique? Pourquoi sans attendre qu'un sommeil de mort ait délivré la France d'un oppresseur, n'oserai-je pas offrir à ses regards l'esquisse rapide de ses funestes erreurs? Dans des tems de calamités, malgré les efforts de l'autorité, les lettres ont quelquefois fait entendre le langage de la vérité dans les hautes régions des cours. Eh! dans quel tems ce langage fut-il plus nécessaire, si ce n'est alors que l'esprit de destruction & d'inconséquence semble présider à toutes les opérations d'un ministre qui trompe la religion du meilleur & du plus juste des Rois?

Louis! ô toi qui fus & qui pouvois être toujours un objet d'amour & de respect, apprends que c'est du choix funeste que tu fis d'un pareil dépositaire de ta puissance, que naquirent les maux qui déchirent ton royaume. Apprends qu'il parviendrait à changer en haine l'amour de tes sujets, s'il étoit possible à des François de haïr les Bourbons. Apprends que tous les Ordres de l'empire sont à l'agonie, & que pour lui rendre la santé, Brienne l'ébranle par les plus violentes secousses. Un Médecin habile en pareil cas emploieroit les anodins; mais ici tout est extrême; le sang d'artreux qui empoisonne les canaux desséchés de ton Pilote, écrase tout. Il porte les plaies qui rongent son cœur, dans toutes les branches qu'il administre.

S'il est bien prouvé que les organes intellec-

tuels sont flétris par l'insanité des organes physiques ; s'il est impossible qu'un esprit soit sain dans un corps malade ; on croira facilement qu'un être tel que lui doit reporter sur toutes les actions de sa vie le désordre de ses humeurs.

Avant lui notre pays florissant & fort de ses ressources immenses, offroit à l'univers un grand objet d'admiration & de rivalité : aujourd'hui le commerce languit ; les ateliers sont déserts ; la misère étend ses ravages sur toutes nos provinces ; le désespoir, la rébellion sont dans tous les cœurs, & des François s'arment contre leurs Maîtres !

Dans les tems les plus désastreux, l'art de régner est encore facile à nos Rois. Entourés de notre amour & d'une soumission généreuse & sans bornes, quand elle est fondée sur la confiance, ils pourroient nous demander jusqu'aux dernières gouttes de notre sang ; mais quand des ministres trahissent assez le Monarque pour oser lui faire entendre qu'il peut à son gré disposer des propriétés & des libertés de ses sujets, c'est alors que, dégagés des chaînes qu'ils portoient volontairement, ils en brisent tous les anneaux devenus meurtriers, & refusent de plier sous le joug.

Parmi les malheurs dont l'admission de M. de Brienne au ministère a été la cause, il en est un bien grand encore ; c'est l'expulsion de M. de Calonne. Beaucoup de citoyens pensent comme moi dans le silence ; mais moi c'est hautement que j'ose dire que sans les intrigues du perfide

adversaire qui préparoit son triomphe sur sa ruine, sans les calomnieuses imputations que cent mille bouches ont répétées, cet homme rare, ce Ministre profond auroit opéré seul tout le bien qu'il méditoit. Tout le monde l'accusa, personne en particulier ne se plaignoit de lui. Tel est, tel a toujours été le public, flottant sans cesse d'opinion en opinion suivant l'impulsion du moment & des circonstances. Le peuple souffroit. Il voyoit un luxe excessif. On lui persuada que Calonne épuisoit la nation pour l'alimenter; qu'un déficit immense qui prend sa source dans les tems les plus reculés, étoit son ouvrage; & le public accablé d'impôts, à qui on en demande encore, chargée de ses malédictions l'administrateur vraiment patriote & courageux qui vouloit rappeler l'équilibre dans toutes les parties de l'administration.

Mais vous, citoyens impartiaux, voyez celui sur lequel se sont épuisés les traits de la calomnie, contre lequel tous les efforts de l'égoïsme & de la haine se sont amoncelés. Suivez-le enfin dans toute sa vie ministérielle. Partout, à côté de la science politique & administrative, vous verrez les traces d'un génie profond; par-tout vous le verrez à la fois occupé de la prospérité publique & de la gloire de son Maître. Ministre fidèle, ami du peuple, Calonne étoit dévoré du double désir d'affurer la splendeur du Trône & le bonheur de la nation. Croyez-vous qu'il n'y fût pas pleinement parvenu, si les besoins de l'Etat n'eussent pas été immenses, & s'il eût pu appliquer entièrement à la fortune publique

les fonds consacrés au soutien de la dignité royale ?

Une grande révolution se préparoit dans le silence des siècles ; & dans la conception de Calonne, il sentit que l'époque de la renaissance d'un meilleur ordre de choses étoit enfin arrivée, & que le Monarque qui la hâtoit ne pourroit être dans une plus sûre attitude qu'appuyé du respect & de l'amour public. Alors il rendit à la nation la jouissance de ses antiques privilèges ; & ce bienfait, loin de lui mériter la reconnaissance des peuples, auroit attiré sur sa tête leur animadversion !... Non, la nation ne peut se rendre coupable d'une aussi grande ingratitude. Elle saura, une fois assemblée, que si ce ministre eût été prévaricateur, il se feroit bien gardé d'exposer sa conduite entière à l'examen scrupuleux d'une assemblée de ses notables convoqués par le plus ardent amour de la patrie.

François, pour vous rappeler à des sentimens de reconnaissance & surtout de justice, ne suffiroit-il pas des malheurs qui vous assiègent depuis que Calonne a vu le timon de l'Etat dérobé à sa vigilance & à sa cupidité ? Jetez les yeux sur les plaies profondes de l'Empire ; examinez ce qu'on a fait depuis lui, en substituant des conséquences absurdes aux sages plans qu'il avoit présentés, & auxquels, malgré la cabale & l'envie, la nation éclairée applaudit encore aujourd'hui.

Depuis cet instant malheureux, le pouvoir arbitraire succède au pouvoir limité. La magistrature est avilie, dépouillée, quand elle stipu-

de les droits du peuple, dont elle n'est, d'après son tardif, mais utile aveu, que le soutien intermédiaire; & l'administration n'est plus qu'une pépinière de contradictions qui portent toutes le caractère d'impéritie de celui qui les enfante.

On s'efforce de rappeler les Magistrats des Parlemens aux seules fonctions de juges, & on tient des lits de justice pour leur demander une sanction à de nouveaux impôts.

Quand se circonscrivant dans ces limites, ils avouent cette sanction insuffisante, on leur conteste la liberté du refus & le pouvoir d'opposition aux volontés arbitraires, illégales ou contradictoires du Souverain; on les exile.

On ne cesse de répéter que M. de Calonne a ruiné l'Etat par des emprunts; qu'un sage administrateur ne doit user que sobrement de cette trop funeste ressource: & à l'instant même on en ouvre un, tel qu'il n'y en eût jamais d'ouvert en France, que l'on fait monter à plus de 400 millions.

On dit à la magistrature que le roi ne veut, quand il l'appelle auprès du trône, que des suffrages libres; & lorsque sur cette promesse aussi sainte que juste, des sujets fideles pensent tout haut le secret de leurs consciences, on les jette dans les fers.

On dit que le Monarque ne veut régner que par des bienfaits; que les François sont des hommes libres: & le temple de la justice est investi par quatre mille archers, quand deux magistrats sans défense viennent s'y mettre à l'abri des

coups de l'autorité & du despotisme sous la
fauve-garde du Roi, premier sujet de la loi.

On promet à la nation des économies, & dans ce système on vend des maisons royales dont l'entretien est, dit-on, ruineux, & dont les démolitions ne rapportent presque rien; & l'on acquiert des palais, on reconstruit à grands frais des châteaux absolument inutiles.

On supprime des places & leurs appointemens; & on leur substitue des retraites & des pensions.

On réforme, dit-on, les chevaux du Roi; & l'on bâtit partout des écuries. On supprime des monumens nationaux où la jeune noblesse infortunée, grace à la sagesse de Louis XV, recevoit une honorable existence; & par économie on détruit, on hospitalise ces lieux sacrés où s'exerçoit constamment l'œuvre de bienfaisance & d'humanité.

On promet aux soldats françois appui, protection, récompenses; & le seul asyle où la valeur indigente repose, a été au moment d'être renversé.

On veut & on promet aux citoyens une justice prompte, dictée par les lumières de la raison & de la philosophie; & l'on ferme les tribunaux.

On trouve que les anciennes loix criminelles portent un caractère de barbarie dont il faut les dépouiller; & pendant un mois on prolonge par humanité le supplice des malheureux condamnés à la mort.

• On veut étouffer cette funeste chicane qui engloutit tant de fortunes ; & on l'alimente par une multitude de tribunaux subalternes dont les Membres ne subsisteront que par elle.

On veut rapprocher la justice des justiciables ; & dans certaines provinces on établit des Bailliages près des chefs-lieux où siègent les Parlemens.

On parle de paix, de concorde & d'harmonie, & l'on souffre la guerre dans l'Empire ; on sème les divisions dans les familles, & on porte partout le désordre & les alarmes en armant les citoyens contre les citoyens.

On rappelle dans toutes les circonstances à la noblesse du royaume les devoirs que son rang lui impose ; & on l'avilit dans ses plus illustres Membres.

On dit que la religion de nos peres , objet éternel du respect & de la vénération des Monarques françois , sera conservée dans toute sa pureté ; & des écrivains mercenaires sont salarés par un Pontife pour vilipender ses Ministres.

On veut rappeler en France des familles & des bras utiles expatriés par une loi injuste ; & on ne leur accorde que ce dont, sans la publication d'une loi nouvelle , ils jouissoient déjà.

On ne cesse de dire que les droits des Provinces, leurs privilèges, leurs capitulations seront conservés & exécutés dans toute leur étendue ; & les Citoyens qui réclament les effets de ces promesses captieuses , sont embaillés.

On veut s'entourer des lumières de la philosophie; & l'écrivain courageux qui ose porter aux pieds des Ministres le tribut énergique & vrai de ses travaux & de ses veilles, est plongé dans les cachots.

On fabrique des Arrêts du Conseil avec un style bien précieux & bien entortillé, pour annoncer à la Nation la convocation de ses Etats; & on ne connoit encore ni le lieu, ni la forme dans lesquels ils seront assemblés.

On dit que l'agiotage, monstre né de l'égoïsme pour détruire la fortune publique, en dévorant les fortunes privées, est digne de toute la haine du ministère; il publie fastueusement qu'il n'aura point de repos qu'il ne soit parvenu à l'étouffer, & que loin d'imiter la pernicieuse tolérance de M. de Calonne, il espère en effacer jusqu'à la trace: & d'un côté on a recours aux agioteurs pour en obtenir des fonds prêtés à usure; & de l'autre on leur sacrifie plus de 100,000 livres par jour pour monter des effets perdus. (*)

Loin de poursuivre ces agioteurs, on accueille-

(*) On contracte avec quelques-uns des agioteurs les plus connus une dette d'une douzaine de millions, sur lesquels il est bien prouvé que le roi ne touche pas même une moitié effective. Cependant on lui fait payer les intérêts de la totalité à 7 pour cent; il y a lieu de croire que les P., les B. donneroient sur cette opération quelques détails positifs, & que l'éloquent & infatigable adversaire de l'agiotage démêlera & dénoncera à la nation ce nouveau tissu d'iniquité.

le le projet ridicule & bizarre qu'ils proposent d'une nouvelle ville dans le bois de Boulogne sous le nom d'*Antoinette*. Pendant un mois le sévère administrateur enthousiasmé de ce beau projet, s'appesantit sur les détails qui y sont relatifs. Ni l'embarras des circonstances, ni le besoin d'économie ne peuvent empêcher qu'au centre de cette nouvelle ville, on élève un temple à la divinité qui devoit l'habiter; en sorte que, quoiqu'on ait dépensé 10 millions pour ajouter au nombre des consommateurs de la ville, pour être conséquent, on en appelle la moitié dans ce nouvel établissement.

Cependant les murmures des gens sensés se font entendre. Leurs justes représentations frappent LL. MM. qu'un pareil projet compromet beaucoup; & pour être conséquent, on envoie au Journal de Paris un article qui improuve la conduite des agioteurs; on retire la lettre qui les avoit autorisés à présenter cette ridicule opération, & on les menace des foudres de l'autorité, s'ils ne gardent pas le silence.

Par économie on supprime des offices; on imprime que la finance est prête, & que les titulaires peuvent se présenter pour obtenir leur remboursement: & lorsque sur la foi des traités ils obéissent à la loi, on leur apprend qu'il n'y a point d'argent au trésor royal; & pour leur en tenir lieu, on substitue aux espèces des papiers sans valeur & sans crédit.

Après avoir entendu les cris du commerce expirant sous les efforts de la fraude, Calonne veut lui opposer un frein; il veut, embrassant

à la fois tous les genres d'administration, de prospérité, d'utilité, augmenter les revenus du Roi sans établir d'impôts, prévenir l'étranger qui vient admirer les beaux monumens de la Capitale : & il consacre dix millions à la construction des entrées de Paris. Calonne effectue en un instant le vœu formé si longtemps par les Trudaine, les Voltaire, les Turgot, les Necker ; & si l'on ne pouvoit s'empêcher de lui reprocher le mauvais choix qu'il fit du moment, du moins on lui saura gré d'avoir tourné au profit de l'Etat une entreprise qui lui produisoit une somme de 100,000 livres en augmentation de revenus.

Avant cette construction, la Capitale offroit à ses approches l'image de la misère ; ses Entrées portoient partout l'empreinte du mauvais goût & de la haine des arts. Jamais on ne pouvoit s'imaginer qu'elle en fût le centre, quand au-lieu de portes dignes des beaux monumens que cette ville florissante renferme, on appercevoit de sales repaires, asyles ténébreux du fisc, où des colonies d'*Archers*, tout prêts à dépouiller les passans pour alimenter le luxe du Souverain, sembloient avoir des assassinats à commettre plutôt que des perceptions à faire.

Alors que ces repaires sont changés en édifices convenables & décens, & que tout peut être totalement terminé à la fin de l'année 1787 ; pour être conséquent, on suspend les travaux à la fin de Septembre. On lance un arrêt portant tous les caractères de l'inconséquence & de la

haine qui accompagne toutes les opérations ministérielles de son auteur , qui annonce que , quoique tout soit fait , quoique tout soit payé , on n'a pas voulu faire ce qu'on a fait... Quelques mois après un pareil Arrêt du conseil nommé des experts pour faire des plans plus simples , & on paye des hommes vils pour penser & pour être les instrumens de l'ignorance ou de la destruction ; tandis qu'en supposant que ces ouvrages vraiment dignes d'éloges l'eussent été du blâme , il paroïssoit naturel & juste de s'en rapporter sur l'opinion qu'on devoit en avoir , au tribunal académique.

Il ne suffisoit pas à une haine si clairement démontrée , de suspendre la construction des barrières ; il falloit y porter la hache : & à l'exemple d'Erostrate qui pour descendre dans la postérité , brûla le temple d'Ephèse , Brienne ordonna de sang froid la mutilation , la destruction de cinquante chef-d'œuvres de l'art élevés à grands frais. On aura peine à croire qu'au dix-huitième siècle on ait exercé de pareils actes de démençe & de barbarie sur des monumens qui , s'ils fussent devenus la proie de quelques hordes de sauvages ennemies , eussent sans doute été respectés.

Les petits hommes ne font rien de grand. Un ministre qui fait dépenser , enrichit le peuple ; celui qui arrête la circulation le réduit à la mendicité ; & dans les affaires où le gain est calculé d'avance , le grand intérêt est celui du tems. Quand on peut gagner 800,000 livres par mois , comment descendre aux ressources mesquines , aux petits grappillages dont Brienne fait usage aujourd'hui ?

Il n'est que trop prouvé que six mois de stagnation causent infiniment plus de maux que des années de famine & de calamité. La peste ne détruit qu'un canton; & cent fois plus funeste que tous ces fléaux à la fois, ce Ministre ruine toute la France. Le mal que pourroit oublier de faire sa haine vindicative, est soudain enfan-
té par son ignorance.

En refusant aux provinces la justice qu'elles réclament, en laissant à l'esprit de rébellion qui parcourt le royaume, le tems de se renforcer sous les coups de l'autorité, il prolonge cette funeste stagnation par l'interruption des payemens versés par les provinces dans le trésor royal, dans le tems même où la libre & constante circulation des tributs des citoyens devient plus que jamais nécessaire & indispensable.

Si l'on joint à tout cela l'altération des revenus du fisc, causée par la suspension des tribunaux, on fera aisément monter à des sommes considérables les pertes que le Gouvernement est obligé de supporter par l'impéritie d'un ministre dont toutes les opérations portent partout le même caractère.

Les nombreux habitans de Paris, resserrés, en tassés dans des rues étroites & infectes, demandoient à jouir d'un air plus pur. Calonne & Breteuil consacrent trente millions à ce bienfait; les quartiers de la ville sont élagués, aérés, embellis par leurs soins. Les ponts s'abaissent & sont désobstrués; de magnifiques quais s'élèvent sur les bords de la Seine, les maisons acquièrent une valeur répartie : & pendant que cer

utiles réformés s'opèrent, Brienne détruit les boulevards & déshonore les entrées.

Le plus ignorant sait qu'il faut dépenser pour détruire; & sa passion l'abuse au point de croire que le public rangera ces désastres dans l'ordre des économies.

Mais pourra t-on regarder comme une économie la rage destructive qu'il colore de ce nom, lorsqu'on se rappellera 1°. qu'il avoit été convenu entre le ministre & les fermiers-généraux, que du jour où la clôture seroit finie, ils donneroit, en augmentation du prix du bail, une somme annuelle de 1,200,000 livres.

2°. Que tous les ouvrages pouvoient être entièrement terminés au mois de Janvier.

3°. Et enfin que le prêtre *Mathan*, pour être conséquent à sa manière, les a fait suspendre au mois d'octobre.

Cette suspension a causé la perte des revenus d'une année, montant à la somme de 1,200,000 l.

Les intérêts suspendus, les pierres gelées, les réclamations des fournisseurs pourront occasionner au moins une perte de 600,000

L'intérêt des treize millions destinés à la dépense totale, monte à 650,000

La répartition d'une année que le Roi a manqué de toucher, cause une perte réelle de 900,000

La surhausse du prix des terrains qu'on acquiert, surhausse excitée par le discrédit & l'inconfiance com-

me par la crainte bien fondée de n'être pas payé, coûtera 500,000 l.

Calonne avoit acquis un boulevard à un prix modique; les avantages d'un magnifique isolement; le besoin de construire des guinguettes, de petites maisons exemptes de droits; l'accroissement de valeur de tous les terrains environnans, accroissement dû à un chemin public, commode, essentiel à la circulation générale; les vingtièmes; les lods & ventes; les droits de domaines de toutes ces ventes, &c. &c. auroient pu produire une somme de 800,000

La démolition & mutilation de tous les bâtimens destinés aux entrées, coûteront de 6 à 700,000

La fraude excitée par la remonte prochaine de toutes les barrières, les emmagasinemens faits dans toute la banlieue de la ville coûteront, d'après les connoissances acquises par les receveurs du fisc, pour une année 6,000,000

11,350,000

Voilà donc une somme énorme de onze millions trois cent cinquante mille livres engloutie pour détruire, déshonorer, mutiler des ouvrages pour l'entière perfection desquels M. de Calonne eût dépensé moins de dix millions.

Un administrateur ignorant comme il est facile de s'en convaincre par ce calcul, ruine par ses prétendues économies, tandis que le Ministre qui affiche la dépense, enrichit l'Etat par ses prétendues prodigalités. M. de Calonne donnoit par cette construction, aux étrangers, à ses contemporains & à la postérité, l'idée d'un grand Roi, en même tems qu'il plaçoit son argent à un intérêt usuraire; *Mathan*, en avilissant son maître, en offrant à l'univers un grand exemple de ce que peuvent l'inimitié & la haine, quand elles oppriment le cœur d'un prêtre vindicatif, engloutit des sommes énormes pour satisfaire le seul besoin de nuire.

Dira-t-il pour motiver sa conduite ce qu'il ne cesse de faire répéter par les mille & un échos qui lui sont dévoués, que ces constructions sont inutiles? mais l'église de la Magdelaine coûtera douze millions; celle de Sainte Genevieve dix-huit, &c. &c., & très certainement il est assez de temples dans la capitale, pour pouvoir se passer de ceux-ci qui ne rapportent aucun profit. Dira-t-il que les entrées de Paris ne doivent pas marquer? mais des sommes considérables ont été employées sans but & sans profit à embellir celles de la petite ville de Toulouse & de beaucoup d'autres villes du royaume.

Dira-t-il que des colonnes ne doivent pas être préférées aux auvents de bois qui abritoient les commis? mais on lui citeroit des édifices sans nombre, où elles sont très inutilement employées avec profusion.

Dira-t-il qu'il économise, en employant à mutiler

mutiler ces monumens , trente personnes à qui il assigne des honoraires pour remplir cette honorable fonction ? mais un seul avoit suffi pour les élever.

Nous persuadera-t-il enfin que des bâtimens aux combles & aux cheminées doivent être démolis par économie , & qu'il auroit fallu deux ans pour les achever ?

Il seroit difficile , si l'on prenoit la peine d'examiner ainsi toutes les opérations de ce ministre , de se contenir dans les bornes de la modération. Ce court tableau de ses ineonféquences , replacé sous les yeux du Monarque dont il trompe la religion , pourra du moins consolider l'opinion qui prévaut dans l'esprit du public.

Les traces du mal qu'il a fait , plus longues & plus ineffaçables que celles des guerres du Péloponèse , perpétueront à jamais le mépris qu'il inspire à la nation : les historiens , pour ne pas déshonorer leur ouvrage , attendront sa fin dernière ; & pour le réduire à sa juste valeur , ils déchireront le feuillet où son nom s'inscriroit à côté du récit des faits désastreux dont il a été la cause & l'instrument.

J'allois laisser reposer ma plume & mon indignation , quand des cris de désespoir ont retenti jusqu'à moi. J'apprends qu'après avoir annoncé tant de fois à la nation qu'elle n'avoit rien à redouter des brigandages de l'autorité , tu dépouilles les citoyens que tu avois écrasés de tes emprunts. Le préambule de cette loi inique que tu fais publier , est le comble de la folie & de la duplicité ; elle est le dernier

soupir de ton génie fiscal. On voit partout dans ce nouveau chef-d'œuvre, à côté de l'insuffisance & de la médiocrité, le mépris du droit des gens & des engagements... Tremble ! tu gouvernes à l'écart de la loi ; tu combles la mesure de tes injustices. Louis doit une grande justice à ses peuples, & un grand exemple à ses successeurs. (*)



T E S T A M E N T

du S. DESBRUGNIERES.

„ Aujourd'hui 6 juillet 1788, moi *Fiacre Pan-*
 „ *crace-Honoré-Desbrugnières*, Ecuyer, Con-
 „ seiller du Roi, Inspecteur de Police de la bonne
 „ ville de Paris, sain de corps & d'esprit, ai
 „ fait mon présent testament ainsi qu'il suit :

(*) Il est à remarquer que si M. de Brienné a bien mal géré les affaires du Roi, il a du moins eu l'art de bien faire les siennes ; & c'est encore en quoi il diffère de M. de Calonne. On sait que celui-ci à son arrivée à Londres, fut obligé de recourir à la bourse de ses amis ; & lui se retire du ministère avec une fortune immense, & après avoir amplement gratifié & pourvu toute sa famille. On fait monter à 5 ou 600,000 liv. de rentes la fortune qu'il a eu l'extrême délicatesse de se former pendant la détresse publique. Et voilà l'homme auquel on laissera les dignités qu'il déshonore, tandis que ses perfides intrigues ont réussi à arracher celles de son prédécesseur !

„ J'institue pour mon héritier & légataire
 „ universel, mon cher & digne confrere d'A**;
 „ sans que pour ce il soit tenu de renoncer aux
 „ aumônes du Gouvernement, & aux turpitudes
 „ lucratives que sa pauvreté lui a conseillées
 „ jusqu'à présent; & en cas de décès de ses hoirs
 „ mâles, je lui substitue Monsieur son frere,
 „ pour les grandes espérances qu'il a données
 „ en arrêtant le Cardinal de R***, le tout à
 „ la condition qu'ils draperont l'un & l'autre
 „ pendant six mois.

„ Je lègue à M. A***, futur conseiller d'Etat,
 „ une somme de *cinquante écus* une fois payée,
 „ & cent écus s'il parvient à être Lieutenant-
 „ civil du grand bailliage de Paris.

„ Je lègue à M. l'abbé *Maury*, trois paquets
 „ de plumes de corbeau, pour écrire mon orai-
 „ son funebre.

„ Je lègue à M. *Piépape de pied-plat*, conseil-
 „ ler d'Etat, ma collection d'Arrêts du con-
 „ seil, lesquels se trouveront dans ma garde-
 „ robe.

„ Je lègue à M. *Moreau*, historiographe de
 „ France, un *Traité écrit de ma main*, & dé-
 „ dié à M. l'archevêque de Sens, *sur l'usage lé-
 „ gitime des lettres de cachet*, avec l'historique
 „ de toutes celles que j'ai mises à exécution,
 „ formant douze volumes in-4^o; Je le charge
 „ de faire imprimer cet ouvrage, & lui en laisse
 „ le produit, quoiqu'il puisse absolument vivre
 „ avec les *vingt-deux mille livres* de pension
 „ mentionnées au compte rendu & les profits
 „ éventuels.

„ Je donne & lègue à M. B***, Lieutenant
 „ général de la Sénéchaussée de Lyon, le cor-
 „ don noir, que j'étois sur le point d'obtenir,
 „ pour lui prouver l'estime que je fais de sa
 „ correspondance secrète avec M. le garde des
 „ Sceaux, & de son heureux talent pour la
 „ persuasion.

„ Je lègue à messieurs les officiers du grand
 „ bailliage de Sens à chacun la somme de *fix*
 „ livres, pour ajouter aux *quatre cent cinquante*
 „ mille livres qu'ils ont déjà reçues aux termes
 „ de leur marché.

„ Je lègue à M. *Linguet* douze bouteilles de
 „ fiel pour mettre dans son encre, & douze mar-
 „ teaux de forgeron pour forger son style; je
 „ lui lègue de plus un coussin matelassé, qui
 „ pourra lui être utile de plus d'une manière.

„ Je lègue à M. l'abbé *Morellet* *vingt-quatre*
 „ *sols*, pour le prix de son dernier libelle con-
 „ tre les parlemens.

„ Je lègue au rédacteur du *Courier de l'Eu-*
 „ *rope*, tous les coups de bâton qui me seront
 „ dus au jour de mon décès.

„ Je lègue aux compilateurs du *Journal de*
 „ *Paris* mon article de nécrologie, fait par moi-
 „ même, lequel leur sera, nonobstant ce, payé
 „ par mes héritiers, ou par le Gouvernement.

„ Je lègue à M. B***, Intendant de Paris,
 „ une paire de bottes fortes, une selle & un
 „ fouet de Poste, pour se transporter avec plus
 „ de célérité partout où il y a quelque vilénie
 „ à faire, & quelque chose à gagner.

„ Je lègue à M. de *Maxirot*, maître des re-

„ quêtes, une culotte de peau pour voyager ; car
 „ il a usé la sienne sur la route de *Rouen* & de
 „ *Moulins*.

„ Je lègue à M. le maréchal de S*** ma can-
 „ ne à pomme d'ivoire ; car lorsqu'on va com-
 „ mander une armée de mouchards, c'est un
 „ bâton d'exempt de police dont on a besoin,
 „ & non un bâton de maréchal de France.

„ Je lègue à M. de S*** le fils, un paquet de
 „ billets doux que m'a écrits *Adeline* dans
 „ le tems même qu'il se ruinoit avec elle ,
 „ voulant néanmoins que ledit paquet ne lui
 „ soit remis, qu'autant qu'il aura la place de
 „ Procureur du roi dans le grand bailliage de
 „ Paris.

„ Je lègue au nommé B***, avocat, fils du com-
 „ missaire B***, qui l'a maudit & déshérité en
 „ mourant, six chemises, s'il obtient la place d'a-
 „ vocat du roi au grand bailliage : Je ne lui laisse
 „ rien pour manger ; car il dine tous les jours
 „ chez M. le Garde des Sceaux, depuis que ses
 „ confreres l'ont chassé à coup de pied dans le
 „ cul.

„ Je lègue à M. l'archevêque de *** quatre
 „ bouteilles d'eau de *Préval* (*) enveloppées
 „ dans ses discours au Roi.

„ Je lègue à M. de B** (fils du G**) un
 „ exemplaire du *Maupouana*, & un autre de
 „ *Struénzée*, par M. son pere, pour achever son
 „ éducation.

(*) Préervatif contre certaines maladies.

„ Je lègue à M. le Duc de N*** un exem-
 „ plaire tout neuf de ses petites fables & de ses
 „ petits vers qui l'ont conduit au Ministère où
 „ il se comporte si galamment.

„ Je lègue à M. de *Rivatol*, ce grand écrivain,
 „ les trente mille lots de *trois mille livres* de la
 „ loterie de *douze millions*, au profit des grêlés,
 „ bien entendu toutes fois que les porteurs des-
 „ dits billets gagnans n'auront porté que *cent*
 „ *livres* à ladite loterie.

„ Je lègue à M. *Bertrand de Molleville* In-
 „ tendant de Rennes, une rente de *trente-trois*
 „ *livres* sur les Etats de Bretagne.

„ Je lègue à madame de M*** un exemplaire
 „ de *Parapilla*, (conte obscène traduit de l'Ita-
 „ lien,) avec des figures en *taille-douce*.

„ Je lègue à Madame la duchesse de G***, un
 „ fifre en yvoire pour accompagner sa petite voix
 „ douce, quand elle chante les louanges de M.
 „ le principal ministre.

„ Je nomme pour mon exécuteur testamen-
 „ taire M. de L***, espérant qu'il voudra
 „ bien avoir pour moi la bonté qu'il a eue pour
 „ son ami Beaujón; bien fâché de ne pouvoir
 „ aussi le gratifier de quelques huit à *neuf cents*
 „ *mille livres*; mais je lui laisse ma boîte avec
 „ mon portrait garni de pierres fausses comme
 „ lui, que je le prie d'accepter pour l'amour de
 „ moi. „

*SENTIMENS de reconnoissance d'une mere, adressés
à l'ombre de Rousseau de Geneve.*

Parmi les hommages éclatans que les talens viennent rendre au grand Homme qui n'est plus, une voix simple & naïve ne pourroit-elle s'élever sans offenser sa mémoire ; & pour n'avoir pas reçu de la nature une portion de génie dont elle doue les Bienfaiteurs de l'humanité, faudroit-il fermer son cœur à la douce expression de la reconnoissance qu'ils nous ont inspirée ? Non , ce n'est pas de toi, ombre aimante de Rousseau, que je dois craindre ces rebuts orgueilleux ; l'hommage ingénu d'un enfant eût flatté ton ame pure & sensible. Tu ne dédaigneras point un foible tribut que je te dois à tant de titres, & que j'ai tant de plaisir à te présenter. C'est toi qui as éclairé mon esprit en échauffant mon cœur ; c'est toi qui m'as montré la voie presque effacée qui devoit me rapprocher de la nature ; ta main bienfaisante l'a semée de fleurs, & tu m'as conduite au devoir par la route des plaisirs.

Hélas ! je ne puis me rappeler sans douleur ces tems où une mere sembloit se dépouiller des sentimens les plus chers à son ame. Le charme qu'elle éprouvoit à serrer contre son sein le fruit de sa tendresse, ses yeux que la nature remplissoit de larmes pour l'avertir combien un cruel abandon seroit contraire à ses vœux, tout

lui défendoit vainement de laisser échapper de ses bras l'enfant à qui elle venoit de donner le jour. Quelle est donc cette puissance barbare qui nous fait agir contre nos intérêts les plus chers, nous fait étouffer les sentimens les plus tendres, pour suivre des exemples cruels dont nous n'avons à recueillir que des remords ? Est-il bien vrai qu'effrayée de quelques sujettions légères qu'il falloit s'imposer, une mere ait pu se résoudre à livrer ses enfans à d'avidés mercénaires, dont l'ame est déjà flétrie par le prix qu'elles mettent à des soins inappréciables ? Se peut-il qu'elle ne se soit jamais représenté le fruit de ses tendres amours, essuyant les duretés d'une femme sauvage, qui insensible à ses larmes, sourde à ses cris plaintifs, ne lui apporte des secours involontaires que lorsqu'elle est fatiguée de la longueur de ses gémissemens ; qui comptant pour rien les maux qui, sans ôter la vie, la rendent insupportable, ne se croit point responsable des infirmités dont le malheureux peut être assailli dans un âge plus avancé, lorsqu'éloigné de ses regards, elle aura oublié qu'il fût un jour nourri de sa propre substance ?

Pauvres enfans, que votre destinée étoit malheureuse avant que vous eussiez trouvé un Défenseur ! Mais la nature, en mere tendre, n'a pu souffrir plus longtems que tous ses bienfaits demeurassent inutiles ; elle a pris soin de former de ses dons les plus précieux un homme qui pût nous faire entendre ses reproches & ses ordres. Sa voix est enfin descendue dans nos cœurs ; elle nous a demandé grace pour l'innocent que

nous portons dans notre sein : la tendresse maternelle s'est éveillée à ses justes plaintes ; elle a ouvert ses trésors , & étonnée de ses richesses , elle a senti le besoin d'en jouir.

Donner l'existence est devenu trop peu pour une mere. Elle veut , en allaitant son enfant , lui donner cette premiere preuve que ses jours lui deviendront plus chers que les siens. Elle le prend dans ses bras , ses yeux ne s'attachent sur lui que pour ne le plus quitter ; elle se plait à interpréter ses desirs , en lui donnant ce que la nature lui a confié pour la conservation de ses jours.

Ses premiers besoins étant satisfaits , elle jette sur lui des regards encore plus touchans ; elle ne tremble plus de s'en voir séparée que par la Parque inhumaine ; car sans elle , qu'auroit-elle à redouter ? Quel œil plus vigilant & plus attentif que celui d'une mere ? Il semble , dans ces délicieux instans , que tous ses sens ne lui ont été donnés que pour veiller à son ouvrage.

Loin d'elle à jamais ces liens cruels qui enlèvent aux enfans le libre usage de leurs facultés naissantes , arrêtent toutes leurs fonctions , tous leurs developpemens , & dès leur entrée dans la vie , travaillent à détruire tous les avantages qui devoient la leur faire chérir.

Quel spectacle bien plus satisfaisant pour elle , de les voir se livrer à tous les mouvemens que leur prescrit la nature , de lire sur leur front une douce joie qui se répand sur tous ceux qui les observent ! Leurs mouvemens ont retrouvé ses grâces qu'ils avoient perdues. La gaieté est pein-

te sur leur visage. La franchise, mere de la liberté, brille danstous leurs traits. Leurs caresses, leur langage, tout annonce l'heureuse disposition de leurs organes. Quel plaisir de les voir occupés dans des jeux à montrer leur souplesse ! Il semble qu'ils vous disent : *Nous avons remporté une victoire ; c'est à Rousseau que nous consacrons nos plaisirs, ce sont des fêtes pour honorer sa mémoire.*

O tendre & généreux Libérateur de ce petit peuple, toi qui lui as ôté ses chaines, & de l'esclavage l'as fait passer à un heureux état de liberté, c'est avec lui que je viens t'offrir ce tribut de reconnoissance ; c'est par ses mains pures que je viens brûler de l'encens sur ta tombe & la couvrir de fleurs.

Si tout ce qui déforme la belle nature, tout ce qui étouffe les sentimens de pitié & de tendresse, est pros crit désormais par les races futures ; si les familles deviennent plus unies ; si les enfans aiment davantage ceux à qui ils doivent plus que le jour ; si les unions deviennent plus douces par le spectacle d'une mere entourée de ses enfans, c'est à toi que l'humanité doit tous ces bienfaits ;

S U R V O L T A I R E.

Quelque tems après la mort du Duc de Malborough, un de ses ennemis en disoit beaucoup de mal, & il prenoit à témoin milord Boling-

broke, l'un des chefs du parti opposé à Malborough. *C'étoit un si grand homme, dit Bolingbroke, que j'ai oublié ses défauts.*

La haine des Gens de Lettres est plus durable que celle des politiques: non que ceux-ci soient moins corrompus; mais ce n'est pas de la gloire qu'ils sont jaloux, c'est du crédit & de la puissance qui s'éteignent avec la vie.

On avoit quelquefois accusé M. de Voltaire d'être jaloux, & cette accusation s'est renouvelée depuis sa mort. L'envie étoit de tous les vices le plus opposé peut-être à son caractère; mais comme M. de Voltaire étoit non-seulement un homme de grand génie, mais encore un homme très aimable, il n'a guere eu pour ennemis que ceux qui ne l'ont point connu; ainsi il ne faut pas s'étonner qu'ils ayent été si maladroits dans leurs imputations.

On pourroit peut-être répondre à celle-ci, en appliquant à M. de Voltaire ce vers de Tancrède :

De qui dans l'univers put-il être jaloux ?

Mais je me bornerai à citer des faits dont j'ai été le témoin.

M. de Voltaire me parloit de l'énorme difficulté de faire de bons vers françois. *Il y a eu pourtant, ajouta-t-il, deux hommes du siècle dernier qui ont vaincu toutes ces difficultés. Notre siècle, lui dis-je, en a produit un troisième. Je vous entends, répondit-il, mais vous auriez dû compter encore M. de Saint Lambert & M. l'abbé de Lille.*

M. de Voltaire parloit quelquefois avec humeur du succès que, malgré la barbarie du style, certaines Tragédies modernes avoient obtenu. On a eu la simplicité ou la méchanceté d'en conclure qu'il étoit jaloux de ce succès; mais il en rioit encore plus souvent. Un jour, après quelques excellentes plaisanteries sur cet objet, il se recueillit un moment & ajouta :

La loi de l'univers est : malheur aux vaincus.

Spartacus.

Mon ami, voilà le véritable style de la tragédie, des idées grandes & vraies, exprimées avec simplicité, avec précision, avec noblesse; & on en trouve plus d'un exemple dans les Tragédies de M. Saurin.

J'étois seul avec lui lorsqu'il rendoit si noblement ce témoignage de son estime pour des talens contemporains; & ceux qui en étoient l'objet ne l'apprendront que lorsqu'il n'est plus, s'ils daignent parcourir ces lignes consacrées à la mémoire d'un grand homme, leur admirateur & leur ami.

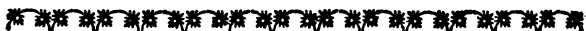
Voici une anecdote plus ancienne, & dont j'ai été également le témoin. Un savant Allemand lui proposoit de mettre sur son *Album* son nom & une devise. M. de Voltaire se défendit long-tems; enfin il prit l'*Album*, & y voyant le nom de M. d'Alembert, il écrivit au dessous, *Voltaire, hic fuit Dalemberti amicus*, il fut l'ami de d'Alembert.

M. de Voltaire, quoique passionné pour la Littérature, n'y attachoit pas cette importance

qui est une foiblesse dans un grand homme, mais qui dans les hommes médiocres, devient une source féconde de ridicules & de vices. Il regardoit la gloire d'être utile comme la première de toutes.

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

a-t-il dit, & ce vers étoit l'expression naïve & simple de ce qu'il sentoit. Il fut flatté sans doute lorsqu'un voyageur lui raconta qu'en rencontrant au pied du Mont Athos un vieux solitaire, & ce vieillard, apprenant que ce Voyageur étoit François, s'approcha de lui avec empressement & ne lui fit, que cette seule question : *Voltaire vit-il encore ?* Mais je l'ai vu pleurer en racontant à ses amis, qu'un jour pressé par une foule de peuple avide de le voir, il entendit demander à quelques pas de lui, quel étoit cet homme que l'on suivoit, qu'alors une voix sortit de la foule & s'écria, *C'est le Défenseur des Calas.*



DIALOGUE DES MORTS.

Le Cardinal de Richelieu, le Comte de Chatam.

CHATAM.

A peine admis parmi ces ombres, je me suis empressé de chercher votre Eminence : lorsque j'habitois la région supérieure, mes amis & mes ennemis s'accordoient tous à me dire que je vous ressemblois étonnamment par l'intrépidité du

caractere, la précision des connoissances & l'élevation fastueuse de l'ame : je suis , ou pour mieux dire , j'étois *William Pitt*, Comte de *Chatam*, Secrétaire d'Etat sous le feu Roi de la Grande-Bretagne, & sous son successeur actuellement régnant : nous avons été dominés vous & moi par la même passion de porter au plus haut période possible la grandeur de nos pays, & d'être les premiers hommes de notre siecle & de nos nations respectives ; cette passion a donné une vigueur égale à votre conduite & à la mienne.

R I C H É L I E U.

Ces rapports dans nos vues & notre caractere me rendent votre présence agréable ; on démêle en vous un mérite peu commun , une ame qui plane au dessus de ce troupeau de Grands & de Ministres qui passent sans cesse en revue sous mes yeux, sans que j'y fasse la moindre attention : tout ce que vous voudrez bien m'apprendre de relatif à vous, fixera mon attention.

C H A T A M.

J'avoue que le désir de me faire une haute réputation n'a point connu de bornes en moi, qu'il a constamment été la passion dominante de mon ame : vraisemblablement il naquit dans mon berceau, & faisoit partie de ma constitution : il n'est point de considérations que je ne lui aie sacrifiées : condamné dès l'enfance au supplice d'une goutte héréditaire, je m'accoutumai de bonne heure à la privation de tout plaisir réprouvé par la tempérance , à celle de toute jouissance vulgaire : avide dans mon printemps

des trésors réservés à l'automne, j'enrichis mon entendement, tendre encore, de la moisson précoce des connoissances humaines : bientôt je découvris en moi des facultés extraordinaires ; une élocution naturelle , qui pour se développer avec éclat , n'attendoit qu'un peu de culture : je me hâtai de la lui donner ; & le crédit de ma famille secondant mon ambition , j'obtins dans le Sénat une place où je ne tardai pas à me distinguer par ma véhémence éloquente.

RICHÉLIEU.

Si l'ambition est une foiblesse , elle est celle des âmes vraiment grandes. Quant à moi , j'eusse mieux aimé , comme *César* , être le premier dans un village , que le second dans Rome. J'ai été passionné à l'excès pour les actions d'éclat ; & chargé de l'administration de la plus puissante Monarchie de l'Europe , je me suis livré sans réserve à cette passion héroïque : j'avois deux objets à remplir , aggrandir la France , & faire trembler mes ennemis : pour y réussir , il me falloit des titres impossibles , une autorité sans bornes ; je me suis armé d'autorité & de titres.

CHATELAIN.

Je sais que vous avez été un politique conforme ; mais il me semble que vous vous êtes moins attaché à illustrer votre pays & vous-même qu'à fomenter la division dans l'intérieur de la France , la rébellion au dehors ; vous avez semé la discorde d'une extrémité du globe à l'autre ; & à tout prendre , vous étiez un *Machiavel* par excellence.

RICHELIEU.

J'avoue que je n'ai jamais été arrêté par le scrupule, lorsqu'il s'agissoit des intérêts de la France: je n'étois pas ministre à demi: cependant, au lit de la mort, lorsque je me suis examiné comme homme d'Etat, je n'ai rien trouvé dans ma conduite qui pût exciter en moi le plus léger repentir.... Mais par ce que vous m'avez dit en m'abordant, il paroît que vous avez été à la tête des Conseils de la Grande-Bretagne.

CHATAM.

Oui, je parvins enfin à ce poste glissant, objet de tous mes vœux; je fus m'y frayer un chemin en me jettant dans l'opposition au moment même où je pris place dans la Chambre: ma première attaque fut vive; je commençai par déclamer contre l'oligarchie, qui venoit d'ériger en système l'usage de la corruption: je me déchaînai contre les hommes à places, à pensions, contre les connexions avec les petits princes Allemands, les parlemens septennaux, l'usage de tenir sur pied des armées dans le sein du royaume; je blâmai hautement & avec force jusqu'aux dispositions pacifiques de la Cour; je démontrâi qu'elles ne tendoient qu'à énerver le courage de la nation; que notre honneur exigeoit que nous fissions la guerre à l'Espagne; mon éloquence désespéra le ministre: dont la politique étoit d'éviter une rupture, crainte que le mauvais succès n'accélérait sa chute; je haïssois personnellement ce ministre, parce qu'offensé de ma conduite

au

au parlement, il m'avoit ôté ma commission de cornette : inflexible comme Caton , on me vit unir contre lui , à l'avantage d'un maintien également aisé & imposant, l'éloquence de Démosthenes déclamant contre Philippe. Le tonnerre de mon organe étonnoit, entraînoit tout; enfin le ministre confondu abandonna les rênes; à cette époque une chaîne d'extravagances, de bévues, de revers, le tout secondé par quelques circonstances particulières, contribua à me faire remarquer : insensiblement on s'accoutuma à penser que mes avis pourroient être utiles; d'abord je les donnai comme tels, bientôt ils devinrent des décrets : alors la confiance marchant sur les pas du succès, j'eus la satisfaction de voir régner en Angleterre cette unanimité précieuse qui me mit en état d'entreprendre davantage : je ne doutai plus de rien, on me vit attaquer la France sur mer, sur terre, dans toutes ses possessions, tandis que je gouvernois mon pays à peu-près aussi lestement que vous traitiez Louis XIII.

R I C H E L I E U.

Je vois que vous étiez homme à vous conduire précisément comme je l'ai fait, si vous eussiez été à ma place : tout eût été perdu si je n'eusse pris & conservé le plus grand ascendant sur le Roi; dans le fond lui & moi, nous n'étions qu'un; je lui étois aussi nécessaire qu'il pouvoit me l'être; ses ennemis étoient les miens; il falloit qu'il m'armât de toute son autorité pour me mettre en état de la faire reconnoître aux Princes du sang, à la haute noblesse, aux

Parlemens, & de fouler aux pieds les chartres des Huguenots.

C H A T A M.

Le fait est que notre mission sur la terre avoit des objets, non-seulement différens, mais singulièrement incompatibles : vous étiez le champion du despotisme, moi, celui de la liberté ; vous aviez à soutenir les droits de la couronne, moi, ceux du genre-humain ; mon triomphe est d'avoir protégé la constitution contre les usurpations du Gouvernement ; ennemi des prérogatives arbitraires, ami des assemblées populaires, j'ai été le fléau de l'intolérance politique & religieuse, & c'est le peuple lui-même, qui, malgré la répugnance & du Souverain & de son Conseil, m'a élevé au premier poste de l'Etat.

R I C H E L I E U.

Et comment vous y êtes-vous maintenu ? Ne s'est-il point formé de parti contre vous ?

C H A T A M.

J'ai souvent résigné, mais jamais on ne m'a congédié : lorsque je m'aperçus que l'on négligeoit mes avis, & que je ne tenois plus les rênes que pour la forme, je les jetai à qui voulut les ramasser. J'avois la fierté de Richelieu, & je n'ai jamais pu souffrir la plus légère contradiction.

R I C H E L I E U.

Je vous entends ; nous avons eu la même élévation d'ame, la même soif de domination, mais les circonstances ne se ressemblant pas de même, vous avez essuyé des dégoûts que je n'ai point connus, & sûr de l'attachement de

mon maître, je n'ai jamais été dans le cas de céder ni d'abandonner la partie.

C H A T A M.

En cela votre sort a toujours excité mon envie ; quant à moi , avec toute ma fermeté , comme il falloit , autant qu'il étoit possible , unir le républicain au ministre , j'employois quelquefois la souplesse du jonc ; de la menace je passois à la prière , en sorte que mon caractère à cet égard pourroit ne pas paroître aussi décidé que le vôtre à des yeux superficiels ; mais comme vous l'avez remarqué , les circonstances étoient différentes , la conduite n'a pu être la même ; cela n'a pas empêché que je n'aye joui de toute mon importance jusqu'au dernier moment de ma vie : si j'eusse voulu faire la moindre démarche , un Duché & la jarretière étoient à mes ordres ; je pouvois encore ordonner la paix ou la guerre si le peuple eût entendu ma voix.

R I C H E L I E U.

C'est-à-dire , en deux mots , que si vous eussiez été citoyen d'Athènes dans ses beaux jours , l'ostacisme eût vraisemblablement été le prix de vos talens dangereux.

C H A T A M.

Vous vous trompez , j'étois populaire , mais non séditieux ; j'étois si peu suspect à mon Souverain , qu'à la conclusion de la paix il récompensa mes services d'un titre & d'une pension , que j'acceptai avec reconnoissance , ce qui acheva de lui prouver que je ne prétendois pas m'ériger en chef de faction.

R I C H E L I E U.

Cette action dut sans doute rassurer le Gouvernement contre les craintes que vous pouviez inspirer, mais vos partisans ne furent-ils pas inquiets à leur tour lorsqu'ils vous virent annobli & enrichi.

C H A T A M.

Nous sommes dans les lieux où il faut dire enfin la vérité : je ne vous dissimulerai pas que l'on m'a reproché quelque inconféquence dans ma conduite politique ; mais j'avois tant fait pour mon pays, je lui conservois encore un attachement si pur, qu'il crut devoir me traiter avec indulgence, & je ne me rappelle pas un moment de ma vie où il ait paru me retirer sa confiance ; il m'a regardé jusqu'à ma dernière heure comme étant le seul homme capable de le sauver. Hélas ! je l'ai laissé sur le bord d'un précipice ; la France, en contractant avec nos colonies quelques belles un traité d'alliance, avoit jeté l'irrésolution dans le conseil & dans le Sénat : frappé du danger dont je voyois ma patrie menacée, je quittai le lit de douleurs pour essayer dans la Chambre haute le pouvoir de mon éloquence ; je m'élevai avec tant de véhémence contre la pusillanimité de l'administration disposée à reconnoître l'indépendance des colonies, que je succombai à l'effort, & peu de temps après je fus débarrassé de mon existence charnelle ; depuis que j'habite ce séjour, une ombre angloise est arrivée, & m'a appris que mes concitoyens m'ont rendu des honneurs extraordinaires ; ils m'ont traité comme le pauvre Aristide, ils ont

payé mes dettes, ils ont attaché à mon nom une pension considérable, élevé à ma gloire un monument glorieux; il n'égale pas en somptuosité le mausolée de Richelieu, mais peut-être il sera aussi durable, & le nom de Chatam ne sera pas inconnu à la postérité: avouez que c'est une consolation dont vous connoissez la douceur?

R I C H E L I E U.

Je suis charmé que vous la partagiez avec moi: c'est une seconde existence incomparablement préférable à la première: nous avons travaillé pour jouir, actuellement nous jouissons.



S U R L E S V I S I T E S

de compliment.

„ Je reçus hier un billet de mariage, qui,
 „ suivant l'usage adopté, contenoit les noms,
 „ sans les qualités des personnes dont il faisoit
 „ mention. Il faut vous dire que je suis très-
 „ ponctuel; j'ai cru devoir ce matin faire ma
 „ visite. Mais le hasard veut que je connoisse
 „ quatre ou cinq personnes qui portent le nom
 „ du marié. J'ai cru que c'étoit celui qui lo-
 „ geoit le plus près de moi; j'y trouvois plus de
 „ vraisemblance, peut-être parce que j'y voyois
 „ moins de chemin à faire. J'ai trouvé mon
 „ homme, & en l'abordant, je l'ai complimenté
 „ sur le mariage de son fils. -- De mon fils, m'a-
 „ t-il répondu? Eh! Monsieur, je n'ai qu'une
 „ fille. -- Ce n'est donc pas de vous que j'ai

LES QUATRE SAISONS

De l'année sous le climat de Paris : poème d'un seul vers.

Se trouve gratis à Paris dans la porte-feuille d'un
Gentilhomme fantaffin.

P R E F A C E.

N'en déplaise à MM. Tompson & Saint-Lambert, dont je révere les talens, j'ose être persuadé qu'il n'y a jamais eu de véritable printems dans cette partie de l'Europe que nous habitons. Le charme de cette saison n'est connu que dans l'Asie mineure, dans l'Archipel, & sur les côtes de la Méditerranée. Les Grecs nous ont appris à chanter le Printems ; & la tempête humide & glaciale qui regne assiduellement sur nos têtes ; nous apprendra à nous en passer. Le rossignol ne chante point dans les environs de Paris, il gémit de froid & d'étonnement. Comment pourroit-il parler d'amour dans des nuits venteuses & gibouleuses qui détruisent presque toujours la majeure partie de nos fruits & de nos plaisirs printaniers ? L'Été n'est, sous cette zone tempérée, qu'une tempête de feu & de poussière. L'automne qu'on veut vanter, est aride ou orageuse, & permet à peine au peuple agriculteur de recueillir les moissons échappées au caprice destructeur du climat. A l'égard de l'hiver, c'est aux habitans de Paris à juger si mon poème dit la vérité,

Au reste, si mon ouvrage ne plaît pas à tout le monde, j'ose me flatter du moins qu'il aura le mérite de n'ennuyer personne.

CHANT PREMIER ET DERNIER.

De la pluie ou du vent, du vent ou de la pluie.

Un poëte, qui ne s'est fait connoître que sous le nom de *Rimaillet*, membre d'une société de gens de Lettres, a proposé d'ajouter un vers à ce poëme unique dans son espece, dont les anciens n'ont eu aucune idée; & qui peut faire époque dans notre littérature. --- Voici en quoi consiste ce changement que voudroit faire M. *Rimaillet*:

*Dans les quatre saisons à Paris l'on essuie
De la pluie & du vent, du vent & de la pluie.*

Un autre poëte, grand amateur de la précision, bien loin d'ajouter un vers à ce chef-d'œuvre singulier, a prétendu qu'il falloit retrancher la moitié de la ligne qui le compose, & que son sujet seroit alors exprimé avec une nouvelle énergie en cette sorte:

De la pluie & du vent.

L'homme de génie à qui nous devons ce poëme, a gardé le silence, un modeste anonyme, pendant que ses admirateurs & ses envieux s'efforçoient ou d'augmenter sa gloire, ou d'en ternir l'éclat: c'est même en vain que dans un *Journal accrédité*, selon l'usage du public au spectacle, on a demandé l'auteur.

 P R E S E N C E D' E S P R I T

d'une Dame âgée de 20 ans.

Il y a huit jours que trouvant le tems beau, j'en profitai pour aller à ma campagne. Arrivée au bas de la montagne, je descendis pour faire ce trajet à pied, & pour laisser reprendre haleine à mes chevaux. Je n'avois avec moi que deux femmes ; l'une est ma bonne, l'autre est ma seconde femme de chambre ; mais comme la première marche difficilement, je l'engageai à rester avec les autres domestiques. Je les laissai, & je pris ma course vers le haut de la montagne.

Pour faire ces petits & fréquens voyages, je suis toujours vêtue en homme. Me voilà donc au haut de cette montagne. Après l'avoir quittée on trouve une grande allée, au bout de laquelle est un petit bois taillis & quelques remises. En approchant de ce bois, un chien-loup, que j'avois avec moi, me quitte & entre dans le bord d'un fossé qu'il faut franchir pour entrer dans le taillis. Là... il s'arrête & paroît surpris... Il commence à grogner. & me regardant, il semble m'avertir qu'il y a du danger pour moi J'avançai deux pas... Quelle fut ma surprise de voir un homme couvert de haillons, un gros bâton à la main, & franchissant le fossé pour venir droit à moi... Sa figure étoit hâve, & il avoit une barbe énorme.

... Jeune homme, dit-il, que fais-tu là à me regarder? ... Je ne te regarde pas, mais j'attends mon chien. A l'instant il m'arrête par le bras, & sans aucun compliment, me demande ma bourse ou la vie. A cette manière douce d'entrer en conversation, je reculai, & pour cette fois j'eus peur tout de bon; mais en garçon bien né, je n'en fis rien paroître; je n'en regardai pas moins du coin de l'œil si mes gens ne venoient pas. Hélas! je ne vis rien, il fallut donc me résoudre à m'accommoder de ma rencontre.... N'êtes-vous pas aussi embarrassés que moi pour savoir comment un garçon de quinze ans, & un petit garçon bien délicat, & surtout très-efféminé va se tirer d'affaire? Je vais vous l'apprendre... J'ai été, comme toutes les demoiselles, élevée au couvent; à onze ans je remportai le prix de sagesse, & ce prix est un fort beau crucifix d'argent que je porte toujours sur moi. N'allez pas croire que je sois dévote; d'après ce que j'ai dit de moi, on ne doit pas le penser, mais j'ai beaucoup de foi, & cette foi m'a sauvée. Vous allez en juger. Ce misérable réitéra sa demande; je lui réponds que je ne donne jamais rien aux gens qui s'y prennent de la sorte, & j'ajoutai : je te conseille de te retirer; parce que mes gens qui ne sont pas éloignés vont t'apprendre à ne pas arrêter les passans sur le grand chemin.... J'eus tort.... Je m'aperçus qu'il mettoit une main dans sa poche & dès-lors je me crus perdue... Comme je lui vis un pistolet à la main : je lui dis... Arrête...

„ scélérat ! & apprends que je suis femme ; mais
 „ je te déclare en même tems que la mort n'a
 „ rien qui m'épouvante... Frappe... mais per-
 „ mets avant de mourir , que je dévoue mes der-
 „ nières instans à l'Etre suprême qui voit tout ,
 „ & entend tout ! „ Après cette courte prière
 „ je tire de ma poche le crucifix dont j'ai parlé.
 „ C'est devant cette image céleste, continuai-
 „ je, qu'il faut que tu m'arraches une vie dont
 „ à peine je commence à jouir... „ A ces mots
 „ le malheureux recule... me regarde... & pâlit.
 „ Encouragée à cette vue, je m'approche de lui,
 „ & lui présente mon cœur ; mais toujours garan-
 „ tie par mon défenseur, frappe donc, lui dis-
 „ je, homme vil & sans foi !... Mais c'est sur Dieu
 „ même qu'il faut que tes coups se portent avant
 „ de m'atteindre ; car il ne sortira pas de cette
 „ place.... J'attendois sa réponse les yeux fixés
 „ vers le ciel, & la tête tournée du côté opposé
 „ à celui d'où je croyois recevoir le coup ; mais
 „ quelle fut ma surprise de le voir tomber à
 „ mes genoux les mains jointes, & de m'enten-
 „ dre demander la vie par le même homme qui
 „ vouloit me l'ôter un moment auparavant. Re-
 „ leve-toi, lui dis-je en lui tendant une main trem-
 „ blante encoore du danger que j'avois couru ! ce
 „ n'est pas devant moi qu'il faut te prosterner....
 „ le voilà celui à qui tu dois toutes tes adora-
 „ tions..... Hélas ! le malheureux n'en avoit plus la
 „ force ... Ecrasé sous le poids de son forfait, il
 „ baissa la tête, & bientôt des larmes inondent son
 „ visage défiguré par le sentiment de son crime..

Il se tait, & tombe à terre. La pitié alors s'empare de moi ; je mêle mes pleurs aux siens, & me trouve forcée de le plaindre. Après un instant de silence je l'interroge ; .. il s'ouvre à moi, & je deviens sa protectrice.

Je ne vous rendrai pas tout ce qu'il m'a dit... je ne puis que vous apprendre qu'il étoit malheureux, & sans l'avoir mérité. Il est pere de cinq enfans, & il est bon pere... j'en suis fure... Il ne sera plus criminel, parce qu'il n'étoit pas fait pour l'être.

Je suis riche, jeune, & j'ai un cœur sensible : c'est vous dire qu'il doit me rester assez de tems pour lui faire tout le bien qui sera en mon pouvoir.

S'il n'eût été que pauvre, il m'auroit attendrie,
Il étoit malheureux je devins son amie.

La Comtesse de M. R.



PENSÉES DE MONTESQUIEU,

Extraites de ses manuscrits posthumes.

„ Rire pour rien & porter d'une maison dans l'autre une chose frivole, s'appelle science du monde, & l'on craindroit de perdre celle-là si l'on s'appliquoit à d'autres. „

„ Je me souviens que j'eus autrefois la curiosité de compter combien de fois j'entendrois faire une petite histoire qui ne méritoit certainement pas d'être dite ni retenue ; pendant trois

semaines qu'elle occupa le monde poli, je l'entendis faire 225 fois, dont je fus très content. „

„ J'avoue mon goût pour les anciens; cette antiquité m'enchanté, & je suis toujours prêt à dire avec Pline: *c'est à Athenes où vous allez respecter les Dieux.* „

„ L'ouvrage divin de ce siècle, *Télémaque*, dans lequel Homère semble respirer, est une preuve sans réplique de l'excellence de cet ancien poète. „

„ *Sophocle, Euripide & Eschyle* ont d'abord porté le genre d'invention au point que nous n'avons rien changé depuis aux règles qu'ils nous ont laissées, ce qu'ils n'ont pu faire sans une connoissance parfaite de la nature & des passions. „

„ Les observations sont l'histoire de la physique, & les systèmes en sont la fable. „

„ Une personne de ma connoissance disoit: *Je fais faire une assez sotte chose, c'est mon portrait.* „

„ J'ai été dans ma jeunesse assez heureux pour m'attacher à des femmes que j'ai cru qui m'aimoient: dès que j'ai cessé de le croire, je m'en suis détaché soudain. „

„ L'étude a été pour moi le souverain remède contre les dégoûts de la vie, n'ayant jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'ait dissipé. „

„ Dans le cours de ma vie je n'ai trouvé des gens communément méprisés, que ceux qui vivoient en mauvaise compagnie. „

„ Je suis presque aussi content avec des sots

qu'avec des gens d'esprit, & il y a peu d'hommes si ennuyeux qui ne m'aient amusé très souvent. Il n'y a rien de si amusant qu'un homme ridicule. „

„ Je ne hais pas de me divertir en moi-même des hommes que je vois, sauf à eux de me prendre à leur tour pour ce qu'ils veulent. „

„ J'ai eu d'abord pour la plupart des grands une crainte puérile; dès que j'ai eu fait connoissance, j'ai passé presque sans milieu jusqu'au mépris. „

„ J'ai assez aimé à dire aux femmes des fadeurs & à leur rendre des services qui coûtent si peu. „

„ J'ai eu naturellement de l'amour pour le bien & l'honneur de ma patrie, & peu pour ce qu'on appelle la gloire; j'ai toujours senti une joie secrète lorsqu'on a fait quelque réglemant qui allât au bien commun. „

„ Quand j'ai voyagé dans les pays étrangers je m'y suis attaché comme au mien propre, j'ai pris part à leur fortune, & j'aurois souhaité qu'ils fussent dans un état florissant. „

„ Je n'ai point été fâché de passer pour distrait, cela m'a fait hasarder bien des négligences qui m'auroient embarrassé. „

„ Rien ne m'amuse plus que de voir un conteur ennuyeux faire une histoire circonstanciée sans quartier; je ne suis pas attentif à l'histoire, mais à la maniere de la faire. „

„ Pour la plupart des gens j'aime mieux les approuver que les écouter. „

„ Quand je me fie à quelqu'un je le fais sans

réserve, mais je me fie à très peu de personnes.,,

„ Ce qui m'a toujours donné une mauvaise opinion de moi, c'est qu'il y a fort peu d'états dans la république, auxquels j'eusse été véritablement propre.,,

„ Quand à mon métier de président, j'ai le cœur très droit. Je comprenois assez les questions en elles-mêmes, mais quant à la procédure je n'y entendois rien, je m'y étois pourtant appliqué, mais ce qui m'en dégoûtoit le plus, c'est que je voyois à des bêtes ce même talent qui me fuyoit pour ainsi dire. ,,

„ Je n'ai jamais vu couler de larmes sans être attendri. ,,

„ Je pardonne aisément par la raison que je ne fais point haïr. Il me semble que la haine est douloureuse : lorsque quelqu'un a voulu se réconcilier avec moi, j'ai senti ma vanité flattée, & j'ai cessé de regarder comme ennemi un homme qui me rendoit le service de me donner bonne opinion de moi. ,,

„ Dans mes terres, avec mes vassaux, je n'ai jamais voulu que l'on m'aigrit sur le compte de quelqu'un, quand on m'a dit : *Si vous saviez les discours qui ont été tenus... Je ne veux pas les savoir*, ai-je répondu. Si ce qu'on vouloit me rapporter étoit faux, je ne voulois pas courir le risque de le croire ; si c'étoit vrai, je ne voulois pas prendre la peine de haïr un faquin. ,,

„ Quand j'ai été dans le monde je l'ai aimé comme si je ne pouvois souffrir la retraite ; quand j'ai été dans mes terres je n'ai plus songé au monde. ,, Je

„ Je suis, je crois, le seul homme qui ait fait des livres, ayant sans cesse peur de la réputation de bel esprit. Ceux qui m'ont connu, savent que dans les conversations je ne cherchois pas trop à le paroître, & que j'avois assez le talent de prendre la langue de ceux avec lesquels je vivois „

„ Pour mes amis, à la réserve d'un seul, je les ai tous conservés. „

„ J'ai eu pour principe de ne jamais faire faire par autrui ce que je pouvois faire moi-même ; c'est ce qui m'a porté à faire ma fortune par les moyens que j'avois dans mes mains, la modération & la frugalité, & non par des moyens étrangers toujours bas et injustes. „

„ Quand on s'est attendu que je brillerois dans une conversation, je ne l'ai jamais fait ; j'aimois mieux avoir un homme d'esprit pour m'appuyer, qu'un sot pour m'approuver. „

„ Il n'y a pas de gens que j'ai plus méprisés que les petits beaux esprits, & les grands qui sont sans probité. „

„ Ce qui m'a beaucoup nui, c'est que j'ai toujours trop méprisé ceux que je n'estimois pas. „

„ Louis XIV avoit l'ame plus grande que l'esprit ; Mad. de Maintenon abaissoit sans cesse cette ame pour la mettre à son point. „

„ Les gens qui ont peu d'affaires sont de très grands parleurs ; moins on pense, plus on parle ; ainsi les femmes parlent plus que les hommes ; à force d'oïiveté elles n'ont point à penser.

Une nation où les femmes donnent le ton, est une nation parleuse. „

„ Horace et Aristoté nous ont déjà parlé des vertus de leurs peres & des vices de leur temps, & les auteurs de siècle en siècle nous en ont parlé de même ; s'ils avoient dit vrai, les hommes seroient à présent des ours. Il me semble que ce qui fait raisonner ainsi les hommes, c'est que nous avons vû nos peres & nos maîtres qui nous corrigeoient ; ce n'est pas tout, les hommes ont si mauvaise opinion d'eux qu'ils ont cru que non seulement leur esprit & leur ame avoient dégénéré, mais aussi leurs corps, & qu'ils étoient devenus moins grands, & non seulement eux, mais les animaux. On trouve dans les histoires les hommes peints en beau, & on ne les trouve pas tels qu'on les voit. „

„ La dévotion est une croyance qu'on vaut mieux qu'un autre. „

„ Je souhaite avoir des manieres simples, recevoir des services le moins que je puis & en rendre le plus qu'il m'est possible. „

„ Les disproportions qui sont entre les hommes sont bien minces pour être si vains ; les uns ont la goutte, d'autres la pierre ; les uns meurent, d'autres vont mourir : ils ont une même ame pendant l'éternité, & elles ne sont différentes que pendant un quart d'heure, c'est à dire, pendant qu'elles sont jointes à un corps. „

„ La plupart des hommes sont plus capables de grandes actions que de bonnes. „

„ La vanité des gueux est aussi bien fondée que celle que je prendrois sur une aventure ar-

rivée aujourd'hui chez le cardinal de *Pollignac* où je dînois. Il a pris la main de l'aîné de la maison de Lorraine, du duc d'*Elbeuf*, & après dîner, quand le prince n'y a plus été, il me l'a donnée. Il me la donne à moi, c'est un acte de mépris, il l'a prise à un prince, c'est une marque d'estime. C'est pour cela que les princes sont si familiers avec leurs domestiques; ils croient que c'est une faveur, c'est mépris. „

„ Les vieillards qui ont étudié dans leur jeunesse n'ont besoin que de se ressouvenir & non d'apprendre, cela est bien heureux. „

„ La raison pour laquelle les fots réussissent toujours dans leurs entreprises, c'est que ne sachant pas & ne voyant pas quand ils sont impétueux, ils ne s'arrêtent jamais. „

„ J'ai ouï dire au cardinal *Impériali*: il n'y a point d'homme que la fortune ne vienne visiter une fois en la vie; mais lorsqu'elle ne le trouve pas prêt à la recevoir, elle entre par la porte & sort par la fenêtre. „

„ Dans la plupart des auteurs, je vois l'homme qui écrit, dans *Montagne* l'homme qui pense. „

„ Je n'aime pas les petits honneurs. On ne savoit pas auparavant ce que vous méritiez; mais ils vous fixent & décident au juste ce qui est fait pour vous. „

„ L'on aime mieux ses petits-enfans que ses fils; c'est que l'on fait à peu près au juste ce que l'on tire de ses fils, la fortune & le mérite qu'ils ont, mais l'on espere & l'on se flatte de ses petits fils. „

„ Trois choses incroyables parmi les choses incroyables : le pur mécanisme des bêtes , l'obéissance passive , l'infailibilité du pape. „

„ On n'appelle plus un grand ministre un sage dispensateur des revenus publics , mais celui qui a de l'industrie & de ce qu'on appelle des expédiens. „

„ Nous ne pouvons jamais avoir de règle dans nos finances , parceque nous savons toujours que nous ferons quelque chose , & jamais ce que nous ferons. „

„ Quand dans un royaume il y a plus d'avantage à faire sa cour qu'à faire son devoir , tout est perdu. „

„ Les ecclésiastiques sont intéressés à maintenir les peuples dans l'ignorance ; sans cela , comme l'évangile est simple , on leur diroit : nous savons tout cela comme vous. „

„ Les Anglois ; Si l'on me demande quel préjugé ils ont , en vérité je ne saurois dire lequel : ni la guerre , ni la naissance , ni les dignités , ni les hommes à bonnes fortunes , ni le délire de la faveur des ministres ; ils veulent que les hommes soient hommes ; ils n'exigent que deux choses , les richesses & le mérite. „

„ Les François ; ils sont agréables , se communiquent , sont variés , se livrent dans leurs discours : ils se promènent , marchent , courent & vont toujours jusqu'à ce qu'ils soient tombés. „

„ Les Anglois sont occupés , ils n'ont pas le temps d'être polis. „

„ Quand je vois un homme de mérite , je ne le décompose jamais ; un homme médiocre

qui a quelques bonnes qualités, je le décompose toujours. „

„ Quel siècle que le nôtre où il y a tant de critiques & si peu de lecteurs! „

„ Les Anglois, génies singuliers, n'imitent pas même les anciens qu'ils admirent; leurs pièces ressemblent bien moins à des productions régulières de la nature qu'à ces jeux dans lesquels elle a suivi des hasards heureux. „

„ D'abord les ouvrages donnent de la réputation à l'ouvrier, ensuite l'ouvrier aux ouvrages. M^{me} me fit entendre un jour qu'on me donneroit des pensions; je dis que n'ayant pas fait de bassesses, je n'avois pas besoin d'être comblé par des grâces. „

„ Les gens d'esprit sont gouvernés par des valets, & les fots par des gens d'esprit. „

„ Le peuple est honnête dans ses goûts sans l'être dans ses mœurs; nous voulons trouver des honnêtes gens, parceque nous voudrions qu'on le fût à notre égard. „

„ Une belle action est celle qui a de la bonté & qui demande de la force pour la faire. „

„ Le souper tue la moitié de Paris, le dîner l'autre. „

„ Je hais Versailles, parceque tout le monde y est petit. J'aime Paris, parceque tout le monde y est grand. „

„ J'ai toujours vu que pour réussir dans le monde, il falloit avoir l'air fou & être sage. „

„ Pour juger les hommes, il faut leur passer les préjugés de leur temps. „

„ Les princes ne devoient jamais faire d'a-

pologies; ils sont toujours forts quand ils décident, & foibles quand ils disputent. Il faut qu'ils fassent toujours des choses raisonnables, & qu'ils raisonnent fort peu. „

„ Il ne faut pas faire par les loix ce qu'on peut faire par les mœurs. „

„ Je suis amoureux de l'amitié. „

„ M^{me} parlant des beaux génies perdus dans le nombre des hommes, disoit : *Comme des marchands, ils sont morts sans déplier.* „

„ Contades bas courtisan, même à la mort, n'écrivit-il pas au Cardinal de *Richelieu*, qu'il étoit content de mourir pour ne pas voir la fin d'un Ministre comme lui? il étoit courtisan par la force de la nature, ou il croyoit en réchapper.

„ Le Prince doit avoir l'œil sur l'honnêteté publique, jamais sur les particuliers. „

„ A Paris on est étourdi par le monde, on ne connoît que les manieres; on n'a pas le tems de connoître les vices & les vertus. „

„ On auroit dû mettre l'oisiveté continuelle parmi les peines de l'enfer; il me semble au contraire qu'on l'a mise parmi les joies du paradis. „

„ Ce qui manque aux orateurs en profondeur, ils vous le donnent en longueur. „

„ J'aime les payfans, ils ne sont pas assez savans pour raisonner de travers. Il faut avoir beaucoup étudié pour savoir peu. „

„ La dévotion trouve pour faire une mauvaise action, des raisons qu'un simple honnête homme ne sauroit trouver. „

„ *Louis XIV* ni pacifique ni guerrier; il avoit

les formes de la justice, de la politique & de la dévotion & l'air d'un grand Roi: doux avec ses domestiques, libéral avec ses courtisans, avide avec ses peuples, inquiet avec ses ennemis, despotique dans sa famille, Roi dans sa cour, dur dans les conseils, enfant dans celui de la conscience, dupe de tout ce qui joue les princes, les ministres, les femmes et les dévots, toujours gouvernant & toujours gouverné, malheureux dans les choix, aimant les sots, souffrant les talens, craignant l'esprit, sérieux dans ses amours, & dans son dernier attachement faible à faire pitié; aucune force d'esprit dans les succès, de la fermeté dans les revers, du courage dans sa mort. Il aima la gloire & la religion, & on l'empêcha toute sa vie de connoître ni l'une ni l'autre. Il n'auroit eu aucun de ces défauts, s'il avoit été un peu mieux élevé ou s'il eût un peu plus d'esprit. „

„ Si un Persan ou un Indien venoit à Paris, il faudroit six mois pour lui faire comprendre ce que c'est qu'un Abbé commendataire qui bat le pavé de Paris. „

„ L'attente est une chaîne qui lie tous nos plaisirs. „

„ Je vais faire une assez sotte chose, c'est ma généalogie. „

„ Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise. „

„ *Ecclésiastiques*; flatteurs des princes, quand ils ne peuvent être leurs tyrans. „

„ Je disois à un homme: Fi donc! vous avez les sentimens aussi bas qu'un homme de qualité.

N^o est si doux qu'il me semble voir un ver qui
sile de la soie. „

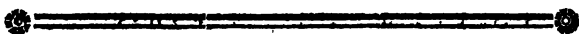
„ J'appelle la dévotion une maladie du corps
qui donne à l'ame une folie dont le caractère
est le plus immuable de tous. „

„ Les grands Seigneurs ont des plaisirs, le
peuple a de la joie. „

„ J'aime les maisons où je puis me tirer d'affaire
avec mon esprit de tous les jours. „

„ Dieu est comme ce Monarque qui a plu-
sieurs nations dans son empire, elles viennent
toutes lui porter un tribut & chacune lui parle
sa langue... Religions diverses... „

„ Aimer à lire, c'est faire un échange des
heures d'ennui que l'on doit avoir en sa vie,
contre des heures délicieuses. „



I D É E S

*sur quelques-uns des Poètes dramatiques françois
les plus célèbres.*

par M. Grimod de la Reyniere.

P. CORNEILLE.

Corneille eut la gloire unique & singulière de
créer son art, & d'en poser les limites.

Beaucoup l'ont imité, il n'a été surpassé de
personne.

Il n'a point trouvé de modèles, & il en ser-
vira jusques dans la dernière postérité.

La nature a fait en le créant un effort dont
reposera pendant plusieurs siècles.

Il dut à son seul génie & ses ouvrages & ses succès.

Il lui fallut inventer les pièces, former des acteurs, & créer un Public.

Il précéda le beau siècle de *Louis XIV*, qui n'eût peut être pas existé sans lui.

Il trouva dans *Richelieu* d'abord un appui, ensuite un rival. Mais le Ministre fut toujours contraint de rendre hommage à l'écrivain. Ses ouvrages enfantoient l'admiration, & sa personne commandoit l'estime.

Corneille vécut & mourut pauvre, parceque le génie qui crée des chef-d'œuvres ne fait pas solliciter des pensions. Il en eut cependant une sans la demander, & sans *Despréaux* il l'eût perdue par une intrigue de cour.

C'est peut-être aux tragédies de *Corneille* qu'on doit cette révolution qui régénéra les esprits; cette fermentation républicaine qui pensa changer la face de la France à la mort de *Louis XIII*.

Corneille avoit ce grand caractère qui n'accompagne pas toujours un grand talent, mais qui est le cachet imprimé par la nature à l'homme de génie.

Il dut aux Espagnols le sentiment de sa gloire; il ne dut qu'à lui même la création de ses chef-d'œuvres.

La postérité n'a point encore décidé entre *Cinna*, *Polieucte*, le *Cid*, *Rodogune* & les *Horaces*. Une seule de ces pièces eût fait la réputation d'un grand écrivain; toutes font seulement une partie de celle de *Corneille*.

Il créa dans *Nicomede* un genre dans lequel il n'a point eu d'imitateurs.

Il étoit réservé à cet homme de génie d'être le pere du Théâtre dans les deux genres; & de la même main dont il traça la *Mort de Pompée*, il écrivit le *Menteur*.

Le *Menteur* est la premiere piece de caractère que l'on ait vue en France, & la seule comédie antérieure à *Moliere*, qui ait mérité de rester en possession de l'estime publique.

Corneille fut quelquefois l'ami des Grands, mais jamais il n'en devint l'esclave. Il fut résister au Cardinal de *Richelieu* qui faisoit trembler l'Europe. L'autorité recula devant le génie.

Corneille est le seul écrivain qui ait obtenu sans réclamation le surnom de *Grand*, qui jusqu'alors n'avoit été déferé qu'aux Princes & aux héros.

Tout le public se levoit lorsque *Corneille*, chargé d'ans & de gloire, apparoissoit au théâtre, & le Grand *Condé* lui-même rendit hommage à l'auteur de *Cinna*.

Son colosse de gloire en imposa même à l'envie. Il fit taire la critique par de nouveaux chefs-d'œuvres; il terrassa la cabale par des succès jusqu'alors inodis.

Il fournit une longue carrière sans survivre à son talent, & dans ses derniers ouvrages on trouve fréquemment des étincelles de ce génie qui brûloit en quelque sorte les premiers.

Il fut modeste, simple & vrai; & s'il eut la conscience de son talent, on ne peut l'accuser n'avoir eu l'orgueil.

La ville de *Rouen* qui a donné naissance à tant de grands hommes, ne se souvient que d'avoir produit *Corneille*. Lui seul suffit à sa gloire, & ce trait nous semble terminer dignement son éloge.

R A C I N E.

Racine fut un des premiers ornemens du plus beau siècle de l'univers.

Fidèle adorateur des anciens, c'est à leur école qu'il apprit à subjuguier l'admiration des modernes.

Personne ne connut mieux que lui tous les sentiers du cœur humain. Ses replis impénétrables étoient un livre sans cesse ouvert à son génie; il manioit la plus douce des sensations de l'homme avec un art dont lui seul connoissoit tous les ressorts, & tous ceux qui depuis ont voulu l'imiter, n'ont fait qu'ajouter à sa supériorité désespérante.

Racine ne s'empare pas tout à coup de votre cœur, il s'y insinue peu à peu; mais une fois établi dedans, il y regne en Souverain.

On ignoroit avant lui ces douces émotions, étreintes délicieuses d'une sensibilité dont il se joue. On ne verfoit point des pleurs réels sur des malheurs imaginaires.

Il nous identifie en quelque sorte avec les héros qu'il a peints. Nous nous intéressons vivement à leur sort, ils deviennent nos parens, nos frères, nos amis, nous partageons tous les sentimens qu'ils éprouvent.

Racine peint avec une égale supériorité les fureurs de l'amour & les mouvemens de l'ambi-

tion; la tendresse paternelle et les tourmens de la jalousie; la magnanimité de l'héroïsme & la naïve candeur de l'enfance; toutes les passions sont du ressort de son génie, rien n'est étranger à son talent.

Ce n'est pas en lisant *Racine* qu'on s'apperçoit que notre langue est stérile & pauvre.

Rien n'égale l'harmonie de ses vers, si ce n'est la justesse de ses pensées.

Ce n'est ni par la multiplicité des événemens, ni par le fracas théâtral, ni par le nombre des personnages qu'il fait vous plaire & vous intéresser. L'action est l'ame des tragédies ordinaires, son génie peut s'en passer. Ce n'est jamais un intérêt de curiosité qui domine dans ses pieces; vous jouissez du présent sans songer à l'avenir; vous voudriez pouvoir fixer sur chaque scène le tems qui s'envole avec rapidité.

De toutes les tragédies qu'on voit au théâtre, *Bérénice* est peut-être celle où il y a le moins d'action; & qui osera prononcer que ce n'est pas une des plus intéressantes?

Malheur à celui qui n'est pas ému, ravi, transporté en lisant *Racine*; il n'a point d'ame, il n'en aura jamais.

Racine est peut-être le seul auteur dramatique qui gagne à la lecture, parce que le théâtre qui masque les défauts du stile, empêche aussi d'en raisonner les beautés.

Racine avoit une ame douce, aimante & sensible, & cependant son génie tourné dès l'enfance à l'épigramme, eut besoin d'efforts pour prendre une autre route. Tant il est vrai que

la méchanceté de la plume diffère essentiellement de celle du cœur, avec laquelle on affecte trop souvent de la confondre.

Un écrivain qui n'avoit pas besoin d'être singulier pour devenir célèbre, en osant mettre *Shakespeare* au-dessus de *Racine*, a prouvé que l'esprit seul ne suffit pas pour soutenir un paradoxe.

Shakespeare est l'ébauche de la nature, *Racine* est la perfection du génie.

Plaignons ceux qui ne goûtent point *Racine*, ce sont des barbares indignes du nom d'hommes de lettres.

Racine a assuré au théâtre françois une supériorité que toutes les nations reconnoissent, & qu'elles n'osent pas lui contester.

Ce que l'esprit humain peut concevoir de plus parfait, le génie de *Racine* l'a exécuté.

Le respect de *Racine* pour les anciens, prouve combien il étoit digne de le devenir lui-même.

Il y a plus de philosophie dans une tragédie de *Racine*, que dans tous les ouvrages de nos modernes réformateurs qui osent l'accuser d'en manquer.

Louis XIV fit preuve d'un grand jugement en ne cessant d'encourager *Racine*; il honoroit en lui le talent qui devoit le plus illustrer son regne.

Quelques vers de *Britannicus* furent une leçon pour le premier Monarque de l'Europe, & lui firent faire le sacrifice d'un de ses goûts les plus chers.

On ne fait ce qu'on doit le plus admirer en

cela, ou de la docilité du Souverain, ou du courage du poëte.

Racine, recherché, fêté, honoré par les premiers personnages de son siècle, préféroit la société de ses amis, à celle des Grands.

On sait qu'il refusa un festin chez le Grand *Condé* pour manger une carpe avec sa famille; & cette anecdote qui nous peint la bonté de son cœur, n'est pas indigne de figurer dans son histoire.

Despreaux apprenoit à *Racine* à faire difficilement des vers faciles; il fut constamment son admirateur et son ami, & lui prédit qu'*Athalie* qui n'eut point de succès à la Cour, étoit son meilleur ouvrage.

Corneille se brouilla avec *Racine* pour un vers de la Comédie des *Plaideurs*, & ce n'est pas le plus beau trait de sa vie.

Moliere, *la Fontaine* et *Despreaux* furent toujours les amis de *Racine*, ils polissoient ensemble leur talent, & perfectionnoient leurs ouvrages par leur mutuelle sévérité.

Racine cessa d'écrire pour le théâtre à trente-huit ans. Il y eut douze années d'intervalle entre *Phédre* & *Esther*; & lorsqu'on pense qu'il a pu dans cet espace de tems produire six chef d'œuvres, on ne peut que détester les envieux qui feroient d'amertume la carrière du génie.

C'est à Madame de *Maintenon* que nous devons *Esther* & *Athalie*, que *Racine* composa pour S. Cyr, & ce bienfait doit effacer tous ses torts aux yeux de la postérité.

Les préfaces de *Racine* sont des modèles de

file, de concision & de modestie; on regrette qu'il n'ait pas davantage écrit en prose, car la sienne est d'une netteté, d'une élégance que peu d'écrivains peuvent se flatter d'avoir égalées.

Racine mourut à cinquante-neuf ans d'un excès de sensibilité dont l'amour de l'humanité étoit la cause.

Il fut la gloire de son siècle & de sa nation, & à la honte de l'une & de l'autre on cherche le monument qui renferme ses cendres.

M O L I E R E.

Si l'on me demande quel étoit le plus grand prédicateur du dernier siècle, je répondrai sans hésiter que ce fut *Moliere*.

Les comédies de *Moliere* ont opéré plus de réformes, que les sermons de *Bourdaloue* n'ont fait de conversions.

La voix tonnante de l'orateur chrétien effrayoit les vicieux, sans déraciner les vices: le pinceau inimitable du poète comique forçoit le ridicule à se cacher pour se soustraire à la ressemblance de ses peintures.

Moliere né avec un génie observateur lisoit à découvert dans le cœur des hommes; rien n'échappoit à sa pénétration; aucun voile n'étoit assez épais pour dérober les ridicules ou les vices à la sagacité de son coup d'œil.

Le premier ouvrage de *Moliere* fut une comédie de caractère; & si cette pièce n'est pas un chef-d'œuvre, au moins surpassoit-elle de beaucoup toutes celles qui l'avoient précédée.

J'en excepte cependant le *Menteur* qui tient un rang distingué parmi les belles conceptions dramatiques.

Moliere avoit 38 ans lorsqu'il commença d'écrire; il est mort à 53, & l'on a peine à concevoir qu'un aussi petit nombre d'années ait pu suffire à tant de chef-d'œuvres.

Louis XIV qui aimoit les arts & qui connoissoit les hommes, devina que *Moliere* illustre- roit à jamais son regne. Il fut constamment son protecteur & son appui. Il le soutint contre les faux dévots, les précieuses ridicules, les mé- decins, & les fats présomptueux. Sans la fer- meté de *Louis XIV*, jamais le *Tartuffe* n'auroit paru sur la scène.

Le *Tartuffe* est sans contredit le plus sublime ouvrage qui soit sorti de la main des hommes. C'est l'œuvre la plus parfaite du génie; c'est ce que l'esprit humain a pu concevoir de plus beau sous tous les rapports.

Mes larmes coulent lorsque j'apprends que *Moliere* répondit à *Despréaux* qui le félicitoit sur le *Tartuffe*: „ Laissez moi faire, vous ver- „ rez un jour bien autre chose. „ Il mourut six ans après; & les occupations qu'il avoit comme directeur de troupe & comme comédien, l'empêcherent de tenir parole à son ami.

On croit qu'il vouloit parler de l'*Homme de cour*, sujet dont il s'occupoit à sa mort, mais dont on n'a pu retrouver aucun fragment parmi ses papiers.

Quelle perte pour l'art dramatique! & qui osera traiter un caractère que *Moliere* mettoit
lui

lui même au dessus du *Tartuffe* ? S'il étoit permis de faire un reproche à la mémoire de *Louis XIV*, ce seroit de n'avoir pas affranchi *Moliere* de soins qui, nécessaires à sa fortune, mettoient des entraves à son génie.

Moliere puisa chez les anciens quelques uns de ses ouvrages, & ce fut pour leur donner une nouvelle vie ; mais il n'emprunta à personne le *Misanthrope*, le *Tartuffe* & les *Femmes savantes*.

Moliere fut heureux par la gloire, & malheureux par la sensibilité. Il eut le sort de ceux qui naissent avec un cœur trop tendre ; il aima plus qu'il ne fut aimé, & l'amertume de la jalousie vint altérer ses succès, & précipiter la fin de ses jours.

Il trouva cependant dans l'amitié des consolations que lui refusoit un sentiment plus tendre. *Despréaux*, *Chapelle* & la *Fontaine* furent ceux de ses contemporains qu'il affectionna le plus, & qui par un juste retour contribuerent le plus à devancer pour lui le suffrage de la postérité.

Les courtisans craignoient *Moliere*, mais la faveur du monarque le sauva de leurs pièges. Ils furent souvent forcés d'applaudir à des portraits dont ils avoient fourni les modèles.

On a reproché à *Moliere* d'avoir négligé ses dénouemens, mais il nous seroit facile de prouver que tous naissent de ses pièces, & que celui du *Tartuffe* qu'on a tant affecté de blâmer est un des plus naturels & des plus beaux qui soient au théâtre.

Aucun écrivain n'a mieux observé que *Moliere* les convenances dramatiques ; aucun n'a

mieux approfondi les caractères qu'il a traités ; aucun n'a mieux suivi la marche des passions dans toutes les sinuosités du cœur de l'homme.

Moliere est traduit dans toutes les langues , & joué sur les théâtres de toutes les nations policées. Il a étendu presque universellement l'empire de notre littérature. C'est le poëte de tous les tems , de tous les âges , de tous les pays , & cette dernière gloire il ne la partage qu'avec le seul *La Fontaine*.

Moliere fut le fléau des méchans , & le pere des malheureux ; il étoit juste , sensible & bon , & jamais l'infortune ne réclama en vain ses secours.

Sous un extérieur sérieux & froid , *Moliere* cachoit une ame ardente , un esprit vif , & un cœur compatissant. On sait que son humanité fut la cause de sa mort , & ce dernier sacrifice fait par la vertu à l'amour de ses semblables met le dernier sceau à sa gloire. Il consacre pour toujours dans les annales de la bienfaisance , un nom qui remplit la première page de celles du génie.

R E G N A R D.

Ce n'est assurément pas comme moraliste que *Regnard* occupe la première place après *Moliere* dans la liste de nos écrivains dramatiques.

Nous ne chercherons point à lui disputer un rang que l'opinion publique semble avoir consacré , mais que le jugement des gens de lettres a restreint à beaucoup d'égards.

Regnard est plus gai que plaisant, plus plaisant que comique. Il est satisfait lorsqu'il a fait rire, & semble borner là toutes ses prétentions. Les droits de la muse comique sont cependant bien plus étendus, & l'art dramatique ne seroit point le premier des arts, s'il ne serroit qu'à égayer les hommes.

Regnard n'est vraiment moral que dans une de ses pieces, & cette piece lui fut contestée par *Dufresny*.

On devine sans peine que nous voulons parler ici du *Joueur*, ouvrage qui se place immédiatement après les chef-d'œuvres de *Molière*, & la *Metromanie*. Ce qui seroit croire que les prétentions de *Dufresny* étoient fondées, c'est que dans toute sa carrière dramatique, *Regnard* n'a pu s'élever à cette hauteur. Les autres pieces de *Regnard* sont une école dangereuse pour les mœurs, mais elles sont souvent sourires par leurs agrémens- le Philosophe le plus sévère.

Si *Regnard* avoit intitulé son *Légataire universel*, la *Punition du célibat*, ce seroit la piece la plus morale du théâtre. C'est aujourd'hui la plus dangereuse.

Les gens de lettres en voudront toujours à *Regnard* de n'avoir pas su tirer un meilleur parti de son *Démocrite*; c'est l'un de ses plus foibles ouvrages, & c'est celui qui paroïsoit devoir prêter le plus à la gaieté de ses pinceaux. Son génie semble l'avoir abandonné à la fin du premier acte. C'étoit cependant une idée bien heureuse d'avoir conduit *Démocrite* à la cour;

mais il s'est contenté de l'avoir trouvée, & n'en a fait aucun usage.

Le caractère du *Distrain* pouvoit fournir au plus quelques scènes agréables. En en faisant cinq actes, *Regnard* a manqué de goût. Cet ouvrage est froid au lieu d'être plaisant : il n'amuse ni n'intéresse.

Le Retour imprévu est un petit chef-d'œuvre de naturel & de vérité. C'est là que le génie de *Regnard* se retrouve tout entier. Il ne se plaît point dans la compagnie des honnêtes gens. On diroit qu'il n'est à son aise qu'avec les frippons.

Regnard a fait un grand tort à l'art dramatique en détournant la comédie du but moral, qui est aux yeux du philosophe son appanage le plus beau. Il a cru devoir suivre une autre route que l'auteur du *Tartuffe*, en cherchant à plaire par d'autres ressorts. Il a senti que le voisinage de ce grand homme étoit trop dangereux pour lui.

Malgré la sévérité de ce jugement dicté par des considérations plus morales que littéraires, *Regnard* n'en restera pas moins un auteur infiniment agréable, mais dont il faut jouir avec précaution. En lui pardonnant le choix de ses sujets, on doit s'empreser de rendre justice à la manière dont il les a traités. Son style est naturel & simple, son dialogue vif & coupé, ses plaisanteries, si elles ne sont pas toujours du meilleur ton, naissent constamment du sujet & excitent le rire sans allarmer la pudeur.

Les pièces de *Regnard* offrent une entente du théâtre, qui devient de jour en jour plus rare.

Ses scènes sont liées , ses entrées motivées, ses personnages épisodiques sont attachés à l'action d'une manière adroite & souvent inimitable.

C'est ainsi qu'après avoir tiré du caractère du *Joueur* tout le ridicule qu'il pouvoit lui fournir sans en être avili, il tire de personnages rejetés sur le second plan de l'ouvrage , & qui au premier coup d'œil ne paroissent créés que par la gâté, les conséquences d'une morale profonde & sublime , & les suites funestes de la passion qu'il avoit à peindre.

L'homme du monde ne voit dans le rôle de *Tout-à-bas*, par exemple, qu'une scène plaisante & détachée; l'homme de lettres y admire un trait de génie qui lui découvre que tôt ou tard un joueur adroit devient un frippon habile.

La vie de *Regnard* offre un roman très extraordinaire & presque incroyable. Les dangers qu'il courut dans ses nombreux voyages, les aventures singulières qui lui sont arrivées, les événemens bizarres qui naissoient sous ses pas, forment une lecture très amusante, & donnent matière à beaucoup de réflexions.

Regnard avoit une facilité singulière pour écrire, au milieu d'une vie dissipée & qui n'atteignit pas son douzième lustre. Il a enrichi notre théâtre d'un grand nombre d'ouvrages qu'on y revoit avec plaisir, parceque le naturel & la gâté plairont toujours à la multitude & délasseront agréablement l'homme occupé de ses travaux.

Les pièces de *Regnard* sont une école dangereuse pour nos jeunes écrivains dramatiques.

Ce n'est point là que nous leur conseillons d'étudier leur art , ils n'y trouveroient rien de ce qui s'apprend par l'étude & la réflexion.

Les scènes les plus heureuses de *Regnard* font moins l'effet de ses combinaisons dramatiques , que les fruits d'une imagination richement organisée. Ce sont des bonnes fortunes qu'il n'appartient pas à tout le monde d'avoir , & qu'il est plus facile d'admirer que de rencontrer.

Regnard ainsi que nos meilleurs poètes comiques n'a point été de l'académie françoise ; & c'est une singularité digne de remarque que l'entrée de ce sénat littéraire ait été constamment refusée aux écrivains qui , dans la peinture des mœurs & des ridicules , c'est à dire dans la partie la plus difficile du plus beau des arts , ont le plus illustré le théâtre de la nation.

C R E B I L L O N.

Crebillon s'est ouvert une route nouvelle dans la carrière des arts par la seule impulsion de son génie.

Il n'eut d'autres guides que son ame ; & cette ame libre , énergique & brûlante s'empare de votre sensibilité par la voie de la terreur.

La terreur est l'un des plus grands ressorts de la tragédie , & celui qui donne l'impulsion la plus forte aux caractères des personnages & à l'attention des spectateurs.

Crebillon néglige presque toutes les beautés conventionnelles ; il ne cherche point à gagner l'esprit pour arriver au cœur , il commande la pitié plutôt qu'il ne la sollicite.

Corneille & Racine s'étoient emparés du cœur humain par l'admiration & l'intérêt; *Crebillon* y pénètre à force ouverte, & l'on n'est pas maître de lui en refuser l'entrée.

Atrée & Thyeste est la piece la plus terrible qui soit au théâtre, elle fait frissonner d'horreur; mais qui osera décider que cette horreur n'est point un plaisir?

Si c'est une jouissance pour le spectateur de participer à de grandes infortunes, plus elles sont terribles, plus elles ont droit de l'intéresser, parce que redescendant ensuite en lui-même il jouit par comparaison du prix de sa propre tranquillité.

On rapporte donc des pieces de *Crebillon* un sentiment plutôt doux que pénible; on lui fait gré d'avoir occupé notre sensibilité factice au profit de notre bonheur réel.

Rhadamiste, malgré sa double exposition, est l'un des plus beaux ouvrages qui honorent la scene françoise. Les passions y sont peintes avec une énergie, une profondeur, une vérité qui rend la fable de cette tragédie attachante au suprême degré. Tous les rôles en sont tracés par la main d'un grand maître. Ceux de *Zénobie*, de *Pharasmane* & de *Rhadamiste* sont dignes de *Corneille*; & *Racine* n'eût point dédaigné celui d'*Arsame*, si tendre, si touchant, & qui contraste si heureusement avec son frere. Un homme de génie pouvoit seul fonder ces caracteres, mêler leurs nuances sans affoiblir la vérité, sans nuire à l'intérêt; & cet ouvrage seul

eût suffi pour faire monter *Crebillon* au rang de nos premiers écrivains dramatiques.

Aucune pièce n'offre une intrigue aussi simple que *Rhadamiste*, & peu sont aussi intéressantes. Tant il est vrai que c'est moins de la multiplicité des ressorts que de leur choix que naît le grand art de fixer l'attention des hommes en occupant leur sensibilité.

Crebillon s'est écarté dans son *Eleâtre* de cette simplicité noble & touchante. Cette pièce, qui cependant produit toujours un grand effet lorsqu'elle est bien représentée, est gâtée par la double reconnoissance, par la complication des événemens, & surtout par l'amour d'*Eleâtre* pour le fils du meurtrier d'*Agamemnon*. On ne croyoit point alors qu'il fût permis de risquer au théâtre une tragédie sans amour; & le peu de succès d'*Athalie* dans sa nouveauté, en consacrant cette erreur, fit dénaturer plus d'un bel ouvrage.

Crebillon a prouvé par son *Pirrhus* qu'il connoissoit plus d'une route pour captiver nos suffrages. Cette pièce est toute entière dans le genre admiratif; les sentimens en sont nobles, grands, bien exprimés. Elle rappelle le *Nicomède* de *P. Corneille*, & c'est beaucoup de rappeler un tel chef-d'œuvre sans en être éclipsé.

Nous ne parlerons point du *Catiline* de *Crebillon*, qui fut effacé par la *Rome sauvée* d'un autre grand écrivain. On trouve cependant encore dans cet ouvrage, fruit de la vieillesse de l'auteur, des morceaux dignes du peintre de *Rhadamiste*.

On a reproché à *Crebillon* un style dur, que quelques uns ont même osé nommer barbare. Il nous semble que ce reproche a beaucoup été exagéré, & l'on en sera convaincu si l'on veut nous permettre quelques réflexions.

Tout style est relatif à l'ouvrage où on l'emploie. Il est à la pensée ce que le coloris est au tableau; or fit-on jamais un crime à *Rembrandt* de ne s'être pas servi des teintes de l'*Albane*?

Crebillon traitoit le genre terrible; pourquoi ne lui auroit-il pas été permis de jeter quelque rudesse dans ses expressions? Il nous semble qu'il mériterait des reproches mieux fondés s'il s'étoit servi de pinceaux plus foibles; son vers est toujours énergique, mais il n'est jamais dur, & les gens de lettres savent combien l'un differe de l'autre.

Sachons donc gré au contraire à l'auteur d'*Azée* d'avoir ramené la tragédie à cette belle simplicité qui fait le charme des ouvrages de *Sophocle* & d'*Euripide*; d'avoir peint de grands personnages agités de grands intérêts; d'avoir fait ressortir du seul choc des passions la vérité de ses tableaux; enfin de s'être écarté de toute manière, de toute affectation, & de n'avoir jamais employé que des couleurs vraies & expressives.

Le caractère moral de *Crebillon* ajoute encore à l'estime qu'inspirent ses ouvrages. Ennemi de toute intrigue, de toute dissimulation, incapable de bassesse & de jalousie, il ne vit que des amis dans ses rivaux, & leurs succès furent pour lui des jouissances. Les graces de la cour vinrent le chercher; car jamais il n'eût couru au devant

d'elles ; & *Louis XV* qui se connoissoit en mérite, l'honora toujours d'une bienveillance particulière.

Crebillon eut un fils qui dans un genre bien différent du sien fut ajouter à la célébrité d'un nom qui sera longtems cher aux beaux arts. On lui doit des romans écrits avec beaucoup d'esprit & de finesse, & qui renferment une peinture aussi vraie que piquante de nos mœurs, de nos ridicules & de nos vices.

Crebillon mourut en 1762. Les comédiens lui firent faire un service remarquable par sa pompe, par la multitude de gens de lettres qui y assista, & par la douleur qui suivit au tombeau les restes inanimés de l'*Eschyle* de la France.

P I R O N.

Piron a beaucoup écrit, & l'on peut dire qu'il n'a fait qu'un seul ouvrage. Le public a oublié *Calisthenes*, les *Fils ingrats*, cette foule de piéces foraines, où l'on trouve cependant de l'esprit & de la gaieté ; il ne se ressouvient que de la *Métromante*.

La *Métromanie* nous semble être la chaîne qui unit le beau siècle de *Louis XIV* avec le nôtre.

C'est un modele de style, d'imagination, de verve & de conduite. Aucun vers qui ne tende à l'action ; aucune situation qui ne soit vraiment comique ; aucun personnage qui ne soit soutenu ; aucun caractère qui ne soit défini avec vérité. *Moliere* eût donné trois de ses meilleures piéces (le *Tartuffe* & le *Misanthrope* exceptés) pour avoir fait la *Métromanie*.

Cette piece est vraiment la comédie des gens de lettres. C'est à eux qu'elle doit plaire principalement, & peut-être n'appartient-il qu'à eux seuls d'en sentir toutes les beautés.

Quand on se rappelle que la *Métromanie* fut refusée par les comédiens, il faut gémir sur la triste condition des écrivains dramatiques.

Ce fut Mlle *Quinault*, dont le goût sûr & le tact fin devinoient les bons ouvrages, qui força ses camarades à recevoir celui-ci. Elle y joua d'original le rôle de *Lisette*; & ce rôle dont elle a donné la tradition, a fixé sur cette actrice célèbre l'opinion des véritables juges de l'art du théâtre.

Son frere *Dufresne* jouoit *Damis*; *Sarrazin Baliveau*, *Duchemin Franc-Aleu*, *Armand Mondor*, & Mlle *Gauffin Lucile*. Qu'on juge par là comment cette piece fut rendue, & quel plaisir dûrent avoir les amateurs qui la virent dans sa nouveauté!

Un homme de beaucoup d'esprit a pu faire le *Méchant*, le *Glorieux*, le *Philosophe marié*; un homme de génie seul pouvoit enfanter la *Métromanie*.

Cette piece suppose plus de connoissance du théâtre que tous les ouvrages de nos meilleurs écrivains dramatiques du siècle.

Elle pétille d'esprit, & cet esprit n'est jamais déplacé, n'arrête jamais la marche de l'ouvrage, n'embarrasse jamais le cours des événemens. Il n'y a que sept personnages, & chacun porte un caractère original, un caractère dont les nuances sont prononcées très vigoureusement, &

qui s'établit de lui même par le développement de l'action.

Celui du poëte est noble , généreux , plein d'enthousiasme & fierement dessiné. Il n'est personne qui ne voulût être lui, au prix même de l'exhérédation dont il est la victime. On voit par ce rôle quelle haute idée *Piron* avoit du véritable homme de lettres , & il faut convenir que si cette idée n'est point exagérée, il en est peu à qui un pareil type puisse convenir en tous points.

L'oncle *Esprit de bourgeoisie*

De tout tems gendarmé contre la poésie,
est un homme de bon sens , & peut-être le seul être parfaitement raisonnable qui soit dans la piece. Il prévoit les malheurs où l'amour immodéré de lettres entraînera son neveu ; & le double tableau qu'il en fait au troisieme & au cinquieme acte , est vraiment tracé de main de maître.

On trouve à chaque instant dans le rôle du *Financier* des traits précieux par leur ingénuité piquante & leur ridicule frappant. C'est un excellent homme aimant de bonne foi & sans orgueil la littérature , & voulant comme tous les gens riches que chacun suive ses goûts , & serve à ses plaisirs. Son originalité est d'un excellent comique & jette une grande gaîté dans l'ouvrage : il est presque-toujours en situation ; & quoiqu'aussi métromane que le poëte , l'auteur a tracé entr'eux la ligne de démarcation qui sépare le ridicule du véritable enthousiasme. L'art avec lequel il les nuance continuellement est ad-

mirable, & doit faire à jamais le désespoir de nos jeunes écrivains dramatiques.

Dorante est vraiment l'amoureux, le jeune homme tel qu'il nous est donné par *Horace* & par *Despreaux*, vif, emporté, inconsidéré, jaloux, étourdi. Il a tout ce qu'il faut pour plaire aux femmes, & l'on n'est point étonné qu'il obtienne la préférence sur son rival. En amour ce n'est jamais l'esprit qui détermine le choix des belles.

La *soubrette* qui paroît être la cheville ouvrière de la pièce, & qui cependant profite plutôt des événemens qu'elle ne les fait naître, est taillée dans le genre des valets de l'ancienne comédie; mais elle conserve toute la grace & la finesse d'une femme aimable. Ce rôle qui demande à être joué comme l'auteur l'a conçu, donne ordinairement la mesure du talent de l'actrice qui le remplit. Il est extrêmement difficile, toujours en action, sans cesse aux aguets, & conduisant le fil de l'intrigue à travers tous les incidens qui semblent à chaque instant devoir le rompre.

Quand on voudra porter le caractère de l'Indolente sur le théâtre, c'est dans l'*Amoureuse* de la *Métromanie* qu'il en faudra chercher les traits principaux; ce petit rôle m'a toujours paru un chef-d'œuvre de grace & de naturel. De l'opposition mise entre le penchant & le caractère il naît des détails très piquans & qui développent d'une manière heureuse une première passion dans le cœur d'une jeune personne qui aime presque sans s'en douter.

Enfin il n'est pas jusqu'au valet qui n'a que :

en 4 scènes, qui ne plaise par son originalité, son ton lesté & les méprises plaisantes que l'amour de son maître pour une inconnue lui fait faire à chaque instant.

j'ai analysé sans m'en appercevoir la *Métromanie*. Il faudroit la copier toute entière si l'on vouloit en faire connoître toutes les beautés. Mais quel est l'homme aimant les lettres qui n'a pas empreint dans sa mémoire tous les vers de cet admirable ouvrage?

Aucune comédie, sans en excepter les meilleures de *Moliere*, n'est mieux écrite dans le style du théâtre que la *Métromanie*. Le dialogue en est coupé de la manière la plus heureuse, presque tous les vers en sont saillans, & cependant l'esprit ne cherche nulle part à s'y montrer. On conviendra sans peine que c'est là le comble de l'art.

Une anecdote du tems (la féminisation de *Desforges-Maillard*) & une situation de l'*Impromptu de Campagne* ont convenu à *Piron* : il s'en est emparé, & il a bien fait. Le parti qu'il en a tiré dans sa pièce, prouve que voler ainsi, c'est créer véritablement.

Piron a fait une tragédie de *Gustava-Vasa* qui reparoit quelquefois au théâtre où elle se soutient à la faveur de quelques belles situations & de deux caractères dessinés avec grandeur. Mais cette pièce est écrite du style le plus barbare. Il est impossible à un homme qui a l'oreille un peu poétique, d'en lire plus d'un acte de suite & c'est une chose des plus surprenantes, que la même plume ait écrit *Gustave* & la *Métromanie*.

Comme nous ne voulons considérer ici *Piron* que comme écrivain dramatique , nous ne parlerons ni de ses contes , ni de ses épigrammes. Ces ouvrages portent son cachet & sont pleins d'esprit. Il y a dans le dernier volume de ses œuvres (édition de *M. Rigoley de Juvigny*) un conte en prose intitulé, la *Malle-Bosse*, qui nous a toujours singulièrement plu , & dont nous recommandons la lecture aux amateurs.

M. de Voltaire qui étoit jaloux de tous les genres de gloire, n'a jamais pardonné à *Piron* d'avoir fait la *Métromanie*. L'inimitié de ces deux grands écrivains est célèbre. *Piron* se tira de cette guerre avec sa gaîté ordinaire. *M. de Voltaire* y mit de l'humeur, y répandit du fiel, y sema de l'amertume; ce n'étoit pas le moyen de mettre les rieurs de son côté.

Piron, comme la plupart de nos bons auteurs comiques, n'a point été de l'académie françoise. Il s'en est vengé par de bonnes épigrammes: il ne faut cependant point donner tout le tort à l'académie. Elle l'avoit nommé; le Roi ne voulut jamais confirmer l'élection. Le théâtin *Boyer*, Evêque de *Mirepoix*, qui ayant la feuille des bénéfices jouissoit d'un grand crédit, se mit à la tête de la cabale qui fit exclure de la premiere compagnie littéraire de France le meilleur écrivain dramatique du siècle. On fait qu'il porta au Monarque la trop fameuse Ode de *Piron*, ouvrage de sa jeunesse, ce que plus d'un motif devoit lui faire pardonner. Mais les dévots ne pardonnent rien. Ce que tout le monde ne fait peut-être pas, c'est que *Louis XV* qui étoit bon

plaisant quand il le vouloit , obligea le Saint Evêque à lui lire l'*Ode à priape* d'un bout à l'autre. Ceux qui connoissent cet ouvrage doivent croire que cette malice amusa beaucoup les courtisans , mais *Piron* n'en fut pas moins exclu de l'académie. Il avoit de quoi s'en consoler.

On a comparé la conversation de *Piron* à un feu d'artifice bien servi , & jamais comparaison ne fut plus heureuse : aucun homme de lettres n'a eu plus que lui l'esprit de la faillie à commandement , même dans un âge très avancé. L'auteur de cet article a jouté dans sa jeunesse de ce plaisir , & il peut dire que c'est un des plus vifs qu'il ait goûtés.

Piron comme presque tous les écrivains satyriques avoit le cœur excellent. Sa plume même étoit plus malicieuse que méchante , & l'on sait qu'il y a loin du sarcasme à la noirceur. Il étoit bon aussi & très aimable convive. Les gens de lettres avoient alors l'heureuse habitude de vivre beaucoup entre eux , & peu dans le monde.

Piron étoit de la société du *caveau* , & l'on peut dire que les diners qui s'y faisoient , le dédommageoient avec usure des séances de l'académie françoise.

Piron né en 1689 est mort en 1773 précisément à l'âge de *M. de Voltaire*. (84 ans.) Sa vue l'avoit abandonné depuis quelques années , mais il conserva son esprit & sa gaité jusqu'au dernier soupir.

Sa mort fut un deuil pour les lettres & l'amitié , & c'est une perte que l'une & les autres ne répareront pas de longtemps.

THEORIE

T H E O R I E

de l'Egoïsme, & caractère de l'Egoïste.

L'homme naît avec l'amour de lui-même; cet amour est le principe constitutif de son être; il est pour lui ce que le mouvement est pour la matière.

L'amour exclusif de soi en descend sans lui ressembler; il est l'abus d'une bonne chose; & je l'appellerois volontiers l'erreur de l'amour de nous-mêmes.

L'homme de bien, autrement l'homme qui raisonne juste, s'aime dans les autres, c'est-à-dire, qu'il ne sépare pas son bonheur de celui de ses semblables; il sent que le bonheur, dans la société, ne peut être que le résultat d'une réciprocité de secours & d'affections.

Le méchant se met à part & s'aime seul; il se fait, autant qu'il le peut, le centre de l'univers. Mais toujours, ou trompé dans ses desirs, ou troublé dans ses jouissances, & pressé entre les dangers & les remords, il trouve son supplice dans son affreux système.

Cet homme, qui se préfère assez aux autres hommes pour vouloir les sacrifier tous à lui, est un véritable égoïste, quel que soit d'ailleurs son vice dominant.

Sous ce premier aspect, l'égoïsme exprimeroit plutôt le principe commun des vices qu'un vice particulier.

Mais , dans le langage ordinaire , on donne à ce mot un sens moins étendu ; tâchons de fixer ce sens , en rassemblant toutes les idées qui le composent.

Il me semble que l'égoïste doit être placé entre l'honnête-homme & le scélérat ; il est également éloigné de l'un & de l'autre.

Tout occupé de lui seul , il resserre tant qu'il peut les devoirs de la probité ; mais il y voit quelque avantage , & il s'en écarte rarement.

Il apperçoit du danger dans le crime ; & il compte trop peu sur les précautions qui peuvent le cacher , pour se le permettre. Il n'a perdu ni la raison , ni la crainte ; le vice , dans son ame , est sans passion.

Ce caractère n'exclut pas l'esprit , qui n'est qu'une heureuse combinaison dans les idées ; mais il exclut l'énergie de l'ame , d'où sort tout ce qui est grand.

L'Egoïste croit ses principes la sagesse même ; mais il sent qu'ils doivent être odieux ; il ne les étale ni ne les cache : différent en ceci du cynique & de l'hipocrite. Son visage ne ment pas ; mais il n'annonce pas son ame.

Il aime les plaisirs ; mais il en redoute les suites ; il n'est pas débauché.

L'argent doit être sa seule passion , mais il le recherche pour en user sobrement , & non pas pour l'enfouir , comme l'Avaré.

Ce qui le touche le plus dans les dignités , c'est le profit , & il ne les recherche pas avec l'emportement de l'ambition.

Il est habituellement froid & dur ; il devient

cruel dès que son intérêt l'exige; mais sa cruauté est plus passive qu'active, c'est-à-dire, qu'il l'exerce plutôt par des refus que par des violences.

Nous ne naissons pas plus avec ce vice qu'avec les autres; mais il se manifeste de bonne heure: on ne peut trop se hâter d'en étouffer le germe; il n'en est qu'un moyen; c'est de fatiguer l'enfant dans une longue épreuve de cette dépendance où les hommes sont entre eux: obligé d'implorer des secours, il apprendra à quelles conditions on les obtient.

L'Egoïste ne se marie pas; mais il n'en prend pas moins ses précautions pour être le principal héritier de la famille.

Si un ami malheureux épanche dans son sein un cœur dévoré de chagrins; il répond: *que je suis content de n'être plus dans cette situation là!*

Il regarde les parens, comme des gens de qui on attend & avec qui on partage des successions; les amis, comme des êtres raisonnans qu'on s'amuse quelquefois à entendre & à entretenir; les bienfaits, comme des actions de dupe, qu'un homme prudent ne fait pas, mais qu'un homme heureux paye avec des mots; tous les hommes, comme des ennemis qu'il faut craindre & tromper; il les juge d'après lui-même: tel est l'Egoïste.

Réflexions sur l'Egoïsme.

Le mot *Egoïsme* ne peut signifier qu'amour de soi. Cet amour est de l'essence de tout indi-

vidu, & il est la source des bonnes comme des mauvaises actions.

Conséquemment, si ce mot n'est pris dans une acception générale, il impliquera contradiction avec son étymologie: le mot *couleur* ne doit pas donner plutôt l'idée du *noir* que celle du *blanc*.

Nous devons ce mot au néologisme moderne. Il paroïssoit destiné dans sa création, à exprimer l'idée d'un bavard qui se cite sans cesse: on a fini par le prendre gratuitement dans une acception plus générale & constamment désavantageuse.

On prétend même que ce mot exprime un vice, aussi nouveau que lui sans doute: puisque les moralistes du dernier siècle n'auroient jamais cru que les différentes actions qu'on prête à *l'Egoïsme* au Théâtre, donnaient pour résultat un caractère nouveau.

Cependant on a donné une théorie de ce prétendu caractère: on prête à *l'Egoïsme* un système où on le fait déraisonner; & après l'avoir décidé méchant & capable de sacrifier tous les hommes à lui, on le place (sans doute en faveur de la prudence qu'on lui suppose) entre *l'honnête homme* & *le scélérat*: comme si le plus scélérat de tous les hommes n'étoit pas celui qui, semblable à *Tartuffe*, cache une mauvaise intention sous des dehors trompeurs.

Il y a une différence éternelle entre le bien & le mal, & l'intention déterminée fait seule l'homme méchant: ceci n'est pas nouveau, & n'y a pas de milieu.

De l'Intention mise en pratique, naissent les actions.

Il est vrai que les actions ne fournissent quelquefois, pour interpréter l'intention, que des inductions fort obscures : aussi faut-il bien étudier le cœur de l'homme pour juger de son intention d'après ses actions ; de-là l'ancienne maxime : *Rien ne ressemble tant à un honnête-homme qu'un fripon* : mais l'intention une fois connue, l'homme est jugé.

Les actions morales des hommes sont nécessairement relatives à l'état actuel des sociétés.

Si les moyens de tromper sont multipliés à l'infini, l'homme bon sera forcé d'être plus prudent que jamais. Il paroîtra dur, s'il le faut, mais il sera bon.

Le méchant prudent est toujours méchant ; & lui assigner un lieu entre le vice & la vertu, ce seroit le chef-d'œuvre de la charlatannerie philosophique moderne : ce seroit nous donner le change sur la cause de nos maux, & chercher à affoiblir notre prudence dans le temps précisément où nous en avons le plus besoin.

Le mot *Egoïste*, bien entendu, appartient à tous les hommes, ou il ne peut être admis : les vices doivent avoir une autre dénomination.



LE BON HOMME,

Conte moral, ou Histoire scandaleuse.

J'ai appris par les feuilles publiques, la mort

de ce pauvre *Cléon*. J'en suis fâché: je l'ai beaucoup connu. C'étoit un bon homme. Toute sa vie il ne pensa, ne dit, ne fit que ce qu'il croyoit devoir plaire aux personnes avec qui il vivoit. Il étoit né avec une de ces ames souples & mobiles qui reçoivent toutes les impressions & n'en conservent aucune. Il avoit l'imagination gaie, brillante & sensible: tout venoit s'y peindre avec vivacité & s'en réfléchissoit avec des couleurs agréables. Il paroissoit s'intéresser à tout, aimer tous les gens à qui il parloit: il intéressoit lui-même & on l'aimoit, ou du moins on croyoit l'aimer.

Il avoit tous les goûts sans avoir jamais de passion. Il avoit de l'esprit, des connoissances, du tact, & tout ce qu'il falloit pour bien juger les hommes & les choses; mais ses principes n'étoient que dans sa tête, & aucun n'avoit pris racine dans son ame, ne régloit ses sentimens, n'influoit sur sa conduite.

Il avoit le talent de la plaisanterie; mais il ne l'employoit jamais contre ses amis que lorsqu'ils étoient absens; & c'étoit toujours pour amuser, jamais pour nuire.

Il étoit toujours prêt à sacrifier ses opinions, ses goûts & ses sentimens à ceux des autres: il ne croyoit pas que la vanité de défendre son avis sur rien, valût la peine de contredire un galant-homme. Il ne mettoit point son amour-propre à avoir plus d'esprit qu'un autre, & tout le monde lui en trouvoit beaucoup. Il n'avoit de prétention que celle d'être l'homme de Paris

le plus sociable, & tout le monde lui accordoit ce mérite-là.

Son caractère se montra dès l'enfance. Cette facilité le rendit docile à toutes les leçons de ses maîtres : il en profita, fit très-bien ses exercices, & fut jetté de bonne heure dans le monde avec les avantages que peuvent donner l'esprit, la figure, la politesse & les talens.

Les femmes les plus à la mode s'empressèrent de lui plaire & y réussirent aisément. Aucune ne put le fixer : mais on lui pardonna ses infidélités, même ses indiscretions ; car comme il n'avoit rien de caché pour ses amis , il n'avoit jamais une femme sans en faire confidence à tout le monde. Cependant les soins qu'exigeoient les honnêtes femmes , même les moins exigeantes, le gênoient & le rebutoient. Il se répandit parmi les beautés complaisantes qui ornent la Capitale. La facilité de ce commerce lui plut beaucoup ; mais ses plaisirs ne furent pas toujours purs, & il y trouva quelque amertume.

Sa santé n'étoit pas forte ; mais il mangeoit & buvoit comme les hommes les plus robustes. Il ne vouloit pas troubler la gaieté d'un souper agréable par une sobriété déplacée, toujours ridicule ou incommode pour les autres.

En passant de plaisirs en plaisirs , il se trouva bientôt avec un corps épuisé & une fortune délabrée. On lui dit qu'il falloit songer à prendre un état ; il le sentit & y songea.

Il avoit inspiré une véritable passion à *Elmire*, jeune veuve, belle, honnête & très-intéressante.

qu'il aimoit lui-même autant qu'il pouvoit aimer. Cette femme avoit fait de grands sacrifices à l'espérance qu'il lui avoit donnée de l'épouser; mais elle n'étoit pas riche: il avoit dérangé ses affaires, & il pouvoit les réparer par un bon mariage. On lui proposa la fille d'un millionnaire. Il eut quelques scrupules sur la peine que ce mariage causeroit à Elmire; mais ses amis trouverent cette délicatesse ridicule; il en convint lui-même & épousa la riche héritière. La tendre veuve se retira dans un Couvent, où elle mourut peu de temps après de douleur & d'ennui. Cléon en fut sincèrement affligé; car il étoit bon homme.

Sa femme étoit jolie & naïve. Elle l'aima, comme une jeune fille qui sort du couvent aime ordinairement son mari quand elle ne le hait pas. Cléon se crut obligé, par décence & pour sa commodité, de modérer ce sentiment. Il traita d'enfance & les caresses, & les jalousies & les petites exigeances de sa femme; & lui dit qu'il falloit vivre ensemble comme des gens raisonnables. Elle en fut d'abord au désespoir. Un de leurs amis communs tenta de dissiper son chagrin & le calma un peu. Vingt autres consolateurs se succéderent en une année & parvinrent à la consoler parfaitement. Cléon se trouva fort à son aise. Il se vit aussi successivement pere de deux fils & d'une fille, qu'il fit élever de son mieux; mais l'enchaînement des plaisirs & des devoirs de la société ne lui permettoit pas de s'occuper de leur éducation, & les dissipation de sa femme, les siennes propres, jointes à l'a-

version insurmontable qu'il avoit pour toute espece d'ordre & d'affaires, mirent sa fortune dans un état qui lui permettoit encore moins de faire donner à ses enfans les secours dont ils auroient eu besoin pour les instructions.

Enfin sa femme égarée par le besoin de multiplier & de varier ses consolations, eut une aventure d'éclat qui la força de se mettre dans un couvent avec sa fille, qui y prit le voile pour délivrer son pere de l'embarras de la marier. Les deux fils, presque inconnus à leur pere, ont été un peu trop connus du Public, Cléon, obligé d'abandonner ses biens à ses créanciers & de se retirer du grand monde, où il ne lui étoit plus possible de se montrer, vivoit depuis quelques années en fort mauvaise compagnie, pauvre & accablé d'infirmités, oublié de tous ces honnêtes gens à qui il avoit dévoué sa vie, sa réputation & sa fortune, & qui disoient quand on leur en parloit : *c'étoit un homme charmant; c'est dommage qu'on ne puisse plus le voir.*

Enfin il est mort avant l'âge, des suites de sa belle vie, abandonné de sa femme, de ses enfans, de ses amis & de ses valets. C'étoit cependant un bon homme que Cléon.



SUR LE DEFAUT DE CALCUL.

Si dès l'extrême jeunesse on faisoit du *Calcul* un des points essentiels de l'éducation, le vice

perdroit la moitié de son empire , la pauvreté disparaîtroit tout-à-fait , la justice seroit bientôt oisive.

Quel est le souverain qui prendroit les armes s'il se disoit à lui-même que la victoire incertaine se partagera entre lui & son ennemi , que son repos personnel sera souvent troublé ; que des conquêtes inutiles le forceront à des sacrifices fréquens ; que quelques provinces font un embarras & non une richesse de plus , pour celui qui déjà ne peut pas suffire aux jouissances qu'il possède ?

Quel est le ministre qui voudroit partager le fardeau de la royauté , s'il calculoit que les Rois sont *d'illustres ingrats* , que pour un Duc de *Mahon* , il y a dix Marquis de *Pombal* ; que les peuples sont injustes , & chargent des événemens quiconque administre ; que dans les postes orageux , on a des biens dont on ne jouit pas , des honneurs rendus à la place & non à la personne ? ce qu'on refuse fait des ennemis ; ce qu'on accorde , des ingrats ; ce qu'on promet , des envieux.

Quel est l'homme qui vendroit sa liberté s'il calculoit combien les pays sont égaux ; les honneurs chimériques ; les vrais besoins aisés à satisfaire ; le travail lucratif , la campagne économique , le luxe inutile ? Il y a une classe de grands , de riches , d'hommes voués au plaisir , ou à la dissipation , qui en est l'image. Mais il n'y a point une classe d'heureux. Le petit nombre d'êtres qui peuvent s'en flatter , sont dispersés dans tous les ordres de la société.

De ces vues générales descendons aux vues particulières. Si on calculoit la valeur du tems, les ressources de l'étude, l'utilité des arts, le prix de la santé, l'agrément de l'indépendance, la face de la terre changeroit; il s'y répandroit une certaine égalité, sources première du bonheur. Le puissant n'abaisseroit plus ses regards protecteurs sur le misérable qui supplie, l'homme en place ne vendroit plus son crédit à la vertu qui capitule, & l'indigent auroit le courage de résister au riche qui abuse. Au lieu que ne sachant où se réfugier, les malheureuses victimes du besoin tombent sous la main qui les écrase.

Si on calculoit la brièveté de la vie, & dans la vie l'inutilité des premières années, & le fardeau des dernières, qui pourroit se justifier à soi même, les fatigues de l'ambition, les tourmens qui suivent l'avidité trompée, le peine d'acquiescer, les soins non moins gênans de conserver; enfin cette suite non interrompue de craintes, d'embarras, de regrets, de repentirs, qui forment le cercle de l'existence?

Si on calculoit les entraves de la vie sociale, on invoqueroit la solitude, & l'on s'y réfugierait contre les ennuyeux qui affomment, les bavards qui lassent, les prétentieux qui impatientent, les conteurs qui endorment, les méchans qui révoltent; n'est ce donc rien que de se mettre à l'abri des contrariétés, des langueurs, & des sacrifices continuels qu'exige ce qu'on nomme politesse, usage du monde?

A ces calculs moraux je voudrois qu'on joignit les calculs physiques; qu'au lieu de lectures frivoles ou de sciences oiseuses on apprit ce que chaque pays a fait pour venir au secours de certaines positions, où, si l'on sent vivement, on se désespère, & si l'on est automate on meurt de besoin. Peu de personnes connoissent l'extrême utilité des Caisses des veuves en Allemagne; des rentes viagères de Genève; des maisons de charité repandues en Italie; des souscriptions d'Angleterre; des secours inépuisables d'un Ordre digne du respect de mortels, malgré les injustices que lui procurent les voiles sacrés dont il est forcé d'envelopper ses opérations bienfaisantes; l'utilité des manufactures qui s'ouvrent à tous les âges, aux infirmes, à l'imbécillité, & qui semble réparer les malheurs dont l'espèce humaine est affligée.

Le plus essentiel des *Calculs* à faire roule sur le peu qui est nécessaire à l'existence d'un homme, celui même qui n'a que son industrie. C'est de toutes les classes la plus indigente. Eh bien ! cette classe même n'a besoin pour vivre que de quatre jours de travail par semaine. On peut juger par là de l'immense superflu qui reste à ce que nous appellons les riches. Mon but n'est pas de replacer ici sous les yeux des lecteurs les lieux communs économiques, & les perfections imaginaires dont la philosophie s'est vantée quelquefois; mais je veux inculquer, s'il est possible, qu'une vaste possession n'ajoute rien au bonheur, parce que l'homme frappe de stérilité & d'indifférence tout ce dont il a une fois
 lui.

Il ne reste donc d'autre parti à prendre, dira-t-on peut être, que de répéter souvent des jouissances diverses. Soit. Mais elles sont également à portée de tous les hommes. La Nature a distribué avec profusion les belles femmes, les côteaux délicieux, les liqueurs ambrées; le Monarque n'a que cinq sens comme le dernier de ses sujets. La mémoire, l'esprit, la gaieté sont réparties avec équité dans toutes les classes. Et comme les facultés sont les vrais principes du bonheur, il appartient également à ceux qui les possèdent.

Mais où le défaut de *Calcul* est le plus sensible, c'est sur les vices. Combien il est facile de démontrer que les jouissances sont passagères & les remords tenaces; qu'il est des biens dont l'acquisition déshonore, la possession tourmente, & la disposition empoisonne l'existence; que pour un homme que le jeu enrichit, il en est vingt qu'il ruine; que pour une femme dont l'amour embellit la vie, il en est dix dont il humilie l'existence; que pour un Grand que l'ambition couronne, il en est mille qu'elle livre aux repentirs des succès avortés &c!

Ce sont de tristes & anciennes vérités qu'il faut remettre sous les yeux des hommes que la dissipation emporte sans cesse dans le tourbillon des inutilités.

DE LA RECONNOISSANCE.

La reconnoissance est un des plus doux sentimens d'une ame honnête. Les bienfaits sont pour elle des dettes qu'elle voudroit toujours payer sans croire jamais s'en être acquittée.

L'homme reconnoissant peut avoir des défauts; mais il est presque impossible que son cœur soit souillé de vices odieux. Il n'a point l'insolence de l'orgueil: le bienfait ne l'humilie pas. Il ne connoit point l'envie; car comment l'envie permettroit-elle l'épanchement de la reconnoissance? Peut-il aimer le bienfaiteur, & ne pas sentir en même tems combien il est doux d'obliger? Il sera donc compatissant & généreux.

Le seul intérêt que le bienfaiteur ait droit d'attendre de celui qu'il oblige, c'est d'en être aimé; autrement il ne donneroit pas son bienfait, il le vendroit. Mais celui-ci n'en contracte pas moins une dette d'autant plus sacrée qu'elle n'est pas exigible, & qui en même tems a cela de particulier qu'elle s'acquitte par la seule envie de l'acquitter.

On ne peut dire que la reconnoissance & l'amitié soient une même chose. L'amitié est d'un ordre supérieur. Tout est égal entre deux amis; tout ne l'est pas entre le bienfaiteur & l'obligé. Le titre du premier lui donne une certaine supériorité sur le second. Souvent même il existe entre eux une différence d'état ou de rang incompatible avec cette tendre intimité, cette

égalité parfaite qui font le charme & l'essence de l'amitié. Mais si la reconnaissance n'est pas tout-à-fait de l'amitié ; si elle en diffère par une teinte plus ou moins grande de déférence & de respect, si elle n'exige point comme celle-ci une certaine sympathie & certains rapports entre les caractères, elle s'en rapproche au moins le plus qu'il est possible par ses sentimens, les procédés & les devoirs, & elle n'aspire qu'à se métamorphoser en une amitié véritable.

Etoit-ce par l'excessive délicatesse d'une ame qui dédaignoit tout sentiment inférieur à celui de l'amitié, que le célèbre & malheureux J. J. *Rousseau* n'a pas craint de s'avouer naturellement ingrat ? Je voudrois pouvoir le penser pour l'honneur de sa mémoire, si pourtant un tel aveu ne lui est pas échappé dans un accès de délire.

La délicatesse de la bienfaisance consiste à faire disparaître la supériorité qu'elle donne ; celle de la reconnaissance à la reconnoître , à la publier avec joie, loin d'en être humilié.

Celui qui ne veut pas rompre les liens de la reconnaissance, ne s'y engage pas légèrement. La plupart des hommes ne sont pas difficiles sur le choix des bienfaiteurs. Ils n'examinent pas jusqu'à quel point la reconnaissance pourra devenir un fardeau pour eux, si leur protecteur ne sera pas leur tyran, s'il jouit de l'estime publique, si l'on peut sans honte l'avouer son ami. Une ame délicate y regarde de plus près. Elle se donne à l'amitié, mais ne se vend point à l'intérêt.

La hauteur, l'exigence, la délicatesse ombrageuse du bienfaiteur mettent l'ingrat bien à son aise. Mais il est peu de situations plus pénibles pour une ame reconnoissante & qui veut aimer, tirée, pour ainsi dire, en deux sens contraires, appelée & repoussée tour-à-tour, & craignant à chaque instant d'avoir à rougir d'elle-même s'il lui arrivoit de sentir plus vivement les torts que le bienfait. *S'il est grand, s'il est beau de faire des ingrats*, il est encore plus grand & surtout plus heureux de faire des reconnoissans. Peut-être cela dépend-il en partie du caractère de celui qui oblige. Peut-être les ingrats ne sont-ils communs que parce que les véritables bienfaiteurs sont rares.

Le triomphe de la reconnoissance, c'est lorsqu'elle exige du courage, c'est quand elle brave les dangers de la disgrâce ou les préventions populaires dont les Grands, tombés dans le malheur, sont si souvent victimes; & lors même que ces préventions paroissent fondées, l'homme reconnoissant s'afflige, mais il n'abandonne pas son bienfaiteur. La sotte multitude, qui devroit estimer ce caractère, les enveloppe tous deux dans sa haine; mais les bons cœurs & les ames élevées l'en aiment davantage.

La Cour n'est pas le pays de l'amitié ni de la reconnoissance. Là, ce n'est pas le cœur qui aime ou qui hait, c'est la tête. On y calcule ses affections & ses haines, comme ses revenus & sa dépense, souvent même avec beaucoup plus de soin. Il en résulte que les amitiés n'y sont ni bien vives, ni les haines extrêmes. Là, deux

deux amis sont toujours prêts à se brouiller, & deux ennemis à se raccommoder : c'est même une politique qu'on y appelle sagesse , de ne jamais employer envers personne des procédés de nature à ne pouvoir s'en rapprocher au besoin. De là cette adresse dans la perfidie, cet art de se laisser toujours deviner, sans jamais se laisser voir.

La reconnoissance n'y est guères que le désir d'obtenir davantage. Elle est le calcul de l'espérance avide. L'ingrat y est diffamé, mais c'est lorsqu'il est la dupe de son ingratitude. On n'y punit guères dans le vice que la sottise & la maladresse.

Je ne coucherai point, dit Horace, *sous le même toit que l'impie qui aura révélé les mystères de Cérès* : mais c'est sous le toit habité par l'ingrat, qu'il ne faut pas demeurer.

De toutes les ingrattitudes, la plus révoltante, la plus abominable est l'ingratitude filiale. Voyez sur nos Théâtres, où le cri de la Nature se fait si bien entendre, la pitié que le malheureux Roi *Lear* nous inspire, & l'indignation que nous font éprouver ses filles dénaturées.

S'il n'est pas permis à un enfant bien né de haïr même des parens injustes, que dire de celui qui répondroit à leurs bienfaits par des procédés atroces; qui au-lieu d'être le lien qui les unit, chercheroit à mettre entre eux la discorde, qui leur chercheroit, qui leur supposeroit des faiblesses, pour les diffamer & leur nuire, & de qui la stupidité égale à son impudence ne senti-

roit pas qu'en les déshonorant, il se déshonore lui-même ?

L'Histoire de Sem, marchant à reculons pour couvrir d'un manteau la nudité de son pere, nous présente, dans sa simplicité patriarcale, un emblème du respect qui, dans un fils bien né, voile jusqu'aux foiblesses de ses parens.



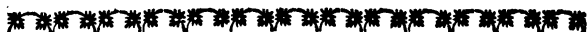
FRAGMENS DE MORALE.

Nous menons par-tout avec nous un petit lutin qui nous sert & nous maîtrise. Nous le croyons très fidele & très attaché à nos intérêts, parce qu'il ne nous quitte gueres. Mais il nous *enjole* sans cesse, & nous sommes sa dupe à chaque instant. Nous l'enveloppons avec soin, & nous lui défendons de montrer le bout de son nez devant qui que ce soit. Cependant il ose parfois se découvrir tout nud en présence des étrangers, tant il a d'impudence, & sans que nous nous en appercevions, tant il a d'adresse ; car il se glisse devant nous & nous fascine la vue. Malheur à qui cela arrive. Chacun de ceux avec qui nous vivons, a aussi son petit lutin : ils sont tous ennemis les uns des autres & se sentent de très loin. Dès qu'un d'eux fait mine de paroître, aussitôt les autres se réveillent, s'ameutent & s'apprentent à faire curée de l'imprudent. Ce petit lutin s'appelle *Amour-propre*.

Quel est donc ce petit enfant ignoble & laid qui a honte & n'ose se montrer, mais de qui

les mains déjà crochues saisissent furtivement tout ce qu'exige son appétit vorace? Ce petit monstre s'appelle *l'Abus*. Mais donnez-vous patience, laissez-le grandir: sa physionomie deviendra moins choquante, il acquerra plus d'assurance & ne se cachera plus pour prendre ce qu'il dérobe aujourd'hui: alors il s'appellera *l'Usage*. Jusqu'à ce qu'enfin ayant acquis toutes ses forces & pris une mine imposante & fière sous le nom de *Droit*, il exigera le respect & saura bien se faire obéir.

Le Hazard, fils de la Nécessité, est un vieil Aveugle imbécille qui va parcourant sans cesse la terre, mené par deux femmes d'un caractère bien opposé: l'une a nom *Prudence*, l'autre s'appelle *Folie*. De chacune d'elles il engendre tous les événements, les laisse sur son passage, & charge l'avenir du soin de les faire éclore. Ordinairement, mais non pas toujours, ils sont heureux quand ils sont nés de la Prudence, & funestes quand c'est la Folie qui les a produits. On dit que cette dernière est bien plus féconde que l'autre, & que le Vieillard l'aime davantage: c'est que la Prudence veut le gouverner, & qu'avec la Folie il croit être le maître.



DE L'AMOUR ET DE L'AMITIÉ.

DE L'AMITIÉ.

Le besoin de s'amuser est dans l'enfance le premier lien de la sociabilité; dans le printemps

de la vie comme dans l'âge mûr , l'ennui est le plus terrible fléau dont l'espèce humaine soit affligée. Les plaisirs, les jeux sont donc les motifs qui engagent les enfans à se rechercher : & la conformité des goûts, des caractères, des passions, la raison des préférences qu'ils se donnent entre eux.

A cet âge heureux on ne connoit pas encore les peines; le plaisir seul est l'ame de ces affections passagères, qui n'acquierent de solidité, que quand le cœur & l'esprit sont plus développés.

A l'âge de quinze ans commence un autre ordre de choses. La puberté en développant chez nous un sens nouveau, porte dans toute notre organisation une inquiétude, une fermentation extraordinaire ; longtems livré, si l'on n'est pas corrompu, aux sentimens les plus opposés, on est successivement gai & triste, on rit & on pleure, sans savoir pourquoi; un voile charmant est répandu sur la nature entière, tout y est ravissant, tout y porte le trouble & l'ivresse dans nos sens. N'ayant jamais été trompé, ne voyant les choses que ce qu'elles paroissent être, une confiance délicieuse est la suite de cette séduisante erreur, & nous rend mille fois plus nécessaire la société d'un ami, dans le sein duquel nous puissions épancher notre cœur.

Toujours ensemble, toujours parlant de soi, éprouvant l'un & l'autre les mêmes besoins & désirant les mêmes plaisirs, il est difficile de connoître l'ennui : & quand l'amour vient enfin joindre ses recherches, on devient inséparables.

Chacun étant le confident de l'autre, les jouissances se multiplient en se les racontant, & on prolonge ainsi, sans inconvénient, des journées entières, ces rapides momens de bonheur, qui détruiroient bientôt notre machine, si leur durée étoit réelle. C'est l'âge d'or des hommes; c'est dommage qu'il dure peu.

A vingt cinq ou trente ans la passion des femmes commence à s'amortir; l'usage ou l'abus des plaisirs, les rendant moins vifs, permet d'examiner de sang froid les personnes auxquelles on s'est attaché: on leur trouve des défauts, on se plaint de leurs perfidies; elles avoient juré un amour éternel, & cependant elles ont cessé d'aimer.

D'ailleurs l'habitude de vivre avec les hommes, a appris combien peu on doit s'en rapporter aux apparences; souvent trompé, on craint de l'être encore; on finit par devenir réservé & méfiant. Notre cœur, qui alors n'est plus aussi rempli de la passion fougueuse de l'amour, nous fait éprouver un vuide qui nous est pénible; l'ambition commence à s'y glisser, & remplace un sentiment qui y avoit régné jusques là sans partage.

C'est à peu près dans ce tems, que notre caractère prend la forme qu'il doit conserver le reste de notre vie.

Généralement parlant, on peut diviser les caractères en deux especes: les nobles, & les vils.

Tous les hommes qui ont le premier de ces deux caractères, peuvent devenir amis, quand

bien même leurs goûts seroient différents; mais jamais un caractère noble ne peut s'affocier avec un caractère vil; c'est le feu & l'eau. L'amitié des enfants & des jeunes gens, comme on vient de le voir, n'étant donc qu'une union momentanée, fondée sur la conformité des goûts, & ces goûts pouvant à chaque instant changer d'objet, l'intimité, qui en a été la suite, doit se dissoudre avec autant de facilité qu'elle en a eu à prendre naissance, si à cette époque, un esprit cultivé, un cœur noble & généreux, une constance inébranlable ne nous ont pas appris ce que vaut un ami fidèle, & rendu dignes de mériter un pareil trésor.

C'est donc alors que se forment ces liaisons durables, ces liens sacrés, que les peines & les plaisirs peuvent bien resserrer, mais que la mort seule peut rompre.

Cet engagement n'est plus, comme celui de l'enfance & de la jeunesse, un effet du hasard, qui lie souvent par la chaîne des plaisirs, les gens les moins faits pour vivre ensemble; c'est l'effet d'un choix réfléchi, d'une connoissance profonde du caractère, des mœurs, de la probité de celui qu'on a affocié à son sort & auquel on s'est donné tout entier; c'est le sentiment de la sociabilité perfectionné, & porté au plus haut degré d'héroïsme où une âme fière & indépendante puisse monter.

On rencontroit bien plus souvent de ces liaisons sacrées du tems des Républiques grecques, & pendant les troubles qui ont autrefois agité l'Europe, que de nos jours. Le besoin qu'a-

voient les hommes, les uns des autres, les rapprochoit davantage; & les grands périls faisant éclore les grandes passions, & par conséquent formant les grandes ames, il n'étoit pas rare de trouver des amis tendres & généreux, qu'aucune crainte, qu'aucun danger ne pouvoient ébranler.

L'utilité ayant toujours été & devant toujours être la mesure des actions humaines, il ne faut pas être surpris, si on ne forme plus communément, dans notre siècle, de ces attachemens parfaits, dont Plutarque & tant d'autres nous ont transmis le souvenir. Trois causes ont donné lieu à ce changement.

1. La Grece étoit divisée en une infinité de petites Républiques démocratiques : gouvernement orageux par sa nature, qui faisoit éprouver des convulsions continuelles, & exposoit sans cesse les principaux citoyens à être exilés, & à voir tous leurs biens confisqués par la loi de l'ostracisme. Il étoit donc de la plus haute importance pour eux, de former des liaisons assez étroites & assez solides avec des citoyens d'une autre république, pour qu'en cas d'accident, ils trouvassent chez eux un azile assuré, qui les mît à l'abri de la misère & de la persécution. Le titre d'hôte étoit en conséquence sacré; & l'hospitalité une fois établie entre deux familles, duroit jusqu'à l'entière extinction d'une d'elles.

L'intérêt le plus vif & le mieux entendu étoit dans ce moment la règle de leur conduite; ils exposoient la moitié de leur fortune, pour con-

servir sûrement l'autre ; ils faisoient en tout tems & pour tout ce qu'ils possédoient , ce que sont aujourd'hui dans nos ports pour un tems limité, les compagnies d'assurance. La nature des gouvernemens modernes ne laissant plus les mêmes craintes, cette raison si forte a cessé d'exister pour nous.

2. Les guerres civiles, ces tems de troubles & de calamité, où la loi du plus fort étoit la seule qui fût respectée, avoient commencé pour un moment le regne de l'amitié sur la terre. Un homme isolé, craignant sans cesse de manquer du nécessaire, d'être brûlé, trahi, abandonné ou livré à ses ennemis, devoit sentir vivement le prix d'un service ; comment ne pas être reconnoissant, quand à chaque instant on éprouvoit le besoin d'un nouveau bienfait ! & comment une reconnoissance vive & ardente n'eût-elle pas fait naître l'amitié !

Aussi voit-on à ces époques les traits du dévouement le plus noble & le plus généreux : *Gustave Vasa* fugitif en Dalécarlie trouve parmi les payfans les plus grossiers, des âmes compatissantes & inaccessibles à la crainte ; le malheureux *Stuard* éprouve le même accueil en Irlande, lorsqu'il veut aller reprendre une couronne que ses foibles ancêtres n'avoient pas eu le courage de conserver.

3. L'extrême dissipation dans laquelle vivent aujourd'hui presque tous les peuples de l'Europe, le jeu, la fureur des spectacles, la facilité enfin de s'amuser, où comme on dit de *ruer* le tems, sans former aucune société parti-

culiere, mais en fréquentant seulement les lieux publics ou les grands cercles, a pour ainsi dire isolé tous les hommes, toutes les familles. La fausseté a pris la place de la loyauté & de la franchise de nos bons ayeux ; on est devenu poli, parcequ'on a cessé d'être sensible ; on veut par ton avoir l'air de s'intéresser à tout, & on a l'ame froide & indifférente, blâée, usée par la foule de jouissances qu'on accumule pour éviter l'ennui ; on ne s'apperçoit pas que ces excès même en sont la véritable source.

On convient bien que l'estomac ne peut supporter qu'une certaine quantité d'alimens ; mais on oublie que nos autres facultés étant également bornées, on est bientôt puni par la douleur ou par le dégoût, quand on en abuse.

Toutes ces inconséquences, dis-je, jointes aux autres raisons dont je viens de rendre compte, ont tellement dégradé & affoibli l'amitié dans le siècle où nous vivons, qu'on croiroit qu'elle est entièrement anéantie, si on ne la cherchoit qu'à la Cour ou dans les grands cercles.

Ce sentiment, en devenant plus rare, n'a cependant pas cessé d'exister : quelques gens de bien l'ont recueilli ; & c'est dans leurs cœurs, que loin du tumulte des passions, l'amitié a formé un azile sacré, dont n'osent pas approcher les intrigans, les ambitieux, & généralement tous ceux dont l'ame n'est ni assez pure, ni assez élevée, pour goûter ce sentiment divin.

Le charme d'une confiance mutuelle, d'un dévouement sans bornes, de la certitude de trouver un appui dans le malheur, & de voir,

si l'on est heureux, doubler son bonheur en le partageant avec son ami, sont des jouissances inconnues à cette classe d'hommes.

La véritable amitié éteint l'envie, la jalousie, l'amour-propre & même l'orgueil. On ne peut ni envier, ni être jaloux du bonheur d'une personne, qui le partage avec nous; on ne peut pas non plus humilier son ami, ni être humilié par lui; l'honneur aussi bien que la fortune étant en commun dans une pareille liaison, aucune des parties intéressées ne peut être censée avoir dessein de le perdre en l'ôtant à son second lui-même. Un homme, s'il est dans le besoin, peut donc non seulement recevoir, mais doit même demander des secours à son ami, sans craindre de se dégrader ni de s'avilir. Il lui donnera par cette démarche la preuve la plus complète de son attachement & de son estime. Quel plaisir en effet peut être comparé à celui que doit éprouver une ame généreuse par cette noble confiance! l'un fait sans s'en appercevoir & sans qu'il lui en coûte, le sacrifice de sa vanité; l'autre, celui de sa fortune : qui, de ces deux parfaits amis, pourroit, après une pareille épreuve, douter de l'autre!

O vertu, que j'ai tant aimée & que j'aime encore, malgré le mépris que les lâches & les gens corrompus affectent de faire de toi, tu peux seule inspirer & faire goûter ces sentiments délicieux; sois donc mon Egide, sois ma sauvegarde, jusqu'à mes derniers momens! je ne regretterai pas d'avoir vécu, si je te reste toujours fidèle. La fin de ma vie sera alors un doux

sommeil, & mon souvenir ne fera pas rejeté avec l'horreur qui est due à celui des méchans,

DE L'AMOUR,

Rien n'est plus opposé à l'amitié que l'amour, quoique ces deux sentimens paroissent, pour ainsi dire, se tenir par la main & se confondre l'un dans l'autre

L'amitié est fondée sur l'estime & la raison ; L'amour sur le desir & l'ivresse des sens. Il faut du tems & de la réflexion pour devenir l'ami de quelqu'un ; un instant, un regard allume tous les feux de l'amour ; on ne s'informe pas si l'objet qui nous enflamme est vertueux, s'il est digne de notre cœur ; on le voit, & on l'aime. Mais quelle est la cause de ce charme subit, qui nous entraîne en nous ôtant l'usage de la raison ? comment se peut-il qu'un certain arrangement de traits, plutôt qu'un autre, produise sur nous une révolution aussi étrange & aussi prompte !

Je ne vois d'autre réponse à cette question, sinon de dire, que l'amour est un sixieme sens que la nature nous a donné, & que l'effet qu'il produit sur nous est aussi physique que celui du goût & de l'odorat, que nous ne pourrions jamais expliquer.

Le feu universel qui est répandu dans la nature, agit sur nous pour la famille de notre espece, comme il agit sur le dernier des animaux pour la sienne : il nous pénètre, il nous vivifie, & nous oblige par le desir impérieux du bonheur à concourir de toute notre puissance au

grand but de la reproduction. C'est ce but unique que la nature a eu en vue, en douant toutes les especes vivantes des différentes facultés dont elles sont pourvues ; & la preuve certaine de cette grande vérité, c'est qu'aussitôt qu'elles ont perdu le pouvoir de se reproduire, la nature les abandonne & elles périssent.

Voilà l'amour physique, voilà le principe éternel de la chaîne successive des êtres, qui nous a donné l'existence, & qui nous la fera transmettre, comme un dépôt sacré, à la postérité la plus reculée. Mais ce sentiment est-il bien le même que celui qui est aujourd'hui connu sous le nom d'amour parmi les peuples civilisés ?

On peut répondre à cela, oui & non. Certainement l'acte de la reproduction est & sera dans tous les tems, le vrai mobile, le but unique où tendront tous les amans ; mais à mesure que les peuples se sont policés, que leurs actions ont acquis plus de moralité, cette passion s'est embellie & enrichie d'accessoires, qui en ont augmenté la violence & prolongé la durée.

Dans l'état de nature, la difficulté d'obtenir ce qu'on désire, éteint bientôt l'impression légère que fait l'objet aimé ; l'inertie d'un sauvage ne lui permet pas de penser longtems à une femme absente, lorsqu'il s'en présente une autre qui satisfait également ses besoins. Dans l'état de civilisation au contraire, la difficulté d'obtenir, accroit le désir de posséder ; l'imagination, qui dans l'homme policé joue un tout autre rôle que chez le sauvage, prolonge les souve-

nirs, & orne de mille perfections imaginaires la femme qui a excité ses desirs. Toutes les qualités de l'ame, toutes les vertus humaines se trouvant de ce moment réunies dans celle qu'il brule d'obtenir, comment l'oublier ! comment ne pas s'exposer à tous les dangers, plutôt que de ne pas lui plaire, de ne pas être préféré !

C'est donc ici où commence la moralité de l'amour. Les attentions, les sacrifices, la confiance la plus aveugle, sont les premières suites de cette illusion. Le charme inexprimable d'une jouissance future se répand sur toutes les démarches qu'on fait pour y parvenir, & l'on est déjà heureux, longtems avant que d'avoir possédé pleinement l'objet de ses desirs.

Ce mélange ravissant des ames n'est pas le moindre des plaisirs que donne l'amour perfectionné ; il fait durer bien au delà de ses bornes naturelles l'ivresse des sens, & prolonge ces momens fortunés, dont la vivacité pourroit quelquefois faire douter si l'on n'est que de simples mortels. S'il faut croire au bonheur sur la Terre, on ne peut s'en faire une plus parfaite image, que dans l'union de deux véritables amans : c'est dommage qu'il ne leur soit pas permis d'arrêter dans cet instant, & d'y fixer le cours rapide de leurs destinées. Mais telle est l'instabilité des choses humaines, qu'on se lasse, à la fin, d'un bonheur trop uniforme ; le dégoût suit la jouissance ; l'habitude de vivre ensemble apprend souvent à se mieux connoître & à s'aimer moins ; on s'apperçoit de part & d'autre, qu'on n'est pas aussi parfaits qu'on

l'auroit d'abord imaginé ; d'autres objets enfin plaissent davantage que ceux qu'on possède, & insensiblement on se quitte avec autant d'indifférence, qu'on a eu d'ardeur à se rechercher.

Quelquefois une perfidie devient le signal d'une rupture éclairante ; alors la haine la plus vive prend, dans le cœur de l'amant trahi, la place de l'amour : rarement au reste une pareille liaison se rompt sans éloigner pour jamais ceux qui l'avoient formée. Des amants deviennent difficilement amis, quand leurs feux sont éteints, parceque l'estime, qui est la base de l'amitié, n'est pas celle de l'amour.

Cependant quelque soit le genre de solidité de ces sortes d'attachemens, il n'en est pas moins certain qu'ils nous procurent les plaisirs les plus vifs qu'il soit permis à un mortel de goûter, & qu'à ce titre ils méritent fortement d'être recherchés. Le jeune homme, après en avoir joui, les désire avec plus d'ardeur ; le vieillard les regrette ; l'un vit dans l'avenir, l'autre dans le passé ; nul n'estime le moment présent ; & la vie s'échappe de nos mains, à l'instant même où nous flottons encore entre de vains desirs ou d'inutiles regrets.



R É C I T

*fait par un de Messieurs aux Chambres assemblées
en Parlement à Paris,*

le 25 Septembre 1788.

De tous les devoirs des cours Souveraines ;

les plus grands, & dont l'observation est la plus essentielle, sont ceux qui tiennent le plus au maintien de la tranquillité publique & des droits de la nation.

La Cour manqueroit dans ce moment à un de ces devoirs sacrés; elle manqueroit au Roi, à l'Etat, aux loix, à elle-même, si elle ne s'occupoit de la manière la plus sévère des moyens d'empêcher que la nation ne tombe dans la suite dans une crise pareille à celle qui a été dernièrement sur le point de la perdre.

Un de ces moyens est de rendre plus sensible que jamais cette importante maxime sur laquelle est fondé le repos des empires, que c'est le plus grand des crimes d'entreprendre d'en renverser les loix.

Ne pas fixer l'attention publique sur cette matière, ce seroit assurer de l'impunité, & par conséquent encourager les Ministres qui seroient capables de sacrifier les intérêts des Peuples aux intérêts des différentes personnes en crédit, & de verser le sang des citoyens pour anéantir les droits de la nation.

Tout alors se réuniroit près de Ministres, pour les engager dans des tentatives désastreuses. Quelques dignes pourroient les arrêter, puisque même en ne réussissant pas, ils auroient la certitude d'une retraite paisible, dans laquelle ils jouiroient des grâces dont eux-mêmes ils se feroient couverts, & des fruits de leurs déprédations?

Si au contraire quelques-unes de ces circonstances qui se réunissent quelquefois pour le malheur des Peuples, secondoient leurs projets,

une faveur soutenue, leur ambition toujours contentée, seroit le prix de leurs coupables succès.

Les désastres qui font gémir toute la France, ne prouvent que trop l'influence des Ministres mal-intentionnés, sur le sort des nations.

Eh ! sous quel règne ne feroient-ils pas éprouver aux Peuples le poids du malheur, puisqu'ils y sont parvenus sous celui d'un Roi dont les intentions bienfaisantes sont connues, & qui, s'il n'avoit été cruellement trompé sous l'apparence du bien de ses sujets (prétexe toujours puissant sur un bon Roi) n'auroit jamais consenti à de prétendus actes de législation dont l'exécution a fait couler le sang des citoyens !

Sans doute les dépositaires actuels de l'autorité s'empresseront de réparer les maux faits par leurs prédécesseurs : mais ils peuvent se trouver remplacés par des Ministres qui tenteroient de renouveler les dernières calamités, si la cour ne prévenoit les excès auxquels ils pourroient se porter, en montrant qu'ils en seroient responsables.

Si les Ministres n'étoient pas responsables, le sort des Rois seroit affreux : ils resteroient chargés des malédictions du Peuple que ces mêmes Ministres auroient seuls méritées.

“Celui qui exécute, a dit *Montesquieu*, ne peut exécuter mal sans avoir des conseillers méchants, qui haïssent les loix, comme Ministres, quoiqu'elles les favorisent comme hommes. Ceux-ci peuvent être recherchés & punis.”
Aussi la Cour a t-elle montré plusieurs fois qu'elle

qu'elle étoit persuadée que les Ministres devant être les premiers protecteurs des loix auprès du Trône, ils étoient coupables non-seulement lorsqu'ils essayoient de les renverser, mais même lorsqu'ils cessioient d'en être les appuis. Le Chancelier *Poyet*, le Chancelier *Du Prat*, Archevêque de Sens, & tant d'autres généralement connus, en font la preuve.

Les faits sur lesquels ces Ministres furent poursuivis, étoient bien criminels. Mais comment bien ne le sont pas davantage ceux dont je vais mettre le tableau sous les yeux de la Cour, & dont les auteurs sont MM. de *Lamoignon* & de *Brienne*? On ne peut séparer ces deux Ministres, puisque l'un possédant la place de Garde des sceaux, & l'autre celle de principal Ministre & de Chef du Conseil des finances, ils ont présidé ensemble aux dernières opérations du Gouvernement, ont concouru à tromper le Roi, & sont également accusés par l'opinion publique.

D'après ces considérations, j'ai l'honneur de DÉFERER à la Cour:

1°. La Résolution prouvée de ces deux Ministres d'anéantir les droits constitutionnels de la nation par un système général qui a commencé par être public dans la séance du 19 Octobre 1787; --- le faux matériel qu'ils ont commis à l'occasion de l'Emprunt du même jour, qui porte enréglé, quoiqu'il n'y ait pas eu d'enregistrement.

2°. Les manœuvres perfides par lesquelles ils ont attiré la disgrâce du Roi sur un Prince de son sang & sur deux Magistrats qui n'avoient

fait qu'employer leur zèle de la manière la plus modérée à exposer à S. M. la vérité des principes & le respect dû aux droits de la nation.

3°. L'établissement du système de la seule volonté dans les réponses qu'ils ont surprises au Roi, & les attaques qu'ils ont portées aux principes qui assurent la liberté individuelle des citoyens.

4°. L'abus d'autorité auquel ils ont porté le Roi par l'enlèvement de MM. *Duval d'Espremenil* & *Guisard de Monsabert*, exécuté par M. *Vincent d'Agout*, au milieu de la Cour des Pairs.

5°. Le renversement des principes constitutionnels au lit de justice du 8 mai ; --- la violation des Capitulations des Provinces, en persuadant au Roi qu'elles étoient respectées ; --- L'attribution du droit d'enregistrement des emprunts & des impôts à une Cour plénière constituée de la manière la plus illégale, quoique le Roi ait déclaré peu de temps après qu'aucune Cour ne pourroit suppléer la nation ; --- l'atteinte portée à l'immovibilité des offices & aux tribunaux d'exception consacrés par la nation ; --- enfin le mépris pour la vie des citoyens poussé au point d'attribuer aux grands Bailliages le jugement à mort, au nombre de sept, à des juges marqués du sceau de l'infamie.

6°. Le faux d'un imprimé portant que ces Edits étoient enregistrés, ce requérant le Procureur Général du Roi, qui n'a requis l'enregistrement d'aucun, & s'est opposé à ce dernier.

7°. Les actes d'autorité auxquels ils ont porté le Roi contre toutes les Cours Souveraines, &

Usage qu'ils ont fait des Lettres de cachet, en privant de la liberté une foule de citoyens, de Magistrats, & douze Gentilshommes Bretons, dépositaires des vœux & des réclamations de leur Province.

8°. Leurs tentatives pour s'emparer de l'opinion du Peuple en protégeant des Ecrits scandaleux & séditieux contre des Magistrats, & en défendant sous les peines les plus sévères d'imprimer les réponses à ces calomnies.

9°. L'erreur dans laquelle ils ont induit le Roi & le public, en affirmant que les fonds étoient assurés pour plus d'un an, tandis que peu de temps après les payemens ont été suspendus.

10°. Le sang des citoyens qu'ils ont fait répandre pour l'établissement des nouvelles loix.

11°. Enfin la privation de la justice, première dette du Souverain, qu'ils ont refusée pendant plus de quatre mois à vingt-quatre millions d'hommes, suspension affreuse dont il est résulté le désordre dans toutes les fortunes, la ruine du commerce, l'impunité du coupable, & le désespoir de l'innocent.

On ne peut fixer les regards sur le tableau de tant de crimes, & concevoir qu'ils ont été commis par deux Ministres en un an de Ministère: la vraisemblance manque pour ainsi dire à la vérité.

Ces Ministres ne peuvent rester impunis, & la nation n'aura pas ce reproche à faire à la cour qui a prouvé plusieurs fois qu'elle étoit persuadée que plus les coupables étoient puissants, plus ils étoient dangereux, & plus l'exemple

de leur punition étoit nécessaire à la tranquillité publique.

Si dans les siècles d'ignorance & de préjugés, la Cour s'est montrée instruite des droits de la nation , & les a soutenus avec la plus grande fermeté, quelles espérances ne doit-on pas concevoir sur la manière dont elle les soutiendra dans un tems où les progrès des lumières d'accord avec les intérêts du souverain & des peuples, lui prescrivent d'instruire un procès que l'opinion publique a pour ainsi dire commencée?

Je vous prie MM., de vouloir bien mettre en délibération ce qu'il convient de faire sur mon récit.

Sur ce la matière mise en délibération, il a été rendu l'arrêt suivant :

LA COUR reçoit le Procureur General plaignant des faits contenus dans le récit d'un de MM., circonstances & dépendances ; lui donne acte de la dite plainte, & lui permet d'informer ; pour l'information faite & rapportée en la cour, être ordonné ce qu'il appartiendra.



L E T T R E

écrite au Roi par les trois Ordres de la Province de Dauphiné assemblés à Romans, le 14. Septembre 1788.

SIRE, de grands malheurs font quelquefois le signal des plus heureuses révolutions. L'excès des abus rappelle souvent à ces règles primiti-

ves qui furent créées pour les prévenir : c'est dans les crises de l'Etat qu'un bon Prince, un Peuple fidele apprennent à s'entendre mutuellement, & trouvent dans l'union de leurs volontés la source du bonheur des Hommes & la prospérité des Nations.

Votre Province de Dauphiné éprouve encore les effets des innovations qui l'ont alarmée ; mais vous avez été sensible à ses plaintes ; vous avez cherché la vérité dans le vœu réuni de ses Citoyens. Pourroit-elle douter du succès prochain que lui garantit votre justice, & seroit-ce le moment de s'appesantir sur des événemens qui bientôt ne se retraceront plus que par le souvenir des vertus développées dans le sein de Votre Majesté, & de l'éclatante fidélité dont nous avons donné les preuves ?

La promesse donnée d'assembler incessamment les Etats-Généraux du Royaume, la Convocation prochaine de ceux du Dauphiné, & la Province occupée à délibérer sur leur formation, tous les abus prêts à s'évanouir ; toutes les espérances justifiées par la présence d'un Homme qui fait oublier à la France, pour la seconde fois, qu'il n'a pas reçu le jour dans son sein ; il ne nous reste qu'à supplier V. M. de presser le moment où nous n'aurons à vous offrir que des actions de grâces.

Vous avez reconnu ces droits imprescriptibles, qui cimenterent l'union entre vos aïeux & nos peres ; vous avez fait revivre ces anciennes maximes qui servirent de fondement au plus majestueux des Empires, qui créèrent votre puis-

sance, qui firent notre gloire, notre bonheur & peut-être jusques à nos vertus.

Gardons-nous, SIRE, à l'avenir d'en perdre jamais la mémoire; hatons-nous dès ce moment d'en recueillir les fruits heureux; & puisque votre Province de Dauphiné est la seule qui puisse aujourd'hui vous faire connoître ses vœux, permettez qu'elle vous présente, sur ces grands objets, l'expression de ses sentimens & le tribut de ses pensées.

Dès les premiers siècles de la Monarchie, des principes puisés dans le caractère d'une Nation également fière & fidelle, posèrent des bornes au pouvoir & concilièrent la majesté des Rois avec la liberté des Hommes.

Le chaos du régime féodal fit oublier quelque temps leurs droits respectifs; mais il ne put les anéantir.

Les anciennes formes reparurent avec l'établissement des Communes; toutes les classes des citoyens, en devenant immédiatement les sujets du Roi, rentrèrent dans l'exercice des droits primitifs, & réunirent leurs vœux dans les Assemblées générales. On vit naître à la fois l'autorité du Monarque & la liberté des sujets. Le Prince, trop long-tems réduit aux simples prérogatives de la suzeraineté, reprit par degrés l'exercice du pouvoir souverain, & son Domaine ne suffisant plus aux frais d'une administration universelle & compliquée, la libre concession de l'Impôt s'établit naturellement entre le Peuple, propriétaire, & le Prince, administrateur.

Ce droit fut constamment exercé par les Assemblées nationales.

Ainsi, du sein du Gouvernement féodal, naquit une magnifique constitution ; un Roi législateur ; une Cour ; organe suprême & dépositaire des Loix , & l'Assemblée nationale , en qui réside exclusivement le droit d'accorder les subsides & de sanctionner les Loix nouvelles.

La volonté active, SIRE, & la puissance de faire les loix, furent réservées à vous seul ; à la Nation, le libre consentement ; aux Magistrats, de prononcer les loix établies.

Sous ces formes augustes, SIRE, on voyoit la plus heureuse harmonie présider aux délibérations. Rassemblée autour de son Roi, la Nation jouissoit également du bonheur de le connaître & de celui d'en être connue. Le Prince & le Peuple traitant ensemble sans Médiateur, ne laissoient point entr'eux de place pour la calomnie ; le Peuple restoit libre en obéissant à des loix faites sous ses yeux , & le Prince ne rencontroit point d'obstacle à des volontés préparées au milieu des acclamations nationales.

SIRE, c'est avec une semblable constitution que la Province de Dauphiné fut transmise ensuite à vos aïeux, & les principaux articles de ses privilèges , sont la répétition des grandes maximes du Gouvernement François.

Sa Cour Souveraine & ses Etats lui furent conservés comme partie intégrante de sa constitution. Les loix, pour y être exécutées, durent être déposées dans ses registres particuliers ; ses citoyens ne durent point être distraits de leurs juges constitutionnels ; les subsides & les nouvelles loix n'y purent être introduites sans le consentement de ses Etats.

Heureuse la nation Françoisè ! heureuse la Province de Dauphiné, si ses précieuses institutions n'eussent jamais été confiées qu'à la garde du Prince & du Peuple également intéressés à les maintenir !

Mais un pouvoir étranger cherchoit à s'établir sur leur désunion, & s'interposa pour les diviser. Des Ministres ambitieux enleverent aux sujets la confiance de leur Roi, pour s'en emparer exclusivement ; attaquèrent la constitution pour substituer aux loix leurs inconstantes volontés.

Leur premier attentat, SIRE, fut d'enlever à la Nation la libre expression de ses vœux ; au Roi, ses vrais Conseillers ; au Peuple, ses représentans : c'est dans ces vues qu'ils cessèrent, au commencement du siècle dernier, d'assembler les Etats-Généraux du Royaume, & qu'ils suspendirent bientôt après ceux de la Province de Dauphiné.

Dans ce silence forcé du Peuple, dans cet oubli de la constitution, les Magistrats se trouverent les seuls qui pussent défendre les droits de la nation. Ils s'opposèrent à l'altération de ses loix, & nous leur en devons des actions de grâces : ils accorderent pour elle des subsides, & l'aveu solennel de cette erreur, les en a seule justifiés.

Et cependant, SIRE, c'est pour cet aveu, c'est pour la noble franchise à laquelle votre Royaume doit aujourd'hui l'espoir de sa restauration, qu'on a tenté de les anéantir, & d'enlever avec eux les derniers fondemens de nos libertés.

Avec quels sentimens rappellerons-nous cet enchainement de maux, cette crise violente, où nous avons vu persécuter publiquement le patriotisme & l'honneur; provoquer l'intérêt particulier; consommer la ruine des finances, & blesser la majesté du Trône, jusqu'à lui faire oublier ses engagements.

Pénétrés, SIRE, jusqu'au fond de nos cœurs, du sentiment de vos vertus, livrés avec la plus profonde confiance à votre justice enfin éclairée, nous détournons nos yeux de ces scènes d'effroi; nous osons attendre dans l'avenir des dédommemens égaux à tous les maux que nous avons soufferts; mais daignez, SIRE, daignez effacer promptement les traces qui nous les rappellent.

Si, lorsque ces plaintes parviendront à V. M., quelqu'un de vos fideles sujets languit encore dans votre disgrâce; si d'indignes fers retiennent encore ces courageux Magistrats, ces fideles Bretons, punis pour avoir voulu porter jusqu'à vous la vérité que vous vouliez entendre, rendez-leur promptement la liberté que réclament pour eux les loix dont vous êtes le protecteur; accordez-leur le juste prix de tant de maux & de tant de vertus, & faites disparaître à jamais l'abus, trop long-tems toléré, dont ils ont été les victimes.

SIRE: la nation attend avec impatience le moment où, délivrée de toutes ses alarmes, elle pourra se livrer sans trouble, au sentiment qui l'attache à Votre Personne.

Faites disparaître des loix dont le retrait peut

seul ramener la sécurité; rendez à la nation, rendez nous cet ordre antique de juridiction; ces Magistrats, ces Tribunaux qui sont une propriété de votre peuple, une partie essentielle de ses droits, & qui ne sauroient subir de changemens sans sa participation.

Nos Etats vont être convoqués, & Votre Majesté n'attend que notre vœu sur la nouvelle forme qu'ils doivent recevoir; mais l'intérêt de la Nation, mais notre propre intérêt nous obligent à vous supplier de hâter le moment où ceux du Royaume seront rassemblés.

C'est là, SIRE, & là seulement, que nous pourrons vous offrir le sacrifice de nos propriétés, & les plus éclatantes preuves de notre dévouement.

Il importe au bonheur public, à votre peuple, à V. M., que les Provinces soient administrées, que leurs impôts soient répartis, que leurs privilèges soient défendus par leurs Etats particuliers, mais les vrais principes de la Monarchie, l'intérêt de l'Etat & la majesté du trône & de la Nation, exigent impérieusement que les Délibérations générales, & surtout l'octroi de l'impôt, soient exclusivement réservés aux Etats Généraux du Royaume.

Ces principes ont été manifestés dans des actes émanés de V. M. Daignez, SIRE, nous faire promptement jouir des avantages qu'ils nous promettent; environnée d'un grand nombre de représentans librement élus par toutes les Provinces du Royaume, V. M. réunira le zèle & les lumières de tous les Ordres de l'Etat, & la

nation abandonnera , sans danger , toute sa confiance à des Représentans dont l'élection libre aura fondé le droit , épuré la composition , & dont le grand nombre confondra , dans l'intérêt commun & général , le trop dangereux ascendant des intérêts particuliers.

Nous sommes , avec un profond respect , Sire , de V. M. les très-humbles , très-obéissans & très-fidéles sujets & serviteurs , LES TROIS-ORDRES DE LA PROVINCE DE DAUPHINÉ.

Signé J. G. Arch. de Vienne , Président ;
MOUNIER , Secrétaire.

Lettre écrite à M. Necker , par les Trois Ordres de la Province de Dauphiné , assemblés à Romans.

MONSIEUR , La Nation étoit dans les alarmes ; elle touchoit à sa ruine , lorsqu'un Roi juste vous rappelle ; cet événement a été seul une grande révolution : au deuil profond qui régnoit dans tout le Royaume , ont succédé la joie & les acclamations universelles.

Les Trois Ordres de la Province de Dauphiné reçoivent la récompense de leur respectueuse fermeté , en vous voyant reprendre l'administration des finances , que pour le bonheur des François vous n'auriez jamais dû quitter. Le passé nous apprend assez ce que nous devons espérer de l'avenir ; vous avez toujours pris pour guide l'opinion publique , c'est d'elle seule que vous attendez les éloges qui vous sont dûs.

Jouissez, Monsieur, de votre gloire. Jamais un Ministre ne fut honoré, comme vous l'êtes aujourd'hui, du témoignage flatteur de l'estime & de la reconnoissance des Trois Ordres d'une Province.

Nous avons l'honneur d'être, &c.



B I E N - N É,

[nouvelles & anecdotes; apologie de la flatterie.

E X T R A I T.

Il y avoit, je ne sais où, un Roi né avec un esprit droit & un cœur ami de la justice, mais dont une mauvaise éducation avoit laissé les bonnes qualités inculcées & inutiles. Il n'avoit pas été plus heureux du côté de l'exemple, car à la Cour du Roi son grand-pere, on s'occupoit de tout hors du Gouvernement.... Ce Roi que j'appellerai *Bien-Né*, avoit adopté les manieres les plus populaires d'exprimer tantôt son impatience, tantôt les saillies de sa gaieté.... Il étoit de plus gros mangeur & grand chasseur.... A force de bonté & de négligence de la part du Roi, de tours de force & d'adresse de la part de ceux qui l'entouroient, les abus, les fripons & les friponneries pullulerent, les honnêtes gens tremblèrent, les frondeurs crièrent, les affaires s'embarrassèrent horriblement; *Bien-Né* ne fut bientôt plus où donner de la tête.... Au moment

où il étoit le plus embarrassé il fut attaqué d'une légère maladie ; resté seul un jour , parce qu'on le croyoit endormi , il pensa & ce fut assez tristement.... Sageffe , s'écria-t-il après une heure de réflexions profondes , sageffe que j'ai si souvent entendu vanter & que personne ne m'a fait connoître , je t'écouterai si tu daignes me parler. Il ferma les yeux ; une femme d'une figure majestueuse lui apparut & lui dit : Je suis celle que tu invoques , ne jure plus ni dans ta bonne ni dans ta mauvaise humeur. Je le veux bien , dit le Roi , mais ce ne sont pas quelques mots un peu énergiques qui ont dérangé mes finances ; ô Déesse , feras-tu en m'en abstenant que je les rétablirai ? ... Obéis-moi , repliqua le fantôme ; dans huit jours je t'en dirai davantage.... Le Roi obéit... Les courtisans en furent extrêmement allarmés. Si le Roi , disoient-ils , peut surmonter d'un moment à l'autre une habitude prise depuis si longtemps , il pourra tout ce qu'il voudra... Huit jours après la première apparition , le Roi s'enferma dans son cabinet , & au bout d'une heure de rêverie il vit le même fantôme qui lui dit d'un ton plus doux que la première fois : Sois sobre.... J'y consens , dit le Roi , mais j'ai l'estomac très bon , & ce n'est pas ce que je mange & bois qui peut ôter la subsistance à mon peuple.... Obéis , dit le fantôme , je t'en dirai davantage dans huit jours.... Le Roi obéit ; l'étonnement redoubla , la consternation devint générale. *Bien-Né* s'aperçut qu'il avoit la tête beaucoup plus libre qu'auparavant & que cependant on lui parloit beaucoup moins d'affaires.

res.... Il étoit très curieux de revoir l'espece d'amie qu'il s'étoit acquise.... Le jour venu, *Bien-Né* n'eut pas peu de peine à se débarrasser de ses Courtisans, il leur dit enfin : Je veux être seul, & ils s'éloignerent.* Le fantôme ne se fit pas attendre. Chasse moins souvent, lui dit-il ; le pouvoir que tu as sur toi même augmente à mesure que tu l'exerces, & ce sacrifice ne te fera pas plus difficile que les autres.... *Bien-Né* ne fit cette fois aucune objection, il demanda seulement quel usage il feroit du tems qu'il avoit coutume d'employer à la chasse. Si c'est du tems gagné, dit-il, je ne fais qu'en faire.... Obéis, dit le fantôme, & je reviendrai dans quinze jours.... Huit jours se passerent pendant lesquels il ne chassa qu'une fois. Il s'ennuya souvent, mais le régime auquel il continuoît à s'astreindre ne lui coûtoit plus du tout. Le neuvieme jour il demanda des livres ; le dixieme il regarda pour la premiere fois les chef-d'œuvres de sculpture & de peinture dont il étoit environné ; le onzieme il chercha parmi ses courtisans celui avec lequel il pouvoit le mieux s'entretenir de ses lectures ; le douzieme il chassa avec un médiocre plaisir, il s'aperçut le treizieme qu'il n'avoit eu depuis trois semaines aucune fantaisie coûteuse, aucune complaisance dangereuse, & cela le fit travailler avec les ministres beaucoup plus gaiement & donner son avis beaucoup plus nettement qu'il ne l'avoit jamais fait ; le quatorzieme il remarqua qu'autour de lui tout prenoit une face nouvelle, que les physionomies qui lui avoient toujours paru les plus

ouvertes devenoient riantes & sereines ; que celles au contraire qui annonçoient l'agitation & les passions inquietes étoient ou sombres ou abattues... Le quinzieme jour il trouva la majestueuse femme dans son cabinet au moment où il s'y retira. Je suis contente, lui dit-elle ; tu as suivi mes conseils, & aucun des bons effets qui en sont résultés ne t'échappe & ne te trouve insensible. Il faut à présent établir plus de liberté entre toi & les citoyens les plus dignes de ta confiance.... Tu es si puissant que tu ne feras toujours que trop respecté.... Je ne viendrai plus te chercher à des jours marqués, mais je t'apparaitrai au milieu de tes conseils, dans les conversations particulieres, dans les fêtes publiques. Je serai ta compagne & ton amie... Le Roi obéit, & sa cour devint comme la maison d'un particulier sage, éclairé & sociable. Une autrefois la sagesse dit à *Bien-Né* : Je ne te conseille pas de te déguiser en marchand comme le Calife *Aaron al-Raschid* pour aller écouter ce qu'on dit & voir ce qu'on fait dans les cabarets & dans les maisons particulieres. Je ne te conseille pas non plus de courir les grands chemins comme un de tes alliés, t'amusant à te faire méconnoître quelque tems & reconnoître ensuite. ... Mais je te conseille d'accoutumer tes yeux à se fixer sur les objets dont il faut que tu t'occupes, & d'accoutumer les yeux de ton peuple à te voir avec moins de surprise que de plaisir... Le Roi obéit, & peu à peu il sembla que la sagesse elle-même fût sur le trône. Les finances se rétablirent ; la nation fut plus florissante &

plus respectée que jamais , & *Bien-Né* fut aussi heureux qu'un Roi peut l'être.

LA COUR PLENIÈRE,

Héroï-tragi-comédie en trois actes, jouée le 14 Juillet dans un château aux environs de Versailles; par M. l'abbé Vermont. --- A Bâville, chez la veuve Liberté, à l'enseigne de la Révolution : 1788.

Les personnages de ce drame national sont MM. l'Archevêque de Sens, de Lamoignon, Maupeou, Montmorin, Breteuil, Albert, Blondel, les Députés de Bretagne; Mesdames de Brienne, de Lamoignon; d'Epremesnil. MM. les abbés Mauri & Morellet sont au nombre des esclaves.

EXTRAIT.

Ce drame qu'on joue dans plusieurs campagnes auprès de Paris, est très mauvais si on le juge d'après les règles dramatiques, il n'a ni mœurs, ni intrigue, ni rien de ce qui constitue une comédie, mais il a cet intérêt que tout citoyen prend aux événemens de sa patrie. On dit que la ressemblance des visages est frappante, mais ceux mêmes qui portent les visages, ne conviennent point de cette ressemblance. On a fait d'abord honneur de la pièce au Comte de Rivarol; mais le style a un peu démenti cet honneur, & le beau rôle qu'y joue le Baron de Breteuil

Breteuil, a fait soupçonner *M. de Rulhieres*; mais ce n'est qu'un soupçon, & la preuve man- que pour convertir le soupçon en certitude. Le vrai, c'est que l'auteur qui s'est égayé à dialo- guer nos aventures d'été, étoit dans la coulisse, & que c'est de ce point de vue qu'il observoit le jeu des comédiens & même le rôle des valets.

Les deux principaux interlocuteurs sont le Principal Ministre & le Garde des sceaux. En entrant sur la scène ils commencent à parler des loix fondamentales; l'un les compare à ces épouvantails qu'on met au milieu des jardins pour écarter les oiseaux. De loin ils font peur; de près c'est un haillon. Le Garde des sceaux les traite comme de vieilles prudes qui ne sont pas fâchées qu'on les viole quelquefois.

Ils parlent ensuite du Parlement de Paris. *Ce Parlement*, dit le Principal Ministre, *enregistroit les impôts depuis 150 ans. J'ignore à quel titre; mais enfin cette petite coutume s'étoit établie pour le bien de tout le monde, excepté pour les deux tiers de la nation. Il étoit d'ailleurs si complaisant, si bon, qu'on ne songeoit pas à lui contester sa plus belle prérogative. Au contraire on se gardoit bien de toucher à son ressort immense, parce qu'un enregistrement opprimoit tout d'un coup 22 provinces.*

Une scène plaisante de ce drame, est l'arrivée imprévue de *M. de Maupeou* chez le Garde des sceaux. *Après quelques reproches, j'accusois, lui dit Maupeou, le Parlement d'avoir usurpé le droit d'enregistrement, c'est-à-dire, d'imposer la nation sans son consentement. J'appellois cette usurpation une tyrannie cruelle. J'annonçois l'intention*

Se rendre ce droit aux Etats-Généraux qui seuls peuvent l'exercer. Toi, mon bijou, tu punis le Parlement de s'être rendu justice, d'avoir renoncé au droit qu'il avoit usurpé, d'avoir rendu à la nation ce dernier signe de sa liberté.

Une scène vraiment comique, c'est lorsqu'on vient annoncer que M. d'Epremesnil n'est point arrêté, qu'il a trompé la vigilance de ceux qui en avoient l'ordre; qu'il est au milieu de la Grand'Chambre, comme au milieu d'une forteresse inexpugnable, gardée par une armée de clercs, de procureurs & de buvetiers.

Le Principal Ministre. Il faut faire avancer tout doucement des sapeurs & enfoncer les portes sans bruit.

Le Garde des Sceaux. Quoi!... il faut faire approcher d'un côté le canon de la Bastille, & de l'autre le canon des Invalides.

L'abbé Moreller. Et placer des bombardes sur la rivière, Monseigneur.

L'abbé Mauri. Et mettre des mines sous la Sainte Chapelle, Monseigneur.....





Table des matieres contenues dans
ce second volume.

<i>Observations d'un citoyen sur le rétablisse- ment de la Cour Plénier.</i>	pag. 1
<i>Arrêté de la très-utile Communauté des Maitres Savetiers de Paris,</i>	30
<i>Procès verbal de l'assemblée des Nota- bles, tenue à Versailles en 1787</i>	32
<i>Extrait d'une Lettre sur l'incendie des Menus-plaisirs de S. M.</i>	35
<i>Sur la chasse de S. Hubert.</i>	37
<i>Sur les Improvisateurs. —</i>	40
<i>Sur M. Herschel.</i>	51
<i>De l'Egoïsme.</i>	55
<i>De la Bonhomie.</i>	59
<i>Exemples de Sobriété.</i>	63
<i>Sur M. Elie de Beaumont.</i>	67
<i>Anecdote sur la mort de Gustave Adolphe,</i>	70
<i>Le Cri d'un bon Citoyen.</i>	72
<i>Sur le scrupule que les anciens avoient de se marier au mois de Mai.</i>	77
<i>Voyage en Normandie.</i>	80
<i>Eloge du Silence. —</i>	87
<i>Observation d'une Dame sur cet Eloge,</i>	91
<i>Origine du Roi boit.</i>	94
<i>Sur la premiere éducation des Enfans.</i>	97
<i>Lettre de M. Franklin à Mad. B^{de},</i>	101
<i>Sur les Enigmes.</i>	105
<i>Testament de M. Grosley.</i>	109
<i>Lettre d'un Anglois.</i>	113
<i>Hommage aux Grands-hommes</i>	117
<i>Eloge d'Olybrius.</i>	121

